

A l'Ombre
des Érables

ABBÉ CAMILLE ROY
de la Société Royale du Canada

A l'Ombre des Érables

HOMMES ET LIVRES

*Pamphile Le May — Mgr Th.-E. Hamel
Napoléon Legendre*

Un moine polémiste: Raphaël Gervais

Mgr Lionel Lindsay — Mgr L.-A. Paquet

Albert Lozeau — Abbé Arthur Lacasse

*Blanche Lamontagne — Abbé Alfred Tremblay
"L'Appel de la Race"*

Notre patriotisme littéraire en 1860.

QUÉBEC

IMPRIMERIE DE L'ACTION SOCIALE, LIMITÉE
103, rue Sainte-Anne, 103

1924

Cum ex Seminarii Quebecensis præscripto recognitum fuerit
opus cui titulus est *A l'Ombre des Érables*, par l'abbé Camille Roy,
nihil obstat quin typis mandetur.

C.-N. GARIÉPY, pter,
Sup. Sem. Queb.

Quebeci, die 3a jan. 1924.

Nihil obstat.

J.-Emery GRANDBOIS, pter,
Censor.

Quebeci, die 5a jan. 1924.

Imprimatur.

† L.-N. Card. BÉGIN,
Arch. Quebecensis.

Quebeci, die 6a jan. 1924.

Nº 2029

DU MÊME AUTEUR

Essais sur la Littérature canadienne , in-12, 380 pages.....	(épuisé)
Nouveaux Essais sur la Littérature canadienne , in-12, 392 pages.....	0.75
Nos Origines littéraires , in-12, 356 pages.....	0.75
Propos canadiens , in-12, 330 pages.....	(épuisé)
La Critique littéraire au XIXe siècle . De Mme de Staël à Émile Faguet, in-12, 238 pages.....	(épuisé)
Érables en Fleurs . Pages de critique littéraire, in-12, 240 pages.....	0.90
Mgr de Laval . Le fondateur de l'Église du Canada, l'apôtre de la tempérance et de l'éducation, in-12, 90 pages.....	0.25
L'Université Laval et les Fêtes du Cinquantième , in-8, 395 pages.....	1.00
Les Fêtes du troisième Centenaire de Québec , in-4, 630 pages, illustré.....	1.00
Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne-française , in-12, 122 pages.....	0.50

AU LECTEUR

A l'Ombre des Érables . . .

Ce que nous avons étudié à l'ombre des érables, c'est surtout la pensée de nos écrivains, c'est la vie ardente qui s'exprime dans leurs discours, dans leurs poèmes, dans leurs œuvres, et qui fait ainsi paraître les énergies neuves, vigoureuses, parfois puissantes, quelquefois inexpérimentées, de l'âme canadienne.

Mais à l'ombre des érables, il nous a semblé plus d'une fois que nos écrivains, nos poètes, nos orateurs, nos historiens, nos romanciers étaient eux-mêmes la forêt nouvelle qui chaque année se multiplie, s'accroît, grandit sur les sommets de notre vie nationale ; et c'est, en vérité, à l'ombre immatérielle de cette forêt, par la multiple voix de ses ramures, que nous avons entendu parler, chanter, s'exprimer l'âme de notre race.

Qui ne sait que l'érable, chez nous, est un vigoureux symbole ? Il est plus que l'arbre robuste, élégant, qui pousse dans nos plaines et sur les côteaues, qui

agite dans la lumière ses rameaux bienfaisants ; il est l'emblème accepté, authentique des forces profondes et des espoirs du peuple canadien-français. Chaque printemps, sa feuille fleurit à nos boutonnières comme le gage certain de nos perpétuelles résurrections. Et je ne sais rien qui mieux ressemble à la forêt d'érables, à la forêt symbolique, que tous ces travailleurs de la pensée qui puisent au terroir de nos traditions, au sol mystique où s'est accumulée la vertu de la race, leurs inspirations, la sève abondante qui s'épanouit en œuvres d'art.

Nous convions le lecteur à s'asseoir comme nous sous les arbres grandissants, à l'ombre des érables, et à écouter dans son âme l'harmonieuse rumeur : la rumeur inégale, mais de plus en plus large, de la forêt canadienne.

C. R.

A L'OMBRE DES ÉRABLES

PAMPHILE LE MAY

I — L'homme ; sa formation, sa vocation poétique ; sa carrière d'écrivain. II — L'Oeuvre. Une oeuvre de vie plus qu'une oeuvre d'art. — L'inspiration romantique. — La mélancolie de Le May — Les amours du poète : la nature, son pays natal ; nos moeurs populaires, nos traditions. — *Les Vengeances* ou *Tonkourou* — *Les Gouttelettes* — Patriotisme littéraire — Conclusion.

— I —

Le 11 juin 1918 décédait, à Saint-Jean-Deschailons, le plus sympathique et le dernier survivant des poètes de l'école de 1860, Pamphile Le May. Trois jours après, le 14 juin, au cours d'une matinée de printemps fleuri, l'on déposait au cimetière du village les restes du vieux barde. A quatre-vingt-un ans et cinq mois, le poète reposait enfin dans cette terre de Lotbinière qu'il avait si fidèlement aimée, dans ce coin de province dont il avait chanté la douceur et les rustiques plaisirs.

La mort de Pamphile Le May clôt tout un chapitre de l'histoire de la poésie canadienne ; elle termine cette page dont les premières lignes furent écrites un peu avant 1860 par Crémazie et Lenoir, et

qui contient toute frémissante l'inspiration patriotique des quarante dernières années de notre XIXe siècle. L'on pourrait assurément, sans violenter les faits et les dates, faire remonter jusqu'à 1830, jusqu'aux premiers chants, à la fois enthousiastes et inexpérimentés, de François-Xavier Garneau, les manifestations premières de cette poésie qui prenait au plus vif de l'âme canadienne la substance précieuse de son lyrisme ; mais Garneau s'absorba bien vite dans ses travaux historiques ; il cessa de chanter pour écrire en prose, et c'est, en réalité, vers 1860, que l'école de Québec ouvrit le chapitre de notre poésie nationale. Crémazie et Lenoir n'y inscrivirent à la première page que de trop rares strophes. Tous deux prirent sans doute leur large part des espérances littéraires que suscitaient les enthousiasmes nouveaux ; ils signèrent en 1861 le *Prospectus* des *Soirées canadiennes* ; mais Lenoir devait mourir presque aussitôt, et Crémazie partir tristement pour l'exil. C'est Fréchette et Le May qui reçurent, trop jeunes, l'héritage sacré. En 1863, Fréchette publia *Mes Loisirs*, et, en 1865, Le May fit paraître ses *Essais poétiques* : deux recueils qui contiennent plus d'ambitions que de bons vers, mais où se trouvait aussi en germe toute la gloire lyrique de l'ère nouvelle.

Et cette ère vient de finir, ayant prolongé par Le May, à travers les multiples inspirations du

présent, l'effort ancien de la première et déjà lointaine école.

C'est sur la tombe de Pamphile Le May qu'il convient de rappeler ces choses. Des *Essais poétiques* aux *Reflets d'Antan*, l'on voit se succéder les étapes d'une carrière qui couvre plus d'un demi siècle de vie littéraire. Entre ce premier et ce dernier recueil, il y a toute l'histoire de notre lyrisme patriotique. Sans vouloir aujourd'hui écrire cette histoire, essayons de mettre en lumière la personne et l'œuvre du cher vieux poète qui vient de mourir. Cet hommage que nous devons à une amitié qui honorait nos modestes travaux, sera comme la gerbe pieuse dont nous voudrions, aux premiers jours mélancoliques de l'automne, orner le tertre du plus tendre de nos lyriques.

* * *

Pamphile Le May est né à Lotbinière, au rang de Saint-Eustache, le 5 janvier 1837. Autour de son berceau s'agitait la rumeur des insurrections prochaines ; l'enfant entendit plus tard les récits attristés des journées de Saint-Charles, de Saint-Denis, de Saint-Eustache, et le poète en voudra fixer le souvenir dans l'épopée familière des *Vengeances*.

Le patriotisme de Le May ne fut, d'ailleurs, qu'une vertu héritée de sa famille, et augmentée

de toutes les inquiétudes tragiques qui enveloppèrent son enfance.

Depuis près de deux siècles déjà les Le May étaient au pays. Ils venaient de l'Anjou, de cette terre très douce que Du Bellay un jour ne se consolait pas d'avoir quittée. Michel Le Mé, le premier ancêtre qui vint au Canada, s'était fixé, en 1666, aux Trois-Rivières. Il y cultivait avec amour son morceau de terre neuve ; il peupla avec soin sa maison de colon laborieux. Treize enfants y grandirent, et s'en échappèrent comme un essaim vigoureux qui se dispersa dans les régions voisines.

Le père de notre poète, Léon Le May, était cultivateur et marchand à Lotbinière. Marié à Louise Auger — nom que l'auteur des *Vengeances* a voulu consacrer dans son poème — il en aura quatorze enfants. Pamphile, l'aîné des quatorze, pouvait donc avec raison écrire un jour :

Je suis de race forte et de source féconde.

Chez nous, à quatre-vingts, on court encor le monde,

On a bon pied, bon œil, et d'une ferme voix

On dit près des berceaux les chansons d'autrefois.(1)

Notre poète devait lui-même compter à son foyer douze enfants. Il réclamera pour ce fait le lot de cent acres promis par un gouvernement très soucieux

(1) *Les Épis*, Épître à Honoré Mercier, p. 52.

d'encourager les nombreuses familles, et il écrira au premier ministre, Honoré Mercier :

*J'ai douze enfants vivants, tous d'amour légitime,
Et s'il m'en faut encor pour avoir votre estime,
Et pour servir d'exemple à mes petits neveux,
Jusqu'à Sainte-Anne, à pieds, j'irai faire des vœux.*(1)

Remarquablement pieux et intelligent, doué d'une précoce et vive sensibilité, le jeune Pamphile fut envoyé, à l'âge de neuf ans, au pays natal des Le May, à Trois-Rivières, pour y faire ses classes au Collège des Frères des Écoles chrétiennes. Il y étudia trois ou quatre ans, et revint à Lotbinière où le bon notaire Bédard préparait les enfants de la région à entrer au Séminaire. Les parents de Pamphile confièrent au pédagogue leur studieux garçon. Celui-ci travailla deux ans dans le greffe, où, par devant notaire, l'on s'instruisait des éléments latins, et, en 1852, à quinze ans, il entra en troisième au Petit Séminaire de Québec.

Au sortir du cours classique, l'écolier songea à se faire avocat. Par quel hasard une telle pensée vint-elle se loger en l'esprit de Le May ? Elle ne pouvait que s'y être égarée. La timidité naturelle du jeune homme s'accommoderait mal des hardiesses nécessaires à la plaidoirie, et son goût de la médita-

(1) *Les Épis, Ibid.*

tion rêveuse ne le prédisposait guère aux agitations de la chicane. D'ailleurs, l'indigence se faisait alors sentir au foyer familial. A peine l'étudiant eut-il commencé son droit, qu'il jugea plus urgent de gagner sa vie, et il s'en fut, comme tant d'autres à cette époque, aux États-Unis. La république voisine était alors la terre promise des Canadiens français besogneux. Pamphile Le May n'y apportait ni aptitudes pour les durs travaux manuels, ni connaissance suffisante de l'anglais. Il y rêva quelques jours sur les grèves de Portland, et s'en revint au pays. En passant par Sherbrooke, il s'avisa d'y chercher de l'emploi, et s'engagea dans un magasin général. Au bout de quinze jours, le patron en avait assez de ce commis méditatif et distrait, et il lui donna congé.

Tous ces déboires firent réfléchir le jeune chercheur d'avenir. Il estima que le monde lui était peu hospitalier, et il résolut de demander désormais à la vie ecclésiastique la satisfaction de ses espoirs déçus. Au service de Dieu il réaliserait sûrement cet idéal de vie supérieure, qui avait toujours hanté sa jeunesse. Il alla donc prier l'évêque d'Ottawa, qui avait besoin de sujets pour son jeune diocèse, de l'accepter parmi ses clercs. Pamphile Le May fut agréé par monseigneur Guigues, qui l'estima beaucoup ; il prit la soutane à Ottawa, et pendant deux ans s'appliqua aux études philosophiques et théolo-

giques. Au commencement de la troisième année, la cruelle dyspepsie, dont Le May souffrit toujours, s'aggrava de façon si inquiétante que le lévite dut quitter le Séminaire. La vie de reclusion lui était devenue intolérable.

Revenu au monde par raison de santé, Pamphile Le May s'y remit à l'étude du droit à Québec. Il deviendrait avocat, sinon par goût, du moins par nécessité. Il entra dans l'étude de maîtres Lemieux & Rémillard. Le May y rencontra un autre étudiant qui n'aimait guère plus que lui Cujas et Pothier : c'était Fréchette. Les deux jeunes gens se lièrent d'une amitié qui devait durer autant que leur vie. Tous deux obéissaient déjà au démon de la poésie, et ils rimèrent ensemble en marge du code.

Par l'entremise de leurs patrons,(1) les deux étudiants furent nommés traducteurs à l'Assemblée législative. Un tel emploi lucratif délivra Pamphile Le May du souci de gagner autrement sa vie. Il lui permit aussi de se marier bientôt, et en 1863, il épousait la femme assidue, dévouée, qui devait être la compagne bienfaisante de toute sa vie.

(1) " Tous deux (Fréchette et Le May) nous sommes entrés en 1860 dans l'étude de maître Lemieux et Rémillard, où nous avons fait notre *droit* un peu à l'*envers* des autres. Nous étions pauvres. L'hon. M. Lemieux nous dit un jour: Il faut vous faire *gagner* quelque chose. Je vais voir l'Orateur. Le lendemain nous allions nous *promener* dans le bureau des traducteurs à quatre piastres par jour !! Et nous faisons des vers, hélas !... Et nous ne connaissions pas Crémazie à cette époque..." (Lettre de Le May à l'auteur, 4 décembre 1913.)

En 1865, l'étudiant-fonctionnaire achevait son droit et se faisait recevoir au barreau. Il ne songea pas, d'ailleurs, à pousser plus loin sa vocation professionnelle. Désireux de se faire une vie tranquille, où la poésie se mêlerait aux sollicitudes familiales, Pamphile Le May résolut de s'attacher aux sûres prébendes du fonctionnarisme. En 1866, il suivait à Ottawa le parlement nomade de l'Union, et quand en 1867 fut établi le régime de la Confédération, il accepta avec empressement le poste de bibliothécaire de l'Assemblée législative, que lui offrait, à Québec, P.-J.-O. Chauveau, premier ministre de la Province. Le May venait justement d'être couronné par l'Université Laval, dans un premier concours de poésie, et Chauveau, qui usa toujours de son influence pour encourager les jeunes écrivains, récompensait de cette pratique façon le poète lauréat.

C'est dans cette Bibliothèque du Parlement provincial de Québec, que Le May vécut jusqu'à sa retraite — en 1892 — les années les plus fécondes de sa vie littéraire.

De sa Bibliothèque il sortit souvent pour retourner dans son cher Lotbinière. Il y allait pendant les vacances pour reprendre contact avec les paysages où il avait vécu son enfance, et pour raviver dans sa mémoire les souvenirs heureux du passé. Pendant quatre ans — de 1869 à 1873 — il put y résider

avec sa famille tout en s'acquittant de ses fonctions de bibliothécaire. Plus tard, quand il eut pris sa retraite, ce fut Deschaillons qui offrit à sa vieillesse une fraîche et pittoresque hospitalité. Il s'y fixa pour trois ans, en 1894 ; et il s'y installa définitivement en 1913.

La vie du poète, ainsi partagée entre la ville et la campagne, et souvent pourvue de calmes loisirs, aurait pu être la plus agréable et la plus laborieuse, si l'incurable dyspepsie ne l'avait toujours torturée.(1) La pauvre tête de Le May ne pouvait travailler que dans la souffrance, et ce perpétuel malade nous confia souvent que ce ne fut que dans l'intermittence des heures douloureuses qu'il construisit peu à peu son œuvre littéraire. Et ceci explique déjà sans doute pourquoi cette œuvre contient tant de négligences de style, et ne porte pas la marque certaine de ces patients efforts, de ce *labor limæ* qui la ferait briller d'un plus solide éclat.

* * *

La vie de Pamphile Le May fut donc à la fois la plus paisible, la plus effacée, et la plus souffrante.

(1) De Saint-Jean Deschaillons où Le May passait l'été de 1905, il nous écrivait le 1er septembre : . . . " Sous une apparence de santé en fleur, malgré le soleil qui m'inonde et les aromes qui m'enivrent, sur les hauteurs du Cap-à-la-Roche, tout au-dessus du vieux fleuve qui s'en va toujours, je souffre, et comme mon fleuve je m'en vais. Je n'ai plus l'espoir d'échapper enfin aux étreintes de mon *inséparable* ennemie du collège, la dyspepsie. C'est sa faute si je ne suis pas devenu quelqu'un ou quelque chose. . . "

Elle n'offre pas d'événements dont l'histoire puisse être curieuse.

Volontiers, notre poète aurait dit, comme Émile Augier, qu'il ne lui est jamais rien arrivé.

Et pourtant ! Une chose lui arriva, qui devait influencer toute cette vie, et qui mit de la joie dans ses perpétuelles mélancolies : c'est le don de la poésie. Une muse ailée, pour parler comme les poètes, avait au berceau de l'enfant déposé ce présent des cieux.

Le May était né poète.

Mon âme est une lyre aux branches suspendue (1)

écrivait-il un jour qu'il cherchait en vain ses rêves évanouis. Il était né poète, et il portait en toute sa personne le signe certain de cette prédestination.

Je n'ai connu que sur le tard, alors qu'il avait plus de soixante ans, l'auteur des *Gouttelettes*. Mais à voir ce doux vieillard, au profil délicat et fier, au front large et méditatif, au regard tendre et voilé, la tête auréolée de longs cheveux blancs qui retombaient en boucles sur ses épaules, à voir cet homme droit et souple en sa démarche légère, mais pensif et douloureux, on reconnaissait bien vite comme une image vivante de ces "êtres sacrés et ailés" dont parlait Platon. Le May faisait paraître en son

(1) Cf. *Une Gerbe*, p. 96, Où sont mes rêves ?

élégance toujours jeune quelque chose de cette humanité supérieure dont volontiers nous nantissons les poètes.

Sous le masque attendri et mélancolique de son visage, une flamme transparaissait qui révélait les ferveurs d'une sensibilité aiguë, les enthousiasmes d'une imagination vive. De cette sensibilité, de cette imagination, le poète encore enfant avait donné des preuves certaines : ce fut pour qu'il développât ces dons précieux qu'on le mit aux études classiques.

Mais déjà, en son pays natal de Lotbinière, entre la forêt profonde et les hautes falaises du grand fleuve, le petit poète avait accordé son âme inquiète aux harmonies de la nature. Le spectacle des paysages qui étalent leur splendeur pittoresque sur les flots larges et sur les grèves sonores, avait ému l'enfant, et sollicité toutes ses facultés de comprendre. Et plus tard Le May ne se souviendra pas sans larmes des jours lointains où il éprouva ses premières joies d'artiste.

Je te pleure toujours, toit bâti par mes pères,

.....

Et toujours je te pleure, ô chambre solitaire

D'où mon regard pensif sur le ciel et la terre

Flottait doucement tour à tour.

.....

*Je regardais au ciel, dans les longs soirs d'automne,
Ces aspects merveilleux qu'un soleil couchant donne
Aux œuvres sublimes de Dieu.*

*Je regardais la nue avec sa longue frange
Flotter, comme un navire à la structure étrange,
Dans un vaste océan de feu. (1)*

On retrouve toujours, dans les œuvres de Le May, cette nostalgie de la campagne, qui lui fit détester la ville, et qui le fit revenir sans cesse, en imagination, vers les lieux où s'éveilla pour lui la vocation poétique. C'est à la première page des *Vengeances* qu'il chante son pays et les bois de Lotbinière.

*Que j'aime à vous revoir, forêts de Lotbinière,
Quand vous ouvrez, ainsi qu'une immense bannière,
Aux vents légers du soir, aux rayons des matins,
Votre feuillage épais sur les coteaux lointains !
Que j'aime à vous revoir quand le printemps se lève
Et que vos troncs puissants se tordent dans la sève !
Quand vos rameaux feuillus bercent les petits nids
Où naissent des amours et des espoirs bénis !*

Il y a dans ces vers, dans ces lieux communs du lyrisme, toutes les premières impressions de l'enfant, de l'écolier qui sentait en son âme sourdre l'inspiration divine.

(1) *Une Gerbe*, p. 63.

Mais cette vocation poétique, faite de sensibilité et de rêverie, se développait dans une âme timide, craintive, qui accumulait en ses solitaires méditations des trésors d'harmonie. Un jour qu'il voulut rappeler, à l'occasion d'une réunion de confrères de classe, ses souvenirs du Petit Séminaire, Le May, après avoir, avec esprit, défini ses anciens camarades, se définit lui-même :

“ Moi, enfin... un élan qu'une timidité stupide a toujours comprimé, une confiance en soi-même qui a toujours manqué d'aplomb, une naïveté qui s'est laissé surprendre par l'envie, une franchise qui croit toujours à l'amitié.”(1)

Ce fut bien cela, l'âme de Le May, faite d'élans, de confiance timide, de foi naïve, d'amitiés fidèles, de sensibilité ardente et contenue. Mais tout cela avait pourtant besoin de s'exprimer, et tout cela cherchait sans cesse à monter, à s'envoler dans les formes aériennes de la strophe.

Rien d'étonnant si Le May installé à Québec, en 1862, dans une chambre d'étudiant, lisant les poèmes de Crémazie, écoutant à travers les murmures de la rue, les voix enthousiastes de l'abbé Casgrain, de Taché, de LaRue, de Gérin-Lajoie qui annonçaient bruyamment la naissance de notre littérature,

(1) *Le Soleil*, 31 juillet 1897.

songea lui-même à déposer au berceau de cette nouvelle gloire ses premiers chants. Non pas que Le May ait fréquenté le cénacle de la rue de la Fabrique, où Crémazie avait groupé pour des heures trop brèves les pères putatifs de la littérature canadienne : lui-même nous avouait un jour que sa jeunesse et sa timidité ne lui avaient pas permis de si considérables commerces. On sut pourtant apprécier les rares qualités de l'étudiant qui avait offert aux *Soirées Canadiennes* le *Chant du Matin*, et Le May continua de collaborer avec les ouvriers actifs de cette renaissance. En 1863, il donna au *Foyer Canadien* le *Sommeil de l'Enfant*, où les strophes sont moins lourdes, plus alertes, encore qu'assez banales, et en 1864, il publia dans les *Soirées* les couplets mélancoliques *Laissez-moi chanter*. Il y chante l'irrésistible élan de son âme vers la poésie, vers la nature, vers Dieu.

Le poète chante si librement et tant que l'année suivante, en 1865, il publia son premier recueil, *Essais poétiques*. Le recueil s'accompagne d'une longue préface où l'auteur s'excuse de faire des vers, exalte la noblesse de la poésie, déplore — lui aussi — l'apathie du public qui n'encourage pas assez les écrivains et laisse moisir sur les tablettes du libraire *Mes Loisirs* de Fréchette. En tête du recueil, une traduction de l'*Évangéline* de Longfellow

occupe cent sept pages.(1) Pamphile Le May attache une grande importance à cette traduction libre, et très inégale, du poème acadien ; il compte sur elle pour être accepté dans le monde des lettres. Il referra plus tard cette traduction et l'offrira de nouveau au public en 1912.

En 1867, l'Université Laval ayant inauguré ses concours de poésie, Le May y voulut prendre part. Le sujet imposé aux concurrents était : la découverte du Canada. Le May écrivit un long poème en dix-neuf chapitres qui fut couronné, et valut à son auteur le premier prix du concours, une médaille d'or. Deux ans après, en 1869, le lauréat concourait encore avec un "Hymne pour la fête nationale des Canadiens français" et remportait une seconde fois la médaille d'or.

Ces succès enhardirent leur auteur. Il rêva d'un poème héroïque où s'enfermerait toute la vie canadienne, la vie populaire avec ses mœurs pittoresques, avec ses fêtes rustiques, avec les épisodes tragiques qui, en 1837 et 1838, traversèrent de journées sanglantes l'histoire de notre race. Il écrivit *Les Vengeances* qu'il publia en 1875, dont il fit en 1888, sous le titre nouveau de *Tonkourou*, une édition soigneusement corrigée. Ce poème, dont la versification trop facile ressemble un peu

(1) Le May avait commencé, dès 1863, à faire cette traduction. L'année suivante il voulut donner ce doux nom d'Évangéline à sa première enfant, aujourd'hui madame Saint-Jorre.

à la poésie descriptive de la fin du XVIII^e siècle, gardera, même en sa dernière forme, bien des négligences de facture, mais il restera comme l'une des œuvres les plus intéressantes de l'auteur.

Pamphile Le May voulut ensuite se reposer d'un si considérable effort en faisant de la prose. Le poète se fit donc romancier, bien qu'il ne dût produire en ce genre que des œuvres médiocres. Il publia successivement, en 1877, *Le Pèlerin de Sainte-Anne*, en 1878, *Picounoc le maudit*, en 1884, *l'Affaire Sougraine*. Il fut mieux inspiré quand en 1899, il publia ses *Contes Vrais* où il reprit avec une verve pittoresque les thèmes favoris que lui fournirent souvent nos mœurs populaires.

De petites comédies en prose : *Sous les bois*, *En livrée*, *Rouge et Bleu*, recueillies en 1891, révélèrent au public quel plaisant dramaturge pouvait être ce poète dont la muse élégiaque aimait à badiner.

Parallèlement à cette œuvre en prose, Le May continuait de construire son œuvre en vers. En 1879, il publia *Une Gerbe*, et en 1883, *Petits Poèmes*, où se retrouvent, avec la traduction d'*Évangéline*, plusieurs pièces déjà parues dans *Une Gerbe* et dans les *Essais poétiques*. En 1882, parurent les *Fables canadiennes*, où s'essaya sans assez de succès le poète moraliste. Il faut beaucoup de courage pour écrire des fables, et l'on vit une fois de plus,

à la lecture des apologues de Pamphile Le May, que les bêtes n'ont guère plus rien à dire depuis que La Fontaine les fit parler.

Après tous ces travaux qui correspondaient à la période de maturité de leur auteur, Pamphile Le May parut s'isoler du monde littéraire, et renoncer à chanter encore. Il s'enferma dans un long silence, qui ne fut en réalité qu'une féconde méditation. Et, en 1904, parurent *les Gouttelettes*, le chef-d'œuvre du poète.

Encouragé par les applaudissements qui accueillirent ce nouveau recueil, Le May voulut mériter davantage cette faveur plus grande du public, et il entreprit de refaire, de corriger, de remettre à neuf des poèmes anciens qu'il sentait trop imparfaits, et qu'il souhaitait léguer comme une œuvre durable à l'histoire des lettres canadiennes. A ce travail de patience, souvent ingrat, et qui ne fut pas toujours assez heureux, Le May a consacré les dernières années de sa vie. Dans sa solitude aimée de Saint-Jean-Deschaillons, entouré d'une famille chère où le poète se sentait revivre en de gracieux petits enfants, il employait à recommencer ses poèmes, les heures bonnes que lui accordait parfois sa souffrante vieillesse. Et c'est ainsi que parurent tour à tour, en 1912, *Évangéline et autres poèmes de Longfellow* ; en 1914, *Les Épîs* ; en 1916, les *Reflats d'Antan*.

Le poète allait atteindre ses quatre-vingts ans. Ses forces peu à peu l'abandonnaient. Conservant dans un corps débile une âme ardente, et toujours jeune, il tourna tout entiers vers Dieu, vers une vie meilleure où il souhaitait entrer, ses méditations et ses désirs.

Le May avait été toute sa vie un mystique. Sa sensibilité exquise contenait une large part de piété ; elle aima toujours à se répandre en prières au pied des autels. Le poète que sa mauvaise santé avait obligé de renoncer au sacerdoce, avait porté dans ses adorations eucharistiques et dans la contemplation des choses religieuses ses ferveurs de séminariste. Les dernières années de la vie ne firent qu'accroître en lui le goût et le désir des commerces éternels. Il consacrait chaque jour de longues heures à l'oraison ou à la prière. Et quand Pie X eut pressé les fidèles de revenir à la communion fréquente et quotidienne, le vieux poète accueillit avec une joie docile ces exhortations du Pape : il se fit un devoir de commencer à la sainte Table ses journées pieuses. Ce fut dans ces rencontres matinales et affectueuses avec le divin Maître que Le May se préparait à mourir. Il consuma devant l'autel et au pied du crucifix les dernières flammes de sa vie.

Il avait un jour écrit à son ami, Benjamin Sulte :

*Je partirai sans bruit, comme un roseau que brise
Le pied d'une alouette ou l'aile d'une brise... (1)*

Il est parti sans bruit, le poète aimé vers qui affluaient les plus chaudes sympathies, et qu'enveloppait de beauté une vieillesse harmonieuse. La mort a brisé le roseau fragile ; un dernier souffle porta vers Dieu l'âme qui depuis si longtemps s'apprêtait à monter jusqu'à lui. L'alouette des grèves de Lotbinière vient-elle quelquefois jusqu'à son tombeau ? Nous ne savons. Mais, à coup sûr, l'admiration et l'amitié y viendront souvent raviver de très chers souvenirs.

D'ailleurs, Le May n'est pas mort tout entier. Au cours de sa longue carrière, des honneurs académiques lui furent plus d'une fois décernés, qui attestèrent l'intérêt permanent que l'on attribuait à son œuvre. En 1882, la Société Royale du Canada l'admit au nombre de ses membres fondateurs ; en 1888, l'Université Laval offrait au lauréat de ses premiers concours le titre de docteur ès lettres, et en 1910, le Gouvernement français lui faisait remettre la rosette d'officier de l'Instruction publique. Mais plus encore que tous ces honneurs, une bonne part des œuvres de Le May lui assure sa survivance dans notre histoire littéraire.

(1) *Les Épis*, Épître à mon ami Sulte, p. 66.

- II -

L'ŒUVRE DE PAMPHILE LE MAY

De l'œuvre de Pamphile Le May, il faudra résolument retrancher une bonne part des livres en prose. *Le Pèlerin de Sainte-Anne*, *Picounoc le maudit*, *l'Affaire Sougraine* sont des romans où il y a de jolies peintures de mœurs canadiennes, mais où s'exerce trop, où s'égare vraiment l'imagination de l'auteur. Les situations extravagantes s'y accumulent, sans profit ni pour la psychologie ni pour l'art. Les *Contes Vrais* mériteront d'être conservés. Il y a bien, là encore, des excès d'invention, et ce goût du mélodrame que Le May a montré dans ses récits, mais il y a aussi de fines pages, bien écrites, où se retrouvent les meilleures qualités de l'auteur. Lisez *le Hibou* de la Maison hantée, ou *le Loup-garou*. Tant de choses de la vie canadienne, nos mœurs, nos vieilles coutumes, les superstitions populaires, qui sont là fidèlement consignées ! Et Le May nous les conte avec tant de pieuse sincérité ! Et il y mêle souvent de si délicates et si touchantes réflexions ! Il se livre lui-même dans ses récits avec toute sa bonne foi naïve, et l'on voit passer, à travers les fantaisies du conteur, des flammes de vie réelle, des éclairs qui révèlent la conscience de l'auteur.

“ Je n’ai fait qu’un pas de l’enfance à la vieillesse. Le temps d’espérer en vain, d’aimer en fou, de rêver en poète et de souffrir en martyr. C’est tout. Mais il ne faut pas que je m’oublie à parler de moi ; c’est du Loup-garou à Geneviève Jambette que je dois vous entretenir aujourd’hui.”(1)

Une autre fois, il écrira avec une pointe d’exagération, faisant allusion aux années de sa fortune misérable :

Moi, je n’ai pas eu de chance. Rien ne m’a réussi. J’aurais pu devenir riche, si j’avais fermé la main au lieu de l’ouvrir. Je serais arrivé aux honneurs, mais j’ai oublié d’avoir de l’ambition. J’aurais bien épousé une dot... exemplaire, mais il y a tant de vertus qui ne sont pas dorées.

J’ai changé de lieu, et partout j’ai laissé des amis qui m’ont oublié. J’ai changé de foyer, et nulle part je n’ai trouvé cette orgueilleuse satisfaction que l’on éprouve, en regardant flamber des bûches qui ne doivent rien au bûcheron, en entendant mitonner dans la vieille marmite de famille, un potage acquitté...(1)

(1) *Contes vrais*, p. 322.

(2) *Contes vrais*, pp. 5-6.

Et l'homme qui a souffert, qui se plaît à rappeler sa souffrance, laisse errer sur toutes ces confidences le sourire d'une indulgente philosophie.

J'ai appris à souffrir. Je ne dis pas cela pour me vanter. Il n'y a que ceux qui ont eu peur de la souffrance qui se vantent d'avoir souffert. Or, savoir souffrir, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile à l'homme, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi.(1)

Et les *Contes* sont ainsi émaillés de réflexions piquantes, qui font leur lecture à la fois amusante et utile.

* * *

Mais c'est le poète surtout qui survivra en Pamphile Le May, et le plus sympathique de la génération de 1860.

L'œuvre de ce poète est d'abord une œuvre de vie, et c'est pour cela qu'elle est attachante ; c'est une œuvre d'inspiration, beaucoup plus qu'une œuvre de versification. Le vers de Le May est facile, rime sans effort, et d'ordinaire suffisamment ; mais il n'est pas le bijou ciselé des parnassiens, ni non plus de ceux-là qui chez nous, sans être du Parnasse, s'appliquent aujourd'hui à mettre dans

(1) *Contes vrais*, pp. 6-7.

les strophes, dans la coupe et le rythme des vers, plus d'art qu'on n'en mettait en 1860. Le May ne connut que sur le tard les savants traités de versification française — il me confiait un jour cette lacune de sa formation — mais il suppléa aux artifices des traités par la sincérité jaillissante et candide de sa poésie.(1)

Aussi l'œuvre poétique de Le May exprime par dessus tout son âme vibrante. Et c'est bien en somme ce que l'on aime davantage à rencontrer dans les vers : le lyrisme du cœur vaut encore celui des règles !

D'ailleurs, l'âme de Le May représente plus que sa propre sensibilité ; elle représente tout un ensemble de choses, tout un milieu rustique où elle fut formée, auquel elle tient toujours par d'invisibles et indestructibles racines, comme la plante ou la fleur tiennent au terroir dont elles boivent la sève.

(1) Le May nous écrivait, à propos d'une étude que nous avions consacrée à son recueil *Les Gouttelettes* :

“... vous dites de mes *Gouttelettes* plus de bien que je n'en pensais. Vous avez su les lire, et vous y avez découvert l'âme simple et rustique du vieux poète. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Je sens que je vaudrais quelque chose puisque vous l'affirmez, et cela me console de l'indifférence de bien d'autres.

“Je sais que mon oeuvre est imparfaite. De longues années de souffrances m'ont empêché de lire et d'apprendre, si elles n'ont réussi à éteindre la flamme et à enchaîner l'imagination. Ainsi voyez, je ne connais pas même les “*Conquérants*” de Hérédia dont vous parlez à propos de mon sonnet “*Jacques Cartier*.” Pardon, si je vous scandalise, et soyez sûr que j'ai l'air très confus.” (Lettre du 1er septembre 1905)

Il y a des poètes qui montent et s'isolent volontiers dans la sphère abstraite des idées ; Le May resta tout près des choses familières ; il vécut de leur contact, et des impressions qu'elles lui donnaient. Il y ralluma sans cesse sa flamme, ses inspirations. Je ne sais quel psychologue écrivait un jour : " Le propre du poète, c'est d'être toujours jeune et éternellement vierge." Le May fut toujours jeune, parce que toujours retourné vers le passé, vers les lieux de son enfance, vers les enthousiasmes et les souffrances de ses vingt ans. Il a gardé inviolable la virginité du souvenir. Et c'est pourquoi la vie, à travers son œuvre, n'apparaît jamais insipide, décolorée : elle y est toujours ardente, toujours belle, même quand elle y est douloureuse.

Dès les *Essais poétiques*, Le May se montra tel qu'il sera toujours : une âme palpitante, qui ne peut retenir ses ailes de battre. On lui a bien dit que faire des vers, c'est perdre son temps, c'est compromettre son avenir, c'est se préparer des déboires. A quoi il répondait dans la préface de ce recueil :

*Mais est-ce bien ma faute, à moi, si je suis
sous l'empire du dieu ou du démon de la poésie ?
Depuis mon enfance, je n'ai fait que rêver !
Puis-je laisser sans regrets aujourd'hui les
régions mystérieuses où mon esprit s'est plu à*

demeurer, pour me plonger, corps et âme, dans les choses purement matérielles ? Puis-je imposer silence à cette voix impérieuse et ravissante qui s'élève dans mon âme, et qui me dicte des paroles que je ne puis saisir qu'à demi, et dont, hélas ! je ne puis rendre qu'imparfaitement la douceur et la mélodie ? . . .

Et cette plainte romantique du poète que tient le démon des vers, Pamphile Le May voulut qu'elle remplît de son murmure les premières strophes des *Essais* :

*O vous qui m'avez dit : " Ne laisse point ton chaume,
Ni tes bois, ni tes prés en fleurs ;
La gloire te sourit ; mais ce n'est qu'un fantôme
Paré de brillantes couleurs :
Aux branches de l'ormeau suspend ta faible lyre,
Car nul ne voudra t'écouter :
Laisse chanter l'oiseau ; l'homme souffre et soupire,
L'homme n'est pas fait pour chanter."*

— *Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge
Est une étincelle des cieux !
Que cette rêverie où mon âme se plonge
Est un travail mystérieux !
Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance
Pèse sur mon cœur sans pitié !*

*Que je ne veux du ciel que la douce espérance,
Et du monde que l'amitié !*(1)

Où l'on voit assez, malgré ce que certaines expressions peuvent avoir de conventionnel, que Le May, dès ses vingt ans, ne pouvait pas ignorer sa muse, ni la contenir.

Sans doute, il est alors poète très inégal. Il le sera toute sa vie. Mais il a le souci instinctif de l'harmonie des mots, de l'alliance heureuse des sons ; il est le poète d'un rêve intérieur, mais il veut que ce rêve apparaisse en des formes caressantes. Le *Chant du Matin*, qui est aussi l'un de ses premiers essais, montre, non pas une inspiration originale, mais une certaine recherche de la douceur des mots.

*La nature, au réveil, chante une hymne plaintive,
Dont les accords touchants font retentir la rive
Du Saint-Laurent aux vagues d'or ;
Glissant, comme une feuille au souffle de l'automne,
Sur le flot qui module un refrain monotone,
Une barque prend son essor.*(2)

Si l'on voulait définir, dès ces débuts lyriques, la poésie de Pamphile Le May, il faudrait bien

(1) *Essais poétiques*, p. 109.

(2) *Essais poétiques*, p. 121.

dire qu'elle fut essentiellement romantique. En 1865, en France, on était réaliste, et l'on délaissait de plus en plus les émois, les plaintes, les effusions sentimentales qui s'exhalèrent des âmes en méditation devant leurs souffrances, devant les paysages mélancoliques, sous les spectacles des nuits étoilées. A Québec, où l'on n'était jamais à date au point de vue des mouvements littéraires de France, mais où l'âme éprouvait les éternels besoins d'émotion que traduisirent Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, besoins que n'a jamais pu faire oublier, d'ailleurs, toute la splendeur marmoréenne des Parnassiens ; à Québec, où les vers romantiques étaient alors mieux connus que les réalistes, et où l'on se contentait volontiers de la banale mélodie, si humaine, et partant toujours actuelle, des regrets et des tendresses de la vie, Pamphile Le May, comme son ami Louis Fréchette, comme leur maître commun Crémazie, et aussi comme Lenoir, osa être romantique. Et par conséquent, il s'attarda avec complaisance à tous ces thèmes lyriques, qui intéressent toujours les lecteurs qui cherchent, dans les vers, eux-mêmes plus encore qu'une théorie poétique. Le moi, si pareil chez tous ceux qui sont sincères, les rêveries auxquelles il s'abandonne avec volupté, les joies ou les regrets dont nos jours se remplissent, l'histoire, la petite surtout, où s'enferment tant de pieux souvenirs, et enfin la

nature dont le mystère et toutes les couleurs, et toutes les harmonies captivent les yeux et le cœur de l'homme : voilà l'objet premier, et pourrait-on dire, l'objet constant des poésies de Le May.

Et c'est peut-être par quoi son œuvre nous charme encore, ou charme du moins ceux qui ont le temps de rêver en lisant, et qui ne dédaignent pas de retrouver dans les vers la poésie de leur propre cœur. On s'intéressera toujours au fond, sinon immuable, du moins éternel, de l'âme humaine. Pamphile Le May a, d'ailleurs, souvent trop compté sur cet intérêt inépuisable ; il a négligé l'art, croyant à tort parfois que l'âme profonde n'a pas besoin de procédés savants, et qu'en poésie suffit la sincérité. Hélas ! les sources, même jaillissantes, ne sont pas toujours ni toutes belles.

* * *

Le May, qui aima tant à badiner, et qui y réussit souvent dans son poème-roman *les Vengeances*, et qui s'y appliqua dans les *Contes vrais*, fut tout d'abord un mélancolique. Ses *Essais poétiques* débordent de cette tristesse qui va se répandre sur toute son œuvre. Mélancolie souvent médiocre dans l'expression ; lamartinienne quant au fonds dont elle se nourrit, mais peu artiste, surtout dans ce premier recueil.

Au début de sa carrière, le poète s'inspire évidemment de ses maîtres et de ses lectures. *La jeune mourante* est une élégie à la Millevoye, où l'auteur s'attendrit sur le contraste douloureux du printemps qui fleurit et de la jeunesse qui meurt. La dernière pièce du recueil, intitulée *Tristesse*, est un écho des rêveries de Lamartine ou de Chateaubriand : elle exprime cette mélancolie sans cause qui fit gémir toute la famille des Renés, et qui était leur raison de vivre.

*Je sais bien que ma plainte est vaine ;
Je ne demande aucun secours :
Mais je me nourris de ma peine
Et je veux la chanter toujours !*(1)

Même inspiration douloureuse dans *Une Gerbe*, recueil qui parut en 1879, quatorze ans plus tard. Le May ne connaît mieux la vie que pour la savoir toujours pleine d'amertume ; ses promesses, du moins pour les romantiques, sont toujours sans réalité.

*Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?
Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances
Au milieu des tombeaux ?*(2)

(1) *Essais poétiques*, p. 317.

(2) *Une Gerbe*, Où sont mes rêves ? p. 95.

Et pourtant le poète ne fut jamais exigeant. Il demandait si peu pour son bonheur.

*Ah ! que j'étais heureux quand je pouvais encore,
Loin du bruit des cités, loin des hommes jaloux,
Courir seul, chaque jour, sur la plage sonore,
Écouter les sanglots des vagues en courroux... (1)*

Ce fut le propre de l'école lyrique de 1820 de se complaire dans le spectacle de l'écoulement sans retour des choses, et d'en tirer de sublimes regrets. Qui ne se souvient du *Lac* de Lamartine, de la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo ?

Pamphile Le May n'eût pas été un romantique docile s'il n'avait pas lui aussi cherché dans le souvenir de joies pour jamais finies, et dans l'impas-sible nature qui paraît oublier nos tendresses, le motif de quelques strophes :

*Cascades qui sonnez comme des cors de cuivre,
Vieux pins qui tout l'hiver vous drapez dans le givre
Comme dans l'hermine un grand roi,
Solitaires sentiers, bosquets pleins de mystères,
Fontaines qui courez sous les fraîches fougères,
Vous souvient-il encore de moi ? (2)*

(1) *Une Gerbe, Ibidem.*

(2) *Une Gerbe, Réminiscences, p. 64.*

Le poème des *Réminiscences*, où alternent des strophes de toutes qualités, vaut surtout par cette inspiration qui peut dans une bonne mesure être livresque, mais qui, dans une bonne mesure aussi, jaillit de souvenirs sincères.

*Hélas ! qui me rendra mon rustique village ?
Qui me rendra mes bois avec leur vert feuillage
Et ma nacelle aux durs tolets ?
Qui me rendra mes prés couronnés de verdure
Et le ruisseau qui suit avec un doux murmure
Son lit parsemé de galets ?*

*Qui me rendra le toit où ma paisible enfance,
Comme un rêve qu'on aime, a vu, dans l'innocence,
Si vite s'écouler ses jours ?
Qui me rendra, Seigneur, la pelouse fleurie
Et les sentiers fanés de la vaste prairie
Où je rêvais à mes amours ?*

* * *

Seulement, quand Pamphile Le May nous parle en vers de ses amours, ne nous trompons pas sur la nature de son rêve sentimental. Le May, comme Fréchette, comme Crémazie et même comme Lenoir qui fut cependant plus ardent, n'a pas voulu remplir ses strophes des émois de l'humaine passion.

Il a aimé, sûrement, mais pas pour en confier le trouble à ses lecteurs. Ce qu'il aime ouvertement et littérairement, sans que cela soit moins humain, c'est la nature, c'est la vie paysanne, c'est les mœurs du petit pays où il est né, les champs et la grève de son cher Lotbinière. Ce romantisme n'est aucunement troublant, et c'est par cette réserve, cette retenue, qu'il diffère de celui des maîtres de 1830.

*Et mes amours, c'était la vagabonde voile !
C'était le flot profond ! C'était la vive étoile
Qui brille sous les pieds de Dieu !
C'était l'arbre feuillu que fouette la tempête,
Et l'humble lis des champs qui relevait sa tête
Quand le soleil luisait un peu !*

.....

*C'étaient les aboiements des lointaines cascades,
Les peupliers plantés comme des colonnades
Autour des rustiques maisons !
C'étaient près d'une source, au bord d'une futaie,
Le bruit sec, éclatant, cadencé de la braie ;
Et les gais refrains des chansons !*

*C'étaient, quand le fermier liait ses blondes gerbes,
Les grillons éveillés qui sautaient dans les herbes
Et les bœufs qui rentraient au pas !*

*C'était l'airain béni dont la voix solennelle
M'appelait, le dimanche, à la sainte chapelle
Où la foule priait tout bas !*(1)

Et il y a, dans ces strophes, tout le programme, et comme toute la substance romantique de son œuvre. Toutes ces choses, paysages, coutumes, travail des champs, souvenirs d'enfance, pratiques religieuses n'ont procuré au poète que des joies douces, tandis que la passion de l'amour est violente, incertaine, et que la vie elle-même ne laisse que des débris tout le long de son cours. Le poète s'abstient donc de chanter l'amour ; il rime quelquefois sur la vie pour en faire jaillir les sons tristes qui bercent sa volontaire mélancolie ; mais il met une complaisance extrême à célébrer surtout la campagne, et les petites choses familières qui sont tout le charme de nos mœurs populaires. Et c'est par ce dernier aspect de son œuvre que Pamphile Le May a tant plu à ses contemporains.

Nous avons dit comme Le May aimait à revenir vivre dans ses champs de Lotbinière ; Québec lui fut toujours un exil.

*Enfin, j'ai secoué la poussière des villes ;
J'habite les champs parfumés.
Je me sens vivre ici, dans ces vallons tranquilles,
Sur ces bords que j'ai tant aimés.*

(1) *Une Gerbe*, Réminiscences, pp. 66-67.

*L'ennui me consumait dans tes vieilles murailles,
O fière cité de Champlain !
Je ne suis pas, vois-tu, l'enfant de tes entrailles
Et ton cœur me semble d'airain.*

.....

*Il me fallait de l'air, le parfum des prairies
Où fleurissent les blancs mugets ;
Il me fallait l'espace et ces courses chéries
Le long des onduleux guérets !*

*Il me fallait le calme, alors que chaque étoile
Sourit comme un regard de Dieu,
Calme que rien ne rompt si ce n'est une voile
Qui retombe sur le flot bleu ! (1)*

Il y a dans cette pièce du *Retour aux champs*, toute l'âme rustique de Le May.

On sait que ce poète n'a jamais apporté dans ses descriptions de la nature ce souci du détail, cette recherche du non déjà vu, qui caractérisaient vers 1860 la manière lyrique de Lecomte de Lisle. Le May n'a ni ce goût, ni cette patience, ni non plus cet art. La poésie n'est pas pour lui une peinture. Ce qui n'empêche qu'il aime parfois à esquisser un paysage, à crayonner une couleur, à indiquer

(1) *Une Gerbe*, Le retour aux champs, p. 75.

en vers agréables ce que tout le monde a pu voir. Et cette sorte de banalité poétique dont s'éloigne trop parfois l'inspiration compliquée de nos contemporains, ne laisse pas pourtant d'avoir ses charmes. On se plaît à lire beaucoup de courtes descriptions qu'il y a, par exemple, dans *Les Vengeances* ou *Toukourou*. Celle-ci qui est, en tête d'un chapitre, la renaissance du printemps.

*Les arbres sont en fleurs et les petits oiseaux
Reviennent à leurs nids dans l'herbe ou les roseaux.
C'est mai qui passe avec ses brises attiédies.
On dirait, le matin, d'immenses incendies
Qui jettent, au levant, par dessus les châlets,
Comme des voiles d'or, leurs radieux reflets.
De joyeuses chansons montent de la chaumière.
Le cœur s'ouvre, tressaille et s'emplit de lumière. (1)*

Et cette autre, d'ailleurs plus précise, qui est, par une chaude relevée, le spectacle de la fenaison.

*Il fait chaud. Vers le soir pourrait gronder l'orage.
On entend par moment, dans les prés d'alentour,
Les faneuses chanter et rire tour à tour ;
On entend retentir sur la faux qui s'affile
La pierre au rude grain. Les agneaux à la file
Franchissent les fossés, d'un bond léger, hardi.*

(1) *Toukourou*, Nouv. édition de 1888, p. 129.

*Dans l'air calme, au soleil, toute l'après-midi,
Sous un ciel sillonné par des vols d'hirondelles,
Partout, des charriots, dans leurs hautes ridelles,
Transportent au fenil, ardent comme un bûcher,
Le foin plein de senteur, qui va se dessécher.
La roue au fort moyeu crie au fond de l'ornière,
Et le trèfle empourpré laisse à chaque barrière
Une vive guirlande, un radieux feston
Où vient se reposer l'aile du hanneton.(1)*

Ainsi la nature, la nature avec les scènes de vie rurale qu'elle offrit aux regards du poète encore enfant, conduit Le May à la description des mœurs de son village. Elle l'intéresse surtout par tant de souvenirs anciens qui sont liés à ces spectacles. *Tonkourou* est tout plein de ces réminiscences, de ces fêtes de l'âme paysanne.

* * *

Tonkourou, ou *les Vengeances*, est surtout un roman en vers, où l'intrigue est fort mêlée d'incidents fantaisistes. Le May y a versé toute son imagination et toute sa sensibilité. Mais il y a aussi trouvé une excellente occasion de raconter les choses de chez nous, de peindre, telle qu'il l'avait vue et telle qu'il l'aimait, la vie de nos gens.

(1) *Tonkourou*, édit. 1888, pp. 176-177.

Qu'est-ce, au fond, que ce roman rustique où se rencontrent, en une poétique synthèse, le romantisme et le patriotisme de Le May ? Rappelons ici la fable qu'imagina l'auteur.

Tonkourou est un chef indien, jadis souffleté par une jeune fille pour un baiser qu'il lui avait audacieusement donné. Il attendit pour se venger que cette jeune fille fût mariée et mère de famille : il lui vola son enfant. C'est la manière indienne. Les époux Lozet, de Lotbinière, recueillirent plus tard une petite fille abandonnée, Louise, qui prit au foyer la place de leur enfant disparu.— Un naufrage ramène un jour chez les Lozet hospitaliers l'enfant volé, Léon. Mais Léon ignore sa naissance, et aussi les Lozet. Il est sauvé du naufrage par Tonkourou et Ruzard— un mauvais nom qui désigne un mauvais sujet— le prétendant de Louise. Et il est sauvé avec le pilote Auger, qui se trouve être le père de Louise. Un soir, qui est celui de la grande demande de Ruzard, Auger raconte ses aventures, ses lointains voyages, sa femme morte, l'enfant qu'il n'a jamais vue... Et au bout de ce récit, il y a la scène de la reconnaissance : Louise se jette dans les bras de son vieux père retrouvé.

Cependant Léon devient, sous le toit des Lozet, où il passe l'hiver avec Auger, le rival préféré de Ruzard. Mais Auger et Léon doivent s'éloigner de la maison des Lozet. Et ici commence une série

d'épisodes qui enchevêtrent à plaisir la destinée de Léon. Incendie de la grange des Lozet par Tonkourou et Ruzard, et qui est mise au compte de Léon. Dénonciation de Léon par Tonkourou auprès du gouverneur Gosford ; Léon, patriote fervent, était coupable d'avoir prêché le ralliement des jeunes autour de Papineau.

Ces deux derniers épisodes complètent la première partie du roman : la vengeance indienne.

Par contraste, suit et se développe la vengeance chrétienne. Léon sauve Lozet terrassé par un ours ; il sauve d'un naufrage certain Tonkourou et Ruzard qui reviennent de le dénoncer à Québec. Puis il y a le combat de Saint-Eustache où Léon blessé est laissé pour mort... Le voyage de Léon vers la baie d'Hudson... Son retour imprévu, un matin, et sa prière d'action de grâces dans l'église de Lotbinière, juste au moment où Ruzard conduit à l'autel Louise... Évanouissement de Louise à la vue de Léon... La cérémonie est ajournée... Survient aussi Tonkourou, qui révèle aux Lozet la naissance de Léon, et les turpitudes de Ruzard. Léon et Louise unissent, après tant de traverses, leurs destinées.

Voilà la trame, ou plutôt l'écheveau compliqué sur lequel Le May a voulu broder tout ce qu'il aimait de la vie canadienne. *Tonkourou* ne vaut guère par l'intrigue qui est on ne peut plus romanesque ;

il restera dans notre littérature à cause des pages pittoresques, vraies, où sont racontés les mœurs et les coutumes de la campagne.

Le cycle de ces tableaux rustiques commence avec la Sainte-Catherine. C'est une partie de tire chez Jean Lozet. Voyez arriver les convives, nos bons habitants de Lotbinière.

C'était Lacroix

*Qui se donnait des airs en tordant sa moustache ;
C'était Pascal Blanchet, du haut de Saint-Eustache,
Avec sa jeune blonde en traîneau rembourré ;
C'était Joson Vidal et Suzanne Bourré,
La coquette Finon et le bedeau Peloché
Qui devait si longtemps vivre à sonner la cloche.
José Lord vint aussi de la Pointe-Platon,
Conduisant dans sa traîne Adèle Baptiston,
Une brune à l'œil fin, qui rit et moralise.
Paton le caboteur vint de la Vieille Église
Avec Léandre Abel et Rosine Germain.(1)*

Ce défilé, avec tant de noms suggestifs, est déjà fort amusant. La fête commence ; les rires fusent, et

*Pendant que tourbillonnent une bruyante ronde,
Le sirop succulent sur le poêle qui gronde
Crépète et fait crever ses douces bulles d'or.*

(1) *Toukourou*, p. 26.

Tout à l'heure, sous l'effort joyeux des hommes
qui

*orgueilleux de leurs chemises blanches,
Otèrent leurs gilets et troussèrent leurs manches,*

*.....
La tire se replie et s'allonge cent fois,
Se fendille en fils d'or, se tord comme une tresse. . .*

L'hiver, chez nous, a ses travaux et ses amusements. Le May décrit les uns et les autres. Les progrès de la mécanique ont supprimé dans nos campagnes bien des labeurs plutôt pénibles auxquels se livraient pourtant avec gaieté nos grands-pères. Bientôt on ne les retrouvera plus que dans les poèmes de Pamphile Le May, et particulièrement dans *Tonkourou*. Où sont les fléaux qui battaient en cadence les lourdes gerbes de blé? Chez Léon Lozet on "battait encore au fléau". Et avec entrain. Et

*Si Jean Lozet dénoue une gerbe pesante
Il en bénit le Ciel, il sourit, il plaisante.
Comme sur un parquet on déroule un tapis,
Il déroule en deux rangs les frémissants épis.
Puis, armé du fléau, jusques à la soirée,
D'un bras infatigable il frappe sur l'airée.*

Auger et Léon viennent l'aider quelquefois, et

*Alors on entendait sur les épis serrés,
Avec des mouvements rapides, mesurés,
Les battes de bois dur retomber en cadence . . . (1)*

Les courses de chevaux sur la glace du fleuve, vis-à-vis Lotbinière (2); et les veillées des jours gras, comme on n'en fait plus guère aujourd'hui, où l'on conduisait à pleines voitures, les invités joyeux.

*Assis sur le devant des belles carrioles,
Des gars mènent grand train des minois réjouis,
D'adorables minois chaudement enfouis
Dans les peaux de bison, sur le siège d'arrière.
En vain les bancs de neige élèvent leur barrière,
Ils les franchissent tous, à la course, au galop.
Ils vont à la veillée et l'on ne sait pas trop
A quelle heure, demain, les violons rustiques
Cesseront de jouer des rondes fantastiques. (3)*

Aux jours d'été, c'est la fenaison à une époque où les faucheuses étaient inconnues, et où les bons faucheurs à la petite faux, abattaient sous le soleil au moins un arpent de foin :

*Lozet, au temps jadis, couchait, dans la journée,
Un arpent et demi de l'humble graminée ;*

(1) *Toukourou*, p. 54.

(2) *Toukourou*, p. 95.

(3) *Toukourou*, p. 211.

Aujourd'hui la faux pèse et le clos est plus grand.

*Il taillait de l'ouvrage alors pour trois faneuses,
 Et nul n'aurait osé les traiter de flâneuses :
 Les fourches allaient vite... (1)*

Et à l'automne, c'était la corvée pittoresque du brayage. Cette corvée fut bien l'une des manifestations les plus caractéristiques du travail dans nos campagnes. Elle est à peu près disparue aujourd'hui ; et Le May n'a cessé d'en évoquer les scènes amusantes. *Toukourou, Une Gerbe, Les Gouttelettes* rappellent au lecteur le brayage, les brayeurs et les brayeuses. C'est d'ordinaire sous les arbres, au pied d'un rocher, près d'un ruisseau ou d'une source que s'établit le camp des brayeurs.

*Un grand feu de sarments
 Brille là-bas au pied des fiers escarpements.
 Un ruisseau, près de là, roule ses eaux mutines.
 Sur un large échafaud formé de perches fines,
 Au-dessus d'un foyer, le lin est étendu ;
 Il sèche sous les soins d'un gardien assidu.*

*Et l'on entend au loin, sous les hautes futaies,
 Sans cesse retentir le claquement des braies*

(1) *Toukourou*, p. 175.

*Qui battent le lin mûr en cadence et sans fin.
Les aigrettes d'étoupe, un flot de duvet fin,
Couvrent d'un manteau d'or les jeunes travailleuses;
Et les éclats de rire et les chansons railleuses
Montent avec le bruit des instruments actifs.*(1)

Les scènes si animées du brayage ne vont pas sans quelques épisodes de galanterie. Le May y insiste toujours.

*Au dessus des sapins s'élève la fumée,
Veillez au lin qui sèche, oh ! veillez bien, chauffeurs !
Dans plus d'un œil d'azur la flamme est allumée !...
Veillez au lin qui sèche et veillez à vos cœurs.*(2)

Le May termine le cycle des travaux rustiques célébrés dans *les Vengeances*, par la fête et la description de la grosse gerbe. Cette fête marque le dernier jour des moissons. Elle est inconnue aujourd'hui dans nos campagnes. Les moissonneurs maintenant ont la joie moins facile que leurs ancêtres ; ils ne forment pas de cercles bruyants autour de la dernière gerbe érigée en trophée.

*Seule au milieu du champ, sur la planche uniforme,
Se dresse avec orgueil, comme un panache énorme,*

(1) *Toukourou*, p. 204.

(2) *Une Gerbe*, p. 172.

*Une gerbe de blé. Ses longs épis tombants
Sont brillamment garnis de fleurs et de rubans,
Et la hart qui la lie est un cordon de soie.
La jeunesse l'entoure avec des cris de joie,
Et puis, prenant bientôt des airs de papillons,
Elle danse en chantant rondes et cotillons... (1)*

On a sans doute remarqué avec quelle facilité Pamphile Le May rima *Tonkourou*. Cette facilité même fut un danger pour le poète. Il ne s'appliqua pas assez à renouveler son vers, et à tirer de l'alexandrin tous les effets qu'il peut offrir. On a l'impression, en lisant *Tonkourou*, de lire des vers lyriques dont abonde la poésie descriptive de la fin du XVIII^e siècle. Parfois, souvent, l'impression est fort agréable ; souvent aussi, le procédé d'amplification manque d'originalité ; le poète raconte comme il se souvient, sans assez de préoccupation d'art. Il fait effort vers le mot juste, propre, qui peint tel détail de mœurs ; mais il n'a pas assez horreur de l'épithète ou de l'hémistiche cheville, et les récits souvent s'allongent en médiocres développements. Ce qui n'empêche pas que beaucoup de ces pages contiennent du meilleur Le May, et qu'il y a surtout, dans *Tonkourou* ou *les Vengeances*, la matière poétique, populaire, agreste et parfumée,

(1) *Tonkourou*, p. 226.

dont s'inspireront longtemps encore poètes et prosateurs canadiens.

* * *

Le May lui-même n'a pu s'empêcher de recommencer souvent de chanter les mêmes précieuses traditions et coutumes de son pays. Et quand plus tard, bien plus tard, en 1904, il publia *les Gouttelettes*, qui furent son meilleur et son suprême effort vers l'art des vers, il revint sur tant de thèmes joyeux ou touchants qui avaient inspiré sa jeune muse. Les trente-huit "sonnets rustiques" du recueil reportent souvent le lecteur aux pages paysannes des *Vengeances*. Le poète y obéit au même besoin patriotique de peindre, en tableaux cette fois plus étroits, plus ramassés, la vie et les mœurs de la campagne.

Les sonnets des *Gouttelettes* n'offrent pas tous, d'ailleurs, un égal intérêt. S'il y a beaucoup de mérite, il y a aussi beaucoup de convenu et d'artificial dans les sonnets bibliques et évangéliques. Mettre en sonnets la Bible et l'Évangile fut une tâche qui surpassa trop souvent le talent de Le May. Comme nous l'aimons mieux dans les petits poèmes où il parle de chez nous !

Il y a, entre ces sonnets rustiques, et telles pages de *Tonkourou*, cette différence que dans le sonnet Le May ajoute à la vision des choses une idée

générale, ou bien une interprétation morale, philosophique, une sorte de symbolisme qui fait l'œuvre plus significative. Voici le sonnet *Les Colons* :

*Entendez-vous chanter les bois où nous allons ?
Sur les pins droits et hauts comme des colonnades
Les oiseaux amoureux donnent des sérénades
Que troubleront, demain, les vigoureux colons.*

*Entendez-vous gémir les bois ? Dans ces vallons
Qui nous offraient, hier, leurs calmes promenades,
Les coups de hache, drus comme des canonnades,
Renversent bien des nids avec les arbres longs.*

*Mais dans les défrichés où tombe la lumière,
L'été fera mûrir, autour d'une chaumière,
Le blé de la famille et le foin du troupeau.*

*L'âme de la forêt fait place à l'âme humaine,
Et l'humble défricheur taille ici son domaine,
Comme dans une étoffe on taille un fier drapeau. (1)*

Ou bien, lisez cette finale que l'on a souvent citée, du sonnet *A un vieil arbre*.

*O vieil arbre tremblant dans ton écorce grise ;
Sens-tu couler encore une sève qui grise ?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?*

(1) *Les Gouttelettes*, p. 122.

*Moi je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est
[pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés. (1)*

Le May aimait à tourner en conclusion morale le dernier tercet de ses sonnets. Il fut moraliste assidu un peu toujours, comme le sont ceux qui aiment le rêve, et qui transposent dans un idéal entrevu la vie. Quand il reprend dans les *Gouttelettes* ses hymnes rustiques, ses chants du terroir, il manque rarement de leur donner une doxologie qui fait réfléchir, qui prêche ou qui édifie. Les sonnets consacrés au *Labourage*, à la *Fileuse*, à l'*Hiver*, à la *Fenaison*, au *Nid*, et combien d'autres, sont comme de courtes fables qui se terminent en moralités.

Même préoccupation, d'ailleurs, dans les groupes de sonnets : *Au Foyer*, *Grains de philosophie*, *Souffle d'amour*, *Fantaisie*, *Paysages*, *Notre Histoire*.

* * *

Ce souci de moraliser fut chez Le May une façon constante d'être patriote. Il écrit, il rime, il chante, pour rendre les hommes meilleurs, pour inspirer aux siens plus de fidélité à leurs traditions, à

(1) *Les Gouttelettes*, p. 144.

leurs coutumes religieuses et nationales, plus d'attachement au sol de leur paroisse ou de leur province, aux héros de leur histoire.

Il y a différentes sortes de patriotisme, qui s'ajustent sur le tempérament d'un chacun. Il y a le patriotisme des poètes, des philosophes, des écrivains, comme il y a celui des gens d'action : encore que l'on ait dit qu'un bon livre est déjà une bonne action. Il y a les gardiens de la pensée et de l'esprit de la race, comme il y a des sentinelles de frontières, ou des créateurs d'œuvres. Le May fut un gardien spirituel de l'âme nationale. Et c'est à ce titre qu'il a toujours été poète populaire, aimé, malgré ses négligences, et lu par tous ceux qui aiment à se reprendre de temps à autre aux idées et aux choses de la vie canadienne.

De bonne heure, il avait recommandé aux écrivains de son temps, à ses contemporains dans l'amour et la pratique des lettres, ce grand devoir spirituel de l'apostolat par la pensée et par la plume. Il était un peu humilié de l'obscurité qui enveloppait encore sa petite patrie, de son peu de rayonnement dans la vie internationale, et il estimait bien cependant que ce serait à force de rester nous-mêmes, c'est-à-dire de nous développer dans le sens de nos atavismes français et religieux, dans le sens de nos fortes et pures traditions, que nous viendrions à bout de forcer l'attention et l'admiration des autres peuples.

En 1880, à l'occasion de cette Convention nationale qui groupa au foyer de Québec, tous les enfants de la race, et où dans les différentes commissions d'étude et d'action, s'exprima avec abondance et souvent avec force, toute la ferveur du patriotisme canadien-français, Pamphile Le May prononça un grand discours sur la mission de la littérature canadienne.(1) Le poète orateur y rappela avec insistance les devoirs de l'écrivain ; il appuyait ses exhortations sur ce principe que la littérature qui est le plus souvent l'expression d'un état social, doit pourtant contribuer elle-même au progrès d'une nation : " Et le progrès, ajoutait-il, c'est la marche de l'humanité vers Dieu ". La littérature, au dix-neuvième siècle, avait plus d'une fois, en d'autres pays, oublié sa mission. Le May ne veut pas que la nôtre soit de cette façon coupable :

" Nous devons donc, par nos écrits, inspirer l'amour du travail, le respect des lois, le culte des beaux-arts ; un peuple qui travaille est un peuple chaste et fort, et un peuple chaste et fort résiste aux persécutions, grandit vite et se prépare un bien-être durable ; un peuple qui respecte les lois n'est point la victime des perturbations sociales et il jouit de la paix, le plus grand des biens. . . "

(1) *Fête nationale des Canadiens français, célébrée à Québec en 1880*, par H.-J.-J.-B. Chouinard, Québec, 1881, pp. 374-383.

Chez les infidèles, la littérature ne peut propager que la loi naturelle et les vertus humaines ; chez les chrétiens, elle doit proclamer la loi divine et le triomphe de l'âme.

Ecrivains qui m'entendez, comprenez donc votre tâche et ayez le courage de remplir votre devoir. L'avenir de votre pays dépend de vous. Il sera ce que vous le ferez ; il deviendra ce que vous êtes. Vous n'avez pas à retirer un peuple des ténèbres, vous n'avez qu'à l'encourager dans la voie où il marche, sous l'égide de la foi. Votre mission est facile parce que vous êtes en communion avec la vérité. Vos paroles sont des semences prodigieuses qui se répandent partout et se multiplient à l'infini. Vous êtes la force qui détruit ou édifie. . .

Et Le May voulut être une force qui édifie. Son œuvre n'est pas une de ces constructions intellectuelles dont toutes les parties défient le temps. Le temps aura raison, a eu raison déjà de beaucoup des vers de ce poète. Mais l'ensemble de l'œuvre ne peut périr. Ni non plus le nom de son auteur.

Le May eut conscience, vers la fin de sa carrière, vers 1900 peut-être, qu'il pouvait consolider cette œuvre en lui donnant plus de perfection, et les *Gouttelettes* furent un effort considérable de ce

poète vers plus de beauté littéraire. Le vers y est plus soigné, la pensée moins diffuse, la technique plus savante. Ce fut le temps où il y eut chez nous une plus grande affluence de livres, de modèles français, et Le May, alors, me confia souvent le regret de n'avoir pas eu, à l'époque de ses premiers recueils, les ressources de lecture, et les moyens qu'il avait maintenant d'apprendre son métier de poète. On sait comme avant de mourir, il s'appliqua à reprendre beaucoup de ses anciennes poésies, et que de ce soin sont nés les *Épis* et les *Reflets d'Antan*. A-t-il lu Hérédia avant d'écrire les *Gouttelettes*? Je ne sais, et je crois que non. Un jour, j'avais établi entre son sonnet *Jacques Cartier* et les *Conquérants* de l'auteur des *Trophées*, un inévitable rapprochement.(1) Le May accourut chez moi pour me demander de lui montrer ce sonnet fameux de Hérédia, qu'il ne connaissait point. En tous cas, c'est parce qu'il eut peu de lecture, que Le May fut moins virtuose peut-être, mais resta plus personnel que bien d'autres poètes de son temps.

* * *

Dans le discours que nous avons cité de lui, et qu'il prononça en 1880, Le May fait une revue assez judicieuse des écrivains qui travaillaient à

(1) Cf. *Essais sur la Littérature canadienne, Les Gouttelettes*, p. 205.

cette époque, et il dit de Fréchette, son ami et son émule : “ Fréchette dédaigne l'arome des prairies et le murmure des ruisseaux pour s'accrocher à la cime du rocher ou se baigner dans les flots de soleil.” Et Fréchette, en effet, aima beaucoup à fréquenter les hauts sommets, à prendre des airs épiques ou de prophète, à s'abandonner au souffle factice des larges périodes, et à monter vers le soleil plus haut parfois qu'il ne pouvait convenablement aller. Le May n'éprouva pas cette tentation. Et c'est pourquoi sa poésie fut plus sincère toujours que celle de son contemporain.

Le May est une voix de la nature, ainsi que se plaisaient à se nommer les poètes romantiques : mais une voix de la nature qui enfle rarement le ton, qui ne s'étudie pas à produire des effets, qui ne s'applique même pas toujours assez à l'harmonie, et qui rend sans assez d'efforts le son d'une belle âme, d'une âme candide et franche. Et voilà tout le secret du charme que l'on éprouve encore à feuilleter Le May. Sa lyre fut vraiment, presque toute sa vie, du moins jusqu'à l'époque plus laborieuse des *Gouttelettes*, cette harpe éolienne dont on parlait beaucoup vers 1820, suspendue à quelque saule mélancolique, et qui vibre librement à tous les souffles. Seulement les souffles qui venaient de cette âme ardente et haute avaient la pureté des cimes. Et les harmonies qu'ils rendent n'ont rien qui

amollisse. L'on aime cette inspiration fraîche, ingénue, neuve jusque dans ses banalités, sensible, et qui correspond à tant d'émotions qui abondent dans tous les cœurs.

Aussi l'œuvre de Le May, sans être de première envergure ni une œuvre d'art toujours suffisant, aura été une œuvre extrêmement sympathique et bienfaisante. Elle est pleine sans doute, jusqu'à déborder, des douleurs du poète et de son irréductible mélancolie ; mais elle est toute chargée des affections de son âme exquise, des pensées sereines de sa foi religieuse, des fidélités ardentes de son patriotisme, des leçons de vertus familiales et civiques qu'il se souciait d'annoncer toujours.

Aussi Pamphile Le May pouvait-il écrire, dans les *Ultima Verba* qui terminent le recueil des *Gouttelettes*, ces confiantes et douces paroles :

.....
*J'ai mieux aimé chanter que jeter l'invective.
J'ai souffert, je pardonne et le pardon m'attend.*

*Que le souffle d'hiver emporte avec la feuille,
Mes chants et mes sanglots d'un jour. Je me recueille
Et je ferme mon cœur aux voix qui l'ont ravi.*

*Ai-je accompli le bien que toute vie impose ?
Je ne sais. Mais l'espoir en mon âme repose,
Car je sais les bontés du Dieu que j'ai servi.*

Ces vers sont l'écho suprême d'une conscience bonne et loyale. Le May a fait le bien que lui imposait sa vocation de poète. On pardonnera beaucoup à l'artiste qui fut parfois trop négligent de sa gloire, et l'on se souviendra toujours de l'idéal de pitié humaine, de douceur bienveillante et de tendresse dont il illumina toute son œuvre.

1924.

MONSEIGNEUR HAMEL

Sa place dans l'histoire de l'Université Laval — Sa formation — Le professeur — *Mémoires* et discours académiques — Le *Cours d'Eloquence parlée* — Le directeur du "Canada-Français" — Le recteur — L'éducateur : comment il s'est dévoué sans mesure et comment il a aimé le Séminaire et les élèves — Un maître d'énergie — Le prêtre.

La mort de monseigneur Hamel termina, au mois de juillet mil neuf cent treize, toute une époque de l'histoire de l'Université Laval ; elle en ferma définitivement le premier chapitre, celui qu'ont écrit, laborieusement, avec leur grand cœur et leur inaltérable dévouement, les fondateurs de cette institution, et leurs premiers collaborateurs.

Après M. Louis-Jacques Casault, le principal fondateur, et le premier recteur, il n'est pas, dans les cinquante premières années de Laval, de professeur, de directeur, de recteur, qui ait occupé à l'Université une place aussi large que celle qui fut assignée par la Providence à monseigneur Hamel. D'ailleurs, par plus d'un aspect de sa vie et de son caractère, monseigneur Hamel ressemblait à M. Casault. Même conception généreuse du devoir

chez les deux ; même droiture d'esprit, même austérité impitoyable dans la vie personnelle, même rigidité d'action ; même tendresse aussi, au fond, mais contenue et refoulée jusqu'à faire douter d'elle-même chez M. Casault, ardente, volontiers expansive, raisonnable cependant et capable de la plus impitoyable franchise chez monseigneur Hamel. Chez tous les deux une abnégation qui allait jusqu'à tous les sacrifices de soi-même ; chez tous les deux, une idée très haute de l'éducation de la jeunesse, de la mission de l'Université Laval, et de son rôle opportun, nécessaire, dans notre pays.

Tous deux, M. Casault et M. Hamel avaient ensemble travaillé à l'établissement et à l'organisation de l'Université. Quand, en 1852, après que le Séminaire de Québec eut décidé de fonder l'Université, M. Casault, supérieur du Séminaire, se rendit à Londres et à Rome pour solliciter les autorisations nécessaires, entreprit de visiter les principales universités de France, de Belgique et d'Angleterre, c'est le jeune abbé Hamel, alors séminariste, qu'il choisit comme secrétaire et compagnon de voyage. Et nul doute qu'il s'établit alors entre ces deux esprits, entre ces deux grandes âmes, des échanges d'idées, d'impressions, d'espérances, qui les lièrent pour jamais l'un et l'autre, et qui définitivement orientèrent leur énergique activité.

*

* *

Né à Québec, le 28 décembre 1830, Thomas-Étienne Hamel avait été entouré, dès le berceau, des surnaturelles influences d'un foyer vraiment chrétien. Il respira, dans l'atmosphère familiale, la piété et la vertu. A mesure que l'enfant grandissait, ses parents remarquèrent en lui un goût très vif pour l'étude et d'extraordinaires dispositions d'esprit. Ils résolurent de confier son éducation et son instruction aux prêtres du Séminaire. Thomas-Étienne Hamel entra donc au Séminaire de Québec, en 1841, âgé de onze ans, dans la classe de Huitième. Son cours classique fut brillant, et attira sur l'écolier l'attention des maîtres. L'adolescent développa sous l'œil des professeurs cette pénétration d'intelligence, cette vaillance à la tâche, cette constance dans l'effort qui devaient faire sa vie si laborieuse et si féconde. Après ses études terminées, le jeune Hamel hésita longuement entre le monde et l'état ecclésiastique : il aimait le monde où ses talents lui assuraient des succès, et il aimait aussi les âmes pour lesquelles il se sentait des ferveurs d'apôtre. Plus tard, monseigneur Hamel, prêchant aux écoliers des retraites de vocation, aimait à raconter l'histoire de sa propre vocation, les perplexités de sa conscience toujours incer-

taine jusqu'à l'heure décisive du sous-diaconat, alors que son directeur spirituel lui ordonna de franchir sans crainte le sanctuaire et de s'y donner pour toujours à Dieu. On sait avec quelle fidélité généreuse monseigneur Hamel continua jusqu'à sa mort l'acte d'obéissance surnaturelle par lequel il avait répondu à cet appel du Maître.

Entré au Grand Séminaire en septembre mil huit cent quarante-neuf, l'abbé Hamel fut ordonné prêtre le 8 janvier 1854. Mais l'on n'attendit pas l'ordination pour utiliser au service du Séminaire les multiples aptitudes du jeune lévite. Dès sa première année de Grand Séminaire, l'abbé Hamel fit, en qualité de maître de salle, son premier apprentissage du gouvernement des hommes. Et comme, en ce temps-là, en ces âges d'endurance et de dévouement opiniâtre, la surveillance à la salle était considérée comme une sinécure, l'on confia à l'abbé Hamel, avec la surveillance, la classe de Quatrième. Les deux années suivantes, le maître de salle fut assistant professeur en Physique. Le 15 mai 1852, l'abbé Hamel partait pour l'Europe avec M. Casault ; il termina l'année 1852-53 au Grand Séminaire, et en septembre 1853, le jeune séminariste, redevenu maître de salle, fut chargé du cours de Mathématiques. Ordonné prêtre en janvier 1854, le maître de salle mua en assistant-directeur du Petit Séminaire, pour finir l'année.

Puis, à l'automne, il partit de nouveau pour l'Europe. Le Séminaire l'envoyait à Paris, à l'École des Carmes, où pendant quatre ans l'abbé Hamel suivit les leçons de l'enseignement supérieur des sciences.

L'étudiant de Paris rejoignit dans la vieille École des Carmes trois jeunes séminaristes de Québec, l'abbé Marmet, qui mourut à Paris cette même année 1854, et les abbés Cyrille Legaré et Louis Beaudet. Ces trois derniers, arrivés un an plus tôt, suivaient à l'École les cours supérieurs de lettres. L'abbé Cyrille Legaré, qui fut ensuite l'un des plus brillants professeurs de Seconde et de Rhétorique du Petit Séminaire, rapporta de Paris le diplôme de licencié ès-lettres, et l'abbé Hamel, le diplôme de licencié ès-sciences mathématiques. Ils furent tous les deux, les premiers des professeurs munis de diplômes supérieurs, que M. Casault souhaitait voir le plus nombreux possible au Séminaire et à l'Université.

Monseigneur Hamel aimait souvent à rappeler ses souvenirs d'étudiant à l'École des Carmes, dans cette bonne vieille maison qui s'effrite encore sous le poids des siècles, mais qui est toute pleine des meilleures traditions ecclésiastiques et intellectuelles du clergé français. Il reconnaissait qu'il avait pris dans cette maison, non pas le goût du travail qu'il eut toujours, mais les méthodes de

précision et d'observation rigoureuses, la discipline sévère qui décuplent les forces de l'esprit.

De retour à Québec en 1858, l'abbé Hamel pouvait mettre au service du Séminaire et de l'Université une âme large, ouverte à toutes les hautes inspirations, laborieusement préparée à toutes les tâches qu'on voudrait lui confier. Et c'est ici que commence cette longue carrière qui pendant cinquante ans, de 1858 à 1908, se développa en une série ininterrompue des plus admirables dévouements de l'intelligence et du cœur.

* * *

Monseigneur Hamel fut d'abord professeur. De 1858 à 1866, puis de 1867 à 1875, c'est-à-dire pendant seize ans, il enseigna la physique ; ce fut son principal professorat. Il y joignit en 1858-1859, l'enseignement de la minéralogie et de la géologie, et de 1859 à 1866, puis de 1872 à 1874, c'est-à-dire pendant neuf ans, l'enseignement de l'astronomie. Il occupa en 1866-1867 la chaire de mathématiques. Au moment où, en 1875, monseigneur Hamel cessa de donner l'enseignement des sciences à la Faculté des Arts, il fut chargé du cours d'Éloquence parlée, ou de diction et de déclamation, soit à la Faculté de Théologie, soit encore, et simultanément, à la Faculté des Arts. Ce n'est qu'en 1904, après

plus de vingt-cinq ans, qu'il renonça à ces leçons d'élocution. Il en fit alors une rédaction définitive qu'il publia en 1906, en un volume de trois cents pages, intitulé *Cours d'éloquence parlée, d'après Delsarte*.

Telle est, en raccourci, la carrière du professeur. Il y faudrait plus de temps pour définir et préciser la valeur de son enseignement. Ceux-là seuls, et ils sont déjà rares, qui se souviennent avoir suivi les cours du professeur de sciences, pourraient dire quelle fut la solidité de ces cours et aussi, très souvent, leur pénétrante profondeur. Monseigneur Hamel visait surtout à former l'esprit et à provoquer son rapide développement. L'enseignement n'était pas pour lui une préparation au baccalauréat, c'était une formation. Et il appliquait alors ses élèves à des exercices personnels, à des discussions de problèmes, à une véritable gymnastique de l'esprit scientifique, qui paraissait à plusieurs trop peu pratique ou trop difficile, mais que l'on a peut-être aussi trop complètement abandonnée depuis. Il ne suffit pas, en sciences, de la mémoire qui retient ce que l'intelligence a compris, il faut encore et surtout une intelligence qui, après avoir compris, met en œuvre les principes connus, éprouve sa force réelle, son originalité, dans le travail personnel, assidu des dissertations et des problèmes.

Monseigneur Hamel avait véritablement un tempérament de philosophe et de savant. Du

philosophe, il avait la passion de rechercher les causes, de vérifier le pourquoi des conclusions, d'aller au bout des principes. Du savant, il avait le souci de l'observation, le goût du détail, du fait particulier ; il en avait aussi le sens de l'exactitude. Aucun esprit ne s'est moins plu dans le vague et le nébuleux. Il fallait à monseigneur Hamel des déductions fortes, rigoureusement enchaînées, des idées claires, des pensées substantielles et des phrases qui disent quelque chose. Rien ne lui déplaisait autant que la logomachie et le verbiage stérile. Combien de fois n'a-t-il pas dit à tel ou tel confrère qui devait prononcer un discours ou un sermon : Ne faites pas de phrases, mais dites quelque chose. Parlez simplement et vous parlerez bien.

La culture scientifique est toujours, d'ailleurs, une excellente condition de l'art de penser et d'écrire. Elle est une impitoyable maîtresse de bon sens et de simplicité. Parlez simplement et vous parlerez bien, est une formule qui suppose plus d'études, d'efforts et de soucis qu'on ne le croit. Il ne faut pas, en effet, confondre la simplicité avec la banalité de la pensée ou l'insignifiance de l'expression. Et parmi les maîtres de notre Université, il en est peu qui aient eu, autant que monseigneur Hamel, le don d'une simplicité originale et forte, et l'art d'assembler, sans ambition littéraire, des mots solides, justes, sobres et éloquents.

Qu'on lise pour s'en convaincre les études qu'il a publiées dans les *Mémoires* de la Société Royale du Canada. C'est dans ces pages, dont les premières remontent à 1884, que l'on peut retrouver encore tout l'esprit du professeur de sciences. Cette année 1884, monseigneur Hamel lisait devant ses confrères de la Société Royale un "Essai sur la Constitution atomique de la Matière." C'est une étude longue, fouillée, pénétrante, où les hypothèses se chargent de raison, et où les données les plus abstraites ou les plus subtiles sont exposées dans une langue claire, admirablement juste et classique.

A la Société Royale, monseigneur Hamel se retrouve aussi quelquefois avec ses préoccupations de professeur de sciences, et de directeur d'esprits. Il fut, en 1882, l'un des membres fondateurs de cette Société, et il la voulut utile et laborieuse. Mais, l'on pouvait se demander comment la Société Royale pourrait, au Canada, servir les lettres et les sciences. L'Académie française ne s'était-elle pas posé une semblable question en 1713, et Fénelon n'a-t-il pas écrit à cette occasion sa *Lettre* fameuse sur les occupations de l'Académie ? Monseigneur Hamel, qui par ailleurs ressemblait si peu au doux Fénelon, traça lui aussi à notre Académie canadienne un programme d'occupations et d'études. Au mois de mai 1886, étant vice-président de la Société Royale, il fit à l'assemblée générale un

discours où il définit le but de la Société, qui est de stimuler le travail individuel de ses membres. Puis il fit à ses compatriotes de dures remontrances ; il reprocha aux Canadiens français leur peu de zèle pour le progrès des sciences et de ne guère travailler pour le bien public que lorsqu'ils y sont obligés par une fonction gouvernementale. Il indiqua ensuite les domaines variés de la science et des lettres où pourrait s'exercer avec profit le talent des sociétaires ; il leur recommanda la spécialisation de l'effort comme moyen plus efficace d'application et de recherche.

L'année suivante, monseigneur Hamel était devenu le président général de la Société ; il reprit, dans son discours présidentiel, le sujet traité l'année précédente ; il indiqua aux jeunes travailleurs les écueils de la fausse science, et les exigences de la science véritable. Ce discours soigneusement élaboré est l'un des plus solides qu'il ait construits. Ses développements sur la nécessité de la métaphysique comme fondement de la certitude scientifique sont à la fois ingénieux, concluants et personnels. Monseigneur Hamel y prend à parti l'orgueil de l'esprit, cette folie d'indépendance qui emporte l'intelligence hors la raison elle-même, et la fait se réfugier dans les hypothèses les plus étranges et les plus fragiles.

Avant de terminer cette vigoureuse harangue académique, l'auteur signale aux jeunes Canadiens

français trois obstacles qui dans notre province, affirme-t-il, empêchent les esprits cultivés de se livrer sérieusement au travail et à la science ; et c'est — qu'on le lui pardonne — le journalisme, le service civil et la politique ! Le journalisme ne se soucie pas assez d'exactitude et de vérité ; le service civil est le tombeau du talent ; la politique le disperse et le stérilise. Monseigneur Hamel développe avec une vigueur peu commune ces trois idées ; et il stigmatise en des phrases courtes et incisives ce qu'il tenait pour le triple ennemi du savoir. Cette page est tout ensemble une étude de mœurs piquante et ce qu'au quatrième siècle on eût appelé une éloquente *Invective*.

Quelques années plus tard, en 1891, alors qu'il était président annuel de la section des sciences physiques et mathématiques, monseigneur Hamel fit à ses collègues un discours sur la certitude dans les sciences d'observation. Le professeur y revient sur des principes qu'il tient pour essentiels au bon travail scientifique, et il rappelle comment s'élabore la certitude dans les constatations de faits, et dans l'explication légitime de ces faits. Il dénonce ensuite l'incompétence audacieuse des faux savants, et il applique à la théorie, pour lui scientifiquement inacceptable de l'évolution des espèces, les règles de la méthode qu'il expose.

Ces divers travaux sont des documents intéressants où se retrouve tout entier le professeur de

sciences. A l'Université, devant ses élèves de la Faculté des Arts, monseigneur Hamel devait adapter autant que possible son enseignement à la culture d'esprit des jeunes gens qui l'écoutaient. Or, ce sont les éléments des sciences qu'il expliquait alors aux étudiants, et son esprit se trouvait mal à l'aise dans ces limites trop étroites ; il les franchit d'ailleurs souvent, et il arrivait que le maître s'attardait ou s'enfonçait plus longtemps et plus loin que ne le souhaitaient les disciples, dans l'étude de questions spéciales. Monseigneur Hamel, curieux de pénétrer à fond les questions scientifiques qui s'offraient à son esprit, était né pour l'enseignement supérieur plutôt que pour l'enseignement secondaire. Aussi, chaque fois qu'il en avait l'occasion, et, par exemple, dans ces trop rares mémoires qu'il a présentés à la Société Royale, laissait-il volontiers sa pensée prendre un essor plus large et plus haut. Il y montrait, avec un goût très sûr des qualités de la prose scientifique, son besoin d'idées nettes, de déductions logiques, d'enchaînements rigoureux des principes et des conclusions, son aversion énergique pour les extravagances de l'esprit, et pour les négations injustifiables du rationalisme. Il professait le respect des vérités acquises, et n'admettait pas que l'humanité s'occupât toujours, comme Pénélope, à recommencer sa toile. Il termine par une boutade significative son étude sur la Certi-

tude dans les sciences d'observation ; il y souhaite qu'on fasse un catalogue de ce qui est véritablement acquis et démontré dans ces sortes de sciences, qu'on joigne à ce catalogue les documents qui le justifient, de telle sorte, ajoute-t-il, qu'il devienne suffisant de nier quelques-unes de ces vérités scientifiques pour faire rire de soi. Celui qui fera ce livre, dit-il encore, rendra un service réel à la science, et épargnera une foule d'efforts inutiles à des gens bien intentionnés d'ailleurs, mais qui s'épuisent à redécouvrir ce qui est déjà démontré, ou à vouloir démolir des montagnes trop solides pour leurs impuissantes tentatives.

Hélas ! le catalogue que voulait monseigneur Hamel est encore à faire, et Pénélope, je veux dire la science, n'a pas cessé de remettre toujours sur le métier les fils souvent emmêlés de son fragile écheveau.

* * *

Le *Cours d'Éloquence parlée, d'après Delsarte*, reste comme la plus considérable publication que nous ait laissée monseigneur Hamel. Dans ce livre, monseigneur Hamel a condensé toute la théorie théologique et scientifique sur laquelle Delsarte a fondé l'art de dire. Et, aperçu de ce point de vue nouveau, l'art de dire n'est plus un vain appareil d'inflexions vocales et de gestes,

c'est une philosophie profonde qui fait reposer sur la nature même de Dieu la nature des choses. C'est la psychologie et la théologie qui expliquent les lois innées, merveilleuses, des manifestations de la pensée. Ce sont les ressemblances de l'âme avec Dieu qui ont permis à Delsarte de construire sur le dogme de la Trinité ses géniales démonstrations. Si, donc, il y a trois parties distinctes de l'art oratoire, les sons, le geste et le langage articulé, c'est parce que l'âme humaine est à la fois, comme Dieu, vie, intelligence et amour. A mesure qu'elle se développe en nous et qu'elle prend conscience de ses facultés, elle emploie successivement les sons ou inflexions pour manifester les premières sensations de la vie, les gestes pour marquer ses affections ou sa haine, la parole articulée pour exprimer ses pensées.

C'est en se rattachant toujours à cette donnée fondamentale, comme à un principe premier, que monseigneur Hamel expose, d'après Delsarte, toute la théorie de l'éloquence parlée. Ceux qui ont suivi les cours de monseigneur Hamel se souviennent encore du plaisir extrême qu'il éprouvait à expliquer de si savantes considérations, et comme il savait illustrer par de personnels et pittoresques exemples ses conclusions.

Monseigneur Hamel avait du diseur et de l'orateur les plus précieuses qualités. Il y avait surtout, dans

sa manière, ce naturel parfait, cette spontanéité, cette sincérité entière qui excluait tout artifice. Gestes sobres, justes et élégants, inflexions réglées sur la pensée ou sur le sentiment, articulation nette et claire, expression du visage capable de traduire en images multiples, belles ou laides, toutes les passions humaines : monseigneur Hamel était un professeur idéal de déclamation, joignant aux préceptes leur application, imprimant dans l'œil du disciple des attitudes, des poses, des sourires ou des grimaces ineffaçables.

Et le professeur se faisait gloire de distribuer à ses auditeurs la véritable doctrine de son maître Delsarte. Pendant quatre ans, il avait suivi à Paris les leçons de ce maître ; et il avait été l'un de ses élèves préférés. Or, Delsarte qui eut, à son heure, une réputation considérable, notamment aux Etats-Unis et en Allemagne, ne publia jamais ses leçons ; et ses élèves qui ont, à plusieurs reprises, essayé de faire revivre sa doctrine, n'ont pu toujours la reproduire avec une complète exactitude. Grâce à des notes qu'il prit sous la dictée de Delsarte, ou que Delsarte lui-même lui communiqua, monseigneur Hamel put rectifier dans son livre certaines erreurs que d'autres disciples avaient commises, et il était tout heureux d'avoir ainsi rétabli la pensée exacte de son professeur. Le livre de monseigneur Hamel est, croyons-nous, un document indis-

pensable pour l'étude de ce qu'on a appelé le "delsarisme". Cet ouvrage qu'il publia sur le tard, en 1906, et pour lequel il avait bien voulu nous demander une préface, cet ouvrage fait honneur à monseigneur Hamel, et il se classe parmi les meilleures et les plus solides publications de l'Université Laval.

Je ne puis omettre de rappeler ici l'influence heureuse qu'exerça monseigneur Hamel, professeur de diction, sur le parler des élèves de nos collèges, et en particulier sur le parler des élèves du Petit Séminaire de Québec. Les abbés Hamel, Cyrille Legaré et Louis Beaudet entreprirent chez les élèves du Séminaire, à leur retour de Paris, toute une campagne de bonne prononciation. Si, en effet, l'on parle bien le français chez nous, dans nos campagnes et dans nos villes, la prononciation populaire a d'inévitables défauts qu'il n'est pas désirable de retrouver dans le langage de l'homme cultivé ; il doit y avoir dans la diction des gens instruits une distinction, une sorte de politesse qui ne peut exister dans le parler du peuple. Les élèves de nos collèges, qui viennent en grande partie de la campagne, rapportent nécessairement de leurs familles une prononciation paresseuse, négligée, quelquefois désagréable, qu'il faut corriger. Et l'on sait comme cette correction coûte à l'élève, et comme trop volontiers celui-ci se pique de ne parler pas "dans les termes", et de causer avec ses camarades

comme l'on cause au village. L'élève garde de ce fait un air de vulgarité qui ne convient plus à sa condition. Monseigneur Hamel fut l'un des initiateurs de la réforme difficile, très lente, mais sûre, qui à ce point de vue spécial de la prononciation, s'est accomplie dans nos collèges classiques, et qui n'est pas terminée. Au Petit Séminaire, il organisa un cercle du parler français, pour mieux avertir les élèves de l'obligation de corriger leur diction. Il prit à cœur cette tâche ; il fut chez nous un fervent du bon parler, et l'on sait avec quelle joie il accueillit, en 1902, la fondation, sous les auspices de l'Université Laval, de la Société du Parler français au Canada. Il accompagnait lui-même, un jour, à la grande salle du Petit Séminaire, les directeurs de la Société qui allaient y fonder un nouveau Cercle du parler français, et il rappela, à cette occasion, le lointain souvenir de ses premiers efforts pour corriger le parler des enfants, et la création, bien ancienne aussi, du premier Cercle du Petit Séminaire.

* * *

Nous n'aurions pas suffisamment indiqué les principales préoccupations de monseigneur Hamel, professeur, homme de sciences et d'étude, si nous ne mentionnions pas ici la part très large, prépondérante, qu'il prit dans la fondation d'une revue

publiée par les professeurs de Laval, *Le Canada-Français*. C'est en janvier 1888, que parut le premier numéro de cette revue, qui devait vivre quatre ans. Monseigneur Hamel figurait dans le bureau d'administration avec le titre de gérant, et l'on sait ce que ce titre comporte de soucis et de responsabilités. C'est à lui que revenait en définitive la tâche la plus ingrate, celle de faire vivre chez nous un périodique. Mais il estimait qu'une telle publication était nécessaire pour compléter l'œuvre de l'Université, qu'elle serait l'organe utile qui porterait au loin la pensée et la science de ses maîtres, qu'elle contribuerait pour sa part à accroître en ce pays le patrimoine des idées. Aussi n'épargna-t-il aucune peine pour assurer son existence. Non seulement il s'occupait de tous les détails matériels de l'administration, mais il collaborait à la rédaction en rendant compte des livres nouvellement parus soit au Canada, soit en France, soit aux Etats-Unis ou en Angleterre. Ces comptes-rendus nombreux, courts et judicieux, nous offrent encore aujourd'hui comme un tableau abrégé du mouvement des lettres ou des sciences pendant les trois premières années du *Canada-Français*.

Malheureusement, la revue ne devait guère survivre à ses premières ardeurs. Les trois premières années furent prospères et les articles de haute et belle allure. Puis la collaboration se fit rare. L'admi-

nistration elle-même, non moins que la rédaction, eut à souffrir des humaines faiblesses où viennent se rencontrer et se détruire des volontés contraires ; et le quatrième volume du *Canada-Français*, réduit et aminci, annonce suffisamment que le périodique mourut d'inanition. (1)

* * *

Vous serez sans doute bien étonné, si après avoir essayé de reconstituer sous vos yeux l'œuvre intellectuelle et scientifique de monseigneur Hamel, et vous avoir dit quel esprit il fut, et combien actif, je déclare maintenant que cette œuvre du professeur n'occupa jamais dans la vie de notre regretté maître et collègue que la moindre place. Cet homme qui était né pour l'étude, pour les travaux de l'esprit, et qui aurait pu, dans les sciences, s'égaliser aux plus grands savants, fut bien vite et trop tôt jeté dans l'administration du Séminaire et de l'Université.

Lorsqu'en 1871, le supérieur du Séminaire, l'abbé Elzéar-Alexandre Taschereau, devint archevêque de Québec, l'abbé Hamel fut désigné par ses collègues pour le remplacer. Il occupa de 1871 à 1880 d'abord, puis de 1883 à 1886, les charges connexes de supérieur

(1) C'est ce périodique que le Séminaire de Québec voulut faire revivre quand, en septembre 1918, on fusionna *Le Parler Français* et la *Nouvelle-France*. Le nouveau *Canada Français*, né de cette fusion, et qui est aussi une publication de l'Université Laval, reçut son nom en souvenir de notre premier périodique universitaire de Laval.

du Séminaire et de recteur de l'Université. Déjà, de 1860 à 1871, il avait été secrétaire de l'Université, et pendant plusieurs années directeur du Pensionnat. En 1880, il ne cessa d'être supérieur et recteur que pour devenir pendant deux ans directeur du Grand Séminaire ; et en 1886, il abandonna les charges de supérieur et recteur pour prendre celle de bibliothécaire qu'il garda jusqu'à 1908. Pendant l'année scolaire 1873-1874, monseigneur Hamel cumulait les charges de supérieur et de recteur avec celle de préfet des Études au Petit Séminaire. Et ces trois fonctions s'ajoutaient à celle de professeur de physique et d'astronomie. Plus tard, vers la fin de sa carrière, il arriva que cet homme qui avait été supérieur et recteur, qui était protonotaire apostolique et vicaire général du diocèse de Québec, réclama par dévouement pour ses confrères, et se vit attribuer la charge d'économe du Séminaire. Et l'on se souvient encore du zèle condescendant et de l'abnégation parfaite avec laquelle il s'occupait des plus humbles détails de sa fonction. Monseigneur Hamel a illustré chez nous, anobli et sanctifié l'économat.

Mais il faut bien le reconnaître, le professeur fut trop souvent absorbé par l'administrateur. L'homme d'action mis à toutes les besognes, empêcha de travailler l'homme d'étude.

Le rectorat de monseigneur Hamel fut d'ailleurs l'un des plus laborieux qu'il y ait dans l'histoire

de l'Université. Le recteur apportait à sa tâche l'esprit d'entreprise, la vigoureuse activité qu'il devait à son tempérament, et qu'il avait aussi hérités de M. Casault. Au moment où il entrait dans ses fonctions, il jouissait déjà d'une grande réputation parmi ses compatriotes et d'un grand prestige. Il succédait à un homme qui avait fait paraître au siège rectoral, avec une grande autorité intellectuelle, une sagesse ferme et prudente. M. l'abbé Elzéar-Alexandre Taschereau, recteur, avait fait deviner l'archevêque et le cardinal qui illustrèrent l'Église de Québec. Monseigneur Hamel très dignement prit place dans cette lignée d'hommes supérieurs qui représentèrent au regard du public, du Canada et de l'étranger, l'Université, et l'œuvre du haut enseignement. Sous son rectorat, l'Université Laval continua de se développer selon la loi de progrès que lui marquèrent ses origines. Mais uniquement soutenue et sustentée par le Séminaire de Québec, elle ne put prendre tous les accroissements rapides que l'on eût souhaités. Notre Université n'avait alors pour l'aider dans son œuvre nécessaire ni les millions officiels des gouvernements, ni les millions de la générosité privée. Elle était, à ce point de vue, en moins bonne posture que les universités de nos provinces-sœurs, ou même que les universités anglaises de notre province de Québec. C'est sur le seul dévouement de ses maîtres, et sur l'unique ap-

pui du Séminaire qu'il lui fallut pendant plus de cinquante ans compter pour perfectionner son organisation et développer son enseignement. Et ce dévouement fût-il sans réserve, et cet appui fût-il invariablement fidèle, ils ne pouvaient être illimités, ni suffire à tout.

Pendant les neuf premières années du rectorat de monseigneur Hamel, l'Université vit se multiplier ses chaires, s'étendre l'enseignement des cours publics, se multiplier les concours littéraires. En 1876, elle se dédoubla, et établit une succursale à Montréal. Montréal avait à plusieurs reprises, depuis quelques années, demandé une université. Cette ville se trouvait bien éloignée de Québec, et ses jeunes gens estimaient plus commode de fréquenter les universités protestantes qui existaient chez eux. On voulut parer à ces inconvénients. Mais comme la population française de la Province n'était pas encore assez dense pour fournir à deux universités un nombre d'élèves suffisants, et que d'autre part le Séminaire de Québec avait fait des déboursés énormes pour fonder en 1852, à la demande de tous les Évêques de la Province, l'Université Laval, Rome pensa qu'il n'était que juste de ne pas élever en face de l'Université catholique de Québec une université rivale, et la Succursale de Montréal fut alors fondée.

Les anciens se souviennent encore de toutes les difficultés qui accompagnèrent cette fondation,

et de toutes les démarches qui s'ensuivirent, et de toutes les animosités qui éclatèrent. Depuis qu'Athènes et Sparte se sont si âprement jalousees, il n'a jamais manqué de villes pour recueillir avec soin leur esprit, s'entendre pour ne pas s'accorder et faire voir en des disputes périodiques leurs intérêts contraires. Ces rivalités urbaines sont la rançon du progrès quand elles ne le paralysent pas. Il vient, d'ailleurs, un jour où, après de trop longues agitations, et à travers la fumée moins épaisse des combats, les âmes se reconnaissent, s'appellent, fraternisent enfin, et s'éloignent du champ des inutiles querelles.

Monseigneur Hamel devait connaître toutes ces phases successives de ce que l'on a appelé la "question universitaire". Doué d'un tempérament ardent, et d'une ténacité infatigable, il était né pour la guerre aussi bien que pour la paix. La lutte ne l'effraya jamais chaque fois qu'il la crut nécessaire pour faire triompher ce qu'il pensait être l'ordre, le droit ou la vérité. Et si dans la chaleur du combat, il porta parfois des coups rudes ou brusques, personne n'a jamais pu douter de la rectitude de ses desseins ni du grand désintéressement de sa passion.

D'ailleurs, cet homme qui dirigea l'Université à l'époque de ses plus douloureuses épreuves, et qui fut sans cesse sur la brèche pour la défendre,

cet homme n'a jamais rien tant souhaité que la paix. Aucun ne fut moins pusillanime chaque fois qu'il fallut batailler, mais aucun, à coup sûr, ne fut plus désireux de travailler dans la concorde et dans la charité.

Seulement, et ici nous nous reportons à un point de vue d'ensemble de sa carrière, jamais monseigneur Hamel n'aima, sous prétexte de concorde et de charité, à s'abstenir de prendre parti dans les questions parfois délicates et difficiles qui surgirent autour de lui. Il pouvait se tromper : c'est le lot de notre humaine nature ; mais, du moins, n'eut-il jamais, en toutes circonstances, peur de sa propre pensée, et pratiqua-t-il avec intrépidité l'honnêteté de l'esprit. Également ennemi de l'abstention et de l'opportunisme, persuadé que les volontés fortes sont les plus utiles, curieux de situations nettes et définitives, et persuadé que les oscillations de la complaisance n'aboutissent qu'à des solutions fragiles et transitoires, il aimait mieux s'affirmer toujours avec fermeté, et faire transparaître dans ses attitudes l'énergie de son caractère. Il mérita toujours, pour cette raison, l'admiration de ses adversaires. Au reste, il savait reconnaître ses erreurs de tactique, quand erreur il y avait ; jamais il ne manqua de rectitude d'intention. Et l'action, à ce point courageuse, qui ne craint pas les risques de la popularité personnelle, et qui s'ajuste sur l'intention droite,

vaut mieux en définitive que les perpétuelles et stériles tergiversations. Monseigneur Hamel ne s'inquiéta jamais de savoir ce que l'on penserait de lui ; il ne s'inquiéta que de vérité et de logique. Et c'est pour cela qu'il fut parfois capable, sur de justes représentations, des plus prompts renoncements.

Jamais âme, à la vérité, ne fut davantage faite de contrastes. Cet homme d'allure ferme et décidée, qui portait sur son visage tous les traits d'une indomptable volonté, et qui était capable des plus soudaines violences, cet homme avait le cœur le plus sensible, et le plus ouvert aux conciliants propos. Après l'explosion d'une rapide et franche irritabilité, il écoutait volontiers les observations paisibles, et il acceptait les conseils opportuns. Lui qui fut à un haut degré un homme de tête et de raison, il se pliait sans hésiter aux exigences bien démontrées de la raison. On le vit même, pour obéir à sa conscience, faire successivement des démarches contraires, qui prouvèrent à la fois son inflexible droiture et sa profonde humilité.

* * *

Si d'ailleurs l'on veut bien connaître monseigneur Hamel, et pénétrer à fond son âme, il faut l'étudier, non pas dans les agitations de la vie administrative,

mais dans les fonctions plus calmes de l'éducateur et du prêtre. Peu d'âmes sacerdotales ont été à la fois plus rigides et plus affectueuses, plus sèches et plus tendres ; aucune surtout n'a été en toutes choses plus capable de vues surnaturelles.

Ceux qui n'ont connu que par l'extérieur monseigneur Hamel, qui ne l'ont rencontré que dans ses situations officielles, et dans des relations d'affaires, ceux qui n'ont vu de lui que le masque austère, énergique, rude de son visage, et qui ont cru apercevoir son âme dans le regard de ses yeux déformés, froids et voilés, ceux-là n'ont pas connu le véritable monseigneur Hamel, celui dont l'image est restée gravée dans la mémoire des intimes et des confrères. Pour le connaître et pour savoir de quels sentiments était chargée sa grande âme, il faut l'avoir vu travailler au Séminaire et se dépenser au service des enfants et des jeunes gens que la Providence lui confiait.

Un mot résume toutes les vertus de monseigneur Hamel, ou du moins les explique toutes, c'est la charité. Cette âme qui s'enveloppait de si sévères apparences était toute ardeur ; sous des formes tour à tour anguleuses ou caressantes elle prodiguait l'affection, et elle se plaisait tout particulièrement dans les commerces de l'amitié. Cette âme aimait s'épancher doucement dans les confidences où s'échangent les pensées, où se croisent les plus

intimes et les meilleurs sentiments. Et, certes, aucun commerce ne fut plus sûr que le sien, parce qu'aucun ne fut plus désintéressé. Il y a des âmes qui se recherchent elles-mêmes quand elles se répandent au dehors ; elles éprouvent à se donner la joie assez égoïste de provoquer des sympathies, d'attirer à elles, et de se retrouver dans les âmes qu'elles ont conquises. Telle n'était pas la charité de monseigneur Hamel. Il aimait pour être plus utile, pour se dépenser, pour servir, et son cœur lui suggérerait toutes les formes de la bienfaisance. La charité ainsi comprise s'appelle le dévouement, et voici, en effet, le seul mot qui définisse suffisamment l'âme de monseigneur Hamel.

L'un de ceux qui l'ont le mieux connu, et dont l'affection lui fut plus chère, monseigneur Mathieu, écrivait au lendemain de la mort de monseigneur Hamel : " Pour lui la vie ne fut pas un égoïsme à satisfaire, mais un dévouement à exercer." Se dévouer lui paraissait être, en effet, toute la mission du prêtre, et plus particulièrement du prêtre éducateur.

Je me souviens qu'un jour des vacances de 1894, la veille ou l'avant veille de mon entrée au Séminaire comme prêtre auxiliaire, je montais dans un train de l'Intercolonial sur lequel je rencontrai monseigneur Hamel. Celui-ci venait de se reposer un peu dans la retraite douce et familiale que lui faisait

chaque année, sous son toit, le très cordial curé de Saint-Basile-de-Madawaska, monseigneur Dugal. Monseigneur Hamel vint s'asseoir près de moi. Je professais alors pour lui la crainte la plus révérentielle, et je fus tout d'abord étonné de sa démarche, de ce rapprochement, de ce tête-à-tête assez inattendu. Monseigneur Hamel me dit tout de suite le sujet de l'entretien qu'il voulait avoir avec moi.

“ Vous allez revenir au Séminaire comme prêtre, vous serez professeur de Rhétorique. Ne vous contentez pas de faire votre petite besogne quotidienne. Sachez agrandir votre tâche. Ne perdez pas vos loisirs en d'agréables et inutiles lectures, en de stériles distractions. Étudiez, approfondissez les matières que vous allez enseigner, et sachez vous servir de notre bibliothèque. Travaillez non pour des satisfactions égoïstes, mais pour la maison. Et puis, si vous voulez être utile à nos enfants, aimez-les ; qu'ils sachent que vous leur voulez du bien, et que pour eux vous ne reculez pas devant le sacrifice. Un prêtre du Séminaire doit se dévouer et se sacrifier. Le Séminaire n'a que faire de ceux qui penseraient trop à eux-mêmes, qui refusent les services pénibles, qui en feraient toujours assez, et ne se sacrifieraient pas, qui ne se dévoueraient pas pour l'œuvre de la maison . . . ”

Telles furent les pensées rudes et substantielles qui alimentèrent la conversation depuis Saint-

Philippe-de-Néri jusqu'à Saint-François. Je ne puis me flatter d'avoir réalisé cet idéal de vie au Séminaire, que mon vénérable confrère montrait brusquement à mes regards. Mais j'ai toujours gardé au fond de ma mémoire cet impérieux programme ; j'y reporte souvent ma pensée et mes souvenirs, et j'y aperçois toujours l'expression juste d'une âme qui ne connut vraiment que deux passions profondes : celle du devoir et celle du sacrifice.

Le sacrifice, chez monseigneur Hamel, fut complet. Doué d'une santé robuste qui le faisait capable des tâches les plus assidues, et les plus pénibles, très dur pour lui-même, s'imposant le régime de vie le plus propre à tuer le corps, se remettant souvent au travail immédiatement après ses repas, ignorant les lois hygiéniques d'une bonne digestion, laissant se débrouiller tout seul un organisme qui y réussissait à merveille, excluant de sa chambre et de sa personne tout luxe et toute mollesse, appliqué toujours à sa table chargée de paperasses, et courbé sur sa grosse loupe qu'il promenait sur les textes, il paraissait être l'incarnation sévère du devoir. Ayant des aptitudes merveilleuses pour toutes sortes de travaux, pour les sciences, pour les lettres, pour l'administration, pour les arts d'agrément, tel que le chant, la musique et la déclamation, il était sans cesse et par tous mis à contribution. Il cumulait à la

fois les besognes les plus absorbantes et les plus disparates. Jamais il ne refusait un emploi, ou de rendre service à un confrère. Il était de ceux sur qui on peut toujours compter pour les besognes supplémentaires. Fallait-il sacrifier ses récréations et ses congés, il n'hésitait pas à le faire. Il ne connut guère le repos du jeudi, et ne pensa jamais qu'il fût nécessaire de prendre deux mois de vacances. Au Petit-Cap, il eut chaque jour, avec ses heures de délassement, des heures de travail. Sa pratique constante était d'être d'abord à l'œuvre du Séminaire, tout à tous et jamais à lui-même. Volontiers, quand il était débordé, il associait à ses labeurs, pendant les jours de congé, des élèves qui s'estimaient heureux de lui prêter leur joyeux secours. Cette collaboration était pour eux un utile passe-temps, et une leçon de travail.

C'est dans ce complet renoncement, et dans la multiplicité de ces occupations que monseigneur Hamel trouvait sa meilleure joie. Le sacrifice ne lui coûta jamais, parce qu'il en connaissait l'âpre et fortifiante saveur. Il savait que s'immoler à une œuvre, c'est faire jaillir de son cœur quelquefois des larmes et du sang, mais aussi de la joie pure et de surnaturelles consolations.

Lorsque, au mois de janvier 1904, à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, ses confrères du Séminaire allèrent le complimenter à sa chambre,

monseigneur Hamel répondit aux paroles de Monseigneur le Supérieur par un petit discours que je n'oublierai jamais. Il était debout, devant sa table de travail, fatigué déjà par l'âge et les infirmités, la tête blanche un peu penchée vers son cœur, les mains croisées sur sa ceinture violette, le regard tombé et attendri, la voix faible mais capable encore de paroles énergiques. Il nous dit alors le bonheur qu'il avait goûté au Séminaire de Québec, et comme sa vie pleine de travaux avait été aussi pleine de joie. " Vous avez tort, ajoutait-il, de croire que j'ai eu beaucoup de mérites à passer ma vie dans des labeurs qui vous paraissent pénibles. J'ai tant aimé le Séminaire, j'ai tant aimé les œuvres qu'il y a à faire ici, les enfants et les jeunes gens que j'ai rencontrés et dirigés, qu'il m'a toujours été agréable et consolant de me dépenser sans mesure. Ma récompense, je l'ai eue sur terre, et c'est ce qui m'inquiète au soir de cette longue journée de travail." Monseigneur Hamel est tout entier, avec son œuvre de prêtre, dans ces confidences fraternelles. L'on surprend ainsi sur ses lèvres de vieillard le secret de la plénitude de sa vie.

* * *

Monseigneur Hamel a donc beaucoup travaillé parce qu'il a beaucoup aimé ; et il fut heureux parce

que sa vie fut pleine de labeurs et d'affections. Oh ! oui, il a passionnément aimé le Séminaire, avec lequel, il s'identifia pendant soixante ans. Mais aimer le Séminaire, ce peut être aimer seulement la petite vie régulière qu'on y fait, et les relations amicales qu'on y crée. La vie de collège offre cet avantage de mettre le prêtre dans un milieu où les journées sont rapides, et les distractions multiples ; l'on n'y connaît pas la solitude, et la société qu'on y trouve n'a rien que d'agréable. Monseigneur Hamel goûtait sans doute ces bienfaits de la vie de communauté ; il savait en jouir et les accroître. Mais ces joies, qui sont facilement égoïstes, ne pouvaient lui suffire. Aimer le Séminaire, c'était pour lui, avant tout, aimer l'œuvre d'éducation qu'on y accomplit, aimer les tâches, même pénibles, qu'il y faut faire, les sacrifices quotidiens, prévus ou imprévus, qu'il y faut accepter, et c'était par dessus tout aimer les enfants, les jeunes gens qu'il y faut instruire et former.

Il est facile, certes, d'aimer ces élèves qui apportent ici leurs âmes toutes neuves et toutes vives. Il y a tant d'ingénuité et tant de confiance dans ces enfants qui vous offrent leur esprit, leur cœur, leur âme tout entière. Et il fait si bon chaque jour, à mesure que l'on vieillit, de mettre son âme en contact avec une jeunesse qui se renouvelle sans cesse. Une communauté de collège ne vieillit jamais ; il semble, à mêler sa vie à la sienne, que l'on participe à son éternel printemps.

Oui, il est facile d'aimer les élèves, parce qu'ils sont jeunes, parce qu'ils sont bons, parce que leur volonté est pleine de ressources, parce que leur regard est pur. Mais cette affection doit s'imprégner de surnaturel ; elle doit être désintéressée, large et aller à tous. Ainsi comprise, elle devient un devoir, et un devoir nécessaire du prêtre éducateur. Il est nécessaire, en effet, d'aimer les élèves d'une charité supérieure, si on veut leur être utile, et façonner leur vie. Travailler au milieu des enfants, et pour eux, sans les aimer, c'est du même coup faire son travail plus pénible et stérile. Nul n'est plus capable que l'enfant de discerner, entre tous, ceux qui lui veulent du bien, et qui pour lui savent s'immoler. Les enfants sont des psychologues très aigus : non seulement, ils découvrent vite, et d'un mot définitif nomment vos défauts, mais aussi ils ne se trompent pas sur les motifs secrets de vos actions, et ils distinguent entre ce qui est, chez autrui, recherche dissimulée de soi-même et dévouement. Aussi comme ils vont d'instinct à ceux qui savent les aimer pour eux-mêmes, pour leur bien, pour le profit de leur esprit, pour l'accroissement de leurs vertus ! Et comme il est bon alors de travailler sur ces âmes petites ou grandes, qui se haussent de tout leur effort vers la science, vers la vérité, vers le bien, qui vous confient leurs joies ou leurs peines, leurs progrès ou leurs faiblesses, et qui renouvellent au contact de votre âme leurs fragiles énergies.

Quelle joie éprouva monseigneur Hamel à travailler pour ces âmes d'enfants ! Tous les élèves qui, de son temps, passèrent au Séminaire ne le surent pas également. Plusieurs se laissèrent tromper par l'extérieur sévère de sa personne, et ne connurent pas toute la tendresse de son cœur. Mais nous savons tels ou tels qui eurent avec lui des relations plus étroites, qui furent ses pénitents et ses dirigés, qui furent ainsi admis à une intimité plus grande, qui en lui livrant leur âme purent apercevoir le fond de la sienne, et qui rapportèrent de ce commerce surnaturel la plus affectueuse admiration.

Soucieux d'être par tous moyens utile aux élèves, monseigneur Hamel mêlait le plus possible sa vie à la leur. Il préparait avec eux des séances récréatives, ne perdant jamais de vue ce principe que tout, dans la vie de collège, même l'agréable et l'amusant, doit être éducateur. Pendant plusieurs années, il fut le directeur de la Société Laval du Petit Séminaire ; il succéda, dans cette charge, au cardinal Taschereau, qui en avait été le premier directeur, et il s'ingénia à rendre les séances de la Société aussi profitables que possible. Il y surveillait de très près et les travaux de composition, et les exercices de l'art de dire. Aux différentes époques où parut l'*Abeille*, monseigneur Hamel s'intéressa vivement à cette feuille légère et ailée qui courait de "fleur en fleur". Il composait quelque fois son

miel ; le plus souvent, il se préoccupait de l'organisation de la ruche, et du travail pénible de son administration.

Ceux qui ont fréquenté le Petit-Cap, pendant les si nombreuses vacances qu'y passa monseigneur Hamel, n'ignorent pas sous quelles formes variées et charmantes s'y montrait son affection pour les élèves. Il ne croyait pas que le dévouement devait finir avec l'année scolaire, et qu'il dut y avoir des vacances pour sa grande charité. Mais alors cette charité se faisait joyeuse, inventive et familière. Monseigneur Hamel fut longtemps au Petit-Cap le bout en train des longues excursions, l'âme des réunions du soir et des veillées de Liesse. On se souvient du répertoire inépuisable de ses chansons, et de la bonhomie toute naturelle avec laquelle il les exécutait. Il s'imposait chaque jour la tâche de varier ses morceaux pour surprendre l'innocente curiosité des auditeurs. Combien de charades n'a-t-il pas construites, et fait laborieusement deviner ! Combien de fois n'a-t-il pas, d'un pied alerte mais souffrant, emporté vers la cime du Cap-Tourmente, vers la chapelle qu'il y fit ériger à Notre Dame des Neiges, le groupe joyeux des écoliers ! Et monseigneur Hamel veillait avec un soin jaloux sur les traditions du Petit-Cap, sur ces vieilles traditions qui furent l'âge d'or des plaisirs peu dispendieux, et des vacances familiales.

Nous n'avons connu monseigneur Hamel au Petit-Cap, que sur le déclin de ses années, et à une époque où il voyait avec peine le chemin de fer se prolonger jusqu'à Saint-Joachim, contourner le Petit-Cap lui-même et faire entendre dans notre solitude le sifflet de ses locomotives. Il regrettait tous ces progrès encombrants, et il souffrait de voir ainsi se briser le charme d'une retraite qui fut si paisible. Pendant que tout changeait autour de lui, monseigneur Hamel essayait de rester le même, ou, se rajeunissant, de revivre les jours anciens. Qui ne se rappelle encore ce vénérable vieillard, vêtu d'une soutane usée et rapiécée, ceinturé d'un étroit galon rouge qu'il portait comme unique insigne de sa prélature, se faisant enfant avec les plus petits, fredonnant volontiers sur le balcon, sous les grands arbres et dans les allées ombreuses, ses amusantes chansons, et le soir, après le chapelet récité sur le chemin de la Vierge, entonnant le gai refrain qui ramenait en cadence, vers le château, la troupe pieuse ?

Il aimait donc sincèrement les élèves. Mais parce qu'il les aimait pour eux-mêmes et pour leur utilité plus encore que pour leur plaisir, il arriva que cette affection exigeait des élèves un effort, une docilité et parfois des sacrifices qui s'accordent mal avec leur fantaisie. En éducation, monseigneur Hamel n'était pas partisan de la théorie du " toujours

faire plaisir ". Il savait que la pratique en est aussi désastreuse au collège qu'au foyer domestique. A épargner tout sacrifice aux enfants, à ne rien exiger qui leur coûte de la peine, à adoucir sans cesse leur vie, on en fait des jeunes gens capables de tout accepter, mais incapables de rien souffrir. On façonne ainsi des âmes satisfaites, on n'en fabrique pas de viriles. Et monseigneur Hamel fut toute sa vie un professeur d'énergie et de virilité. Ce qu'il estimait par-dessus tout, c'était l'ordre. Mais l'ordre, dans une maison d'éducation, est fondé sur la discipline ! Il importait donc d'établir une forte discipline. Convaincu que les vies ordonnées et disciplinées sont les plus fécondes, il ne souffrait pas que l'on brisât l'ordre. Il poussa même jusqu'à l'excès le souci de la discipline. Et il réussit plus d'une fois, à force de vouloir maintenir l'ordre, à créer du désordre. Mais du moins sa volonté n'avait pas fléchi ; et si le but n'était pas atteint, le principe était sauf !

Cette inflexibilité d'énergie et aussi cette absence de suffisante souplesse nuisirent quelquefois à son ministère d'éducateur ; elles lui firent cette réputation d'impassibilité froide et dure qu'il ne méritait pas. Les élèves de l'ancien Pensionnat de l'Université se souviennent peut-être mieux que d'autres des procédés géométriques de monseigneur Hamel. Les étudiants de l'Université, qui sont les meilleurs

jeunes gens du monde, ont la faiblesse de n'aimer pas toujours la ligne droite. Monseigneur Hamel, qui fut pendant quelques années leur directeur, voulut supprimer de leur conduite toutes les lignes courbes ; aussi l'histoire de son directorat est-elle pleine de ses saintes colères et de leurs peu chrétiennes espiègleries.

* * *

Mais il me reste pour finir, à écrire un mot que j'ai hâte de faire venir sous ma plume, et qui explique plus adéquatement que tout autre la vie de monseigneur Hamel : il était prêtre !

Monseigneur Hamel était prêtre dans toute la force du terme, et c'est-à-dire que son âme était toute remplie de la grâce, de la pensée, de l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il était prêtre : c'est-à-dire qu'il ne voulut vivre que pour sauver des âmes et les donner à Dieu. L'amour de Dieu et des âmes, tel fut le motif principal et fondamental de ses œuvres de professeur et d'éducateur. Monseigneur Cyrille Legaré écrivait dans son journal du Séminaire, le 5 mai 1865 : " M. Hamel, professeur de Physique, secrétaire de l'Université, directeur du Pensionnat, est capable de tout entreprendre ; il ne connaît pas de borne à son zèle. Très ardent à l'œuvre, parce que c'est un cœur immense qui l'anime et le soutient. Véritable apôtre d'idées.

entraîné à les communiquer non par le futile désir de les faire prévaloir, mais par l'amour du bien."

Pour l'amour du bien, et pour l'amour de Dieu : voilà la fin ultime des pensées et des préoccupations de monseigneur Hamel. Et voilà donc le secret de sa débordante charité. Il se portait partout où il y avait du bien à faire, et partout où il pouvait faire connaître et aimer Dieu. On sait comment au sortir de ses classes, ou les jours de congé, il se plaisait à descendre chez les pauvres, pour leur laisser avec l'aumône de quelques sous le souvenir d'une visite et d'une charité sacerdotales. Et c'est parce qu'il retrouvait et aimait Dieu dans les pauvres, qu'il s'employa un jour, avec son frère plus jeune, et comme lui apôtre, à fonder le Patronage de Québec. Accablé de besogne au Séminaire, monseigneur Hamel trouvait le moyen d'aller catéchiser ces pauvres enfants du Patronage, de leur apprendre à accepter leur condition parfois misérable, à compter sur la Providence, et à bénir la croix que Dieu avait mise dans leur berceau. Et quand monseigneur Hamel ne fut plus capable d'aller aux pauvres, les pauvres vinrent à lui. Sa porte leur était ouverte, comme celle d'une demeure familière. Il aimait mieux risquer une aumône mal placée que de s'exposer à contrister un vrai pauvre. Et les pauvres firent après sa mort, autour de son lit funèbre, la couronne modeste et glorieuse qu'il eût préférée.

Prêtre, il l'était par ce besoin de faire du bien autour de lui, et de montrer en lui le Christ bien aimé ; il l'était encore par la mortification de sa vie et par sa grande piété. Mortifié, il le fut jusqu'au renoncement. Il pratiqua toujours dans sa vie personnelle la pauvreté volontaire. Ses économies allaient à ses chers pauvres, et aux écoliers dont il payait les frais d'étude. Sa chambre toute nue ressemblait à une cellule de moine ; rien n'y rappelait le souci du confort et du bien-être. Impitoyable pour lui-même, monseigneur Hamel ne voulut jamais se croire dispensé des jeûnes et des pénitences que nous impose l'Église. Même pendant sa maladie, et alors qu'il était réduit au plus maigre régime, il trouvait moyen de retrancher quelque chose de ses repas et d'aggraver sa diète.

Et la piété la plus tendre soutenait ses sacrifices. Piété virile d'ailleurs, et raisonnable, toute pleine du bon sens théologique qui caractérisait son esprit. La dévotion à l'Eucharistie dominait chez lui toutes les autres. Et quand il ne fut plus capable de travailler, et avant qu'il fut condamné à ne plus sortir de sa chambre, combien de fois ne le voyions-nous pas, tête nue, et enveloppé dans son grand manteau noir, s'en aller passer une heure devant le tabernacle à la Congrégation du Petit Séminaire ! Le vieillard s'y souvenait du petit enfant de Huitième, qui avait consacré là, près de l'autel de Marie, son

cœur pur ; et aux pieds du Maître il pouvait sans crainte dérouler toute sa vie, et offrir à la Vierge les pages toutes pleines du livre d'or des souvenirs.

Longtemps il put prier alors qu'il ne lui était plus permis de faire autre chose. Devenu impotent et presque aveugle, il s'enferma avec Dieu qui lui suffisait. Chaque matin, il recevait à sa chambre la sainte communion, et il gardait avec lui, toute la journée, l'Hôte eucharistique. Deux bonnes Sœurs dominicaines préposées à sa garde, furent les compagnes dévouées, assidues, et parfois les pieuses confidentes de ses derniers jours. Elles lui faisaient ses lectures de piété, et elles alimentaient de bonnes pensées la méditation du vieillard. Celui-ci ne conversait plus guère qu'avec elles et avec Dieu. Le chapelet glissait toujours entre ses mains affaiblies et ses lèvres presque sans cesse, et jusque dans les délires de sa maladie, murmuraient l'*Ave Maria*.

* * *

La mort fut lente à venir. Pendant plus de cinq ans, monseigneur Hamel vécut dans cette réclusion forcée, dans cette inaction, dans cet effacement complet. Il lui sembla que Dieu l'oubliait. A côté de lui tombaient en pleine vigueur des confrères plus jeunes. M. Cléophas Gagnon, M. Edmond Paradis, monseigneur Laflamme, M. Alfred Lortie le

précédèrent au cimetière de notre chapelle. Pourquoi donc Dieu ne l'appelait-il pas ? Sa journée laborieuse n'était-elle pas depuis longtemps finie ? Il assistait résigné à sa propre ruine. Il avait vu, sans regret, décliner ses forces, et se coucher lentement le soleil de sa propre vie. La nuit se faisait autour de lui ; mais il gardait dans ses yeux malades comme une irradiation qui lui venait du passé, du plein midi de sa carrière, et il en restait sur son front large un reflet qui l'illuminait encore.

Et nous étions heureux de garder avec nous ce patriarche. Il nous semblait que cet ancien, que cet homme qui avait connu les fondateurs de l'Université, qui nous parlait familièrement des Casault, des Holmes, des Gingras, des Parent et des Demers, qui restait avec nous comme le témoin d'âges disparus et lointains, portait en ses mains les bénédictions d'Abraham. Nous nous inclinions devant la majesté de sa personne, et devant la majesté plus haute de ses souffrances. Nous avions presque pensé, comme les frères de l'Apôtre bien-aimé, que lui non plus ne mourrait pas, et qu'il serait toujours parmi nous le perpétuel intermédiaire, et comme l'anneau infrangible qui sans cesse reliait au passé le présent.

Il n'est plus pourtant. Le 16 juillet 1913, âgé de quatre-vingt-trois ans, il s'éteignit doucement au Séminaire. Il s'en allait pour toujours au champ

du repos. Mais sa mort le fit revivre. On se souvint partout du prêtre laborieux et humble qui depuis six ans s'était retiré dans son infirmité comme dans un tombeau. L'opinion publique enveloppa d'hommages sa chère mémoire. Ses funérailles attirèrent autour de ses restes vénérés les plus touchantes sympathies. On eut conscience qu'avec lui s'en allaient cinquante années d'histoire, et que disparaissait à nos regards un exemplaire unique de vie sacerdotale.

Il est parti, mais ici, à l'Université et au Séminaire de Québec, nous ne l'oublierons pas. Il a laissé si longtemps et si profondément s'imprimer dans nos yeux, dans notre pensée l'image de sa vie, que nous garderons de ses œuvres, de son nom, de sa personne le plus respectueux et le plus reconnaissant souvenir.

1914.

NAPOLÉON LEGENDRE

Napoléon Legendre est décédé lundi matin, le 16 décembre 1907, dans la chambre où mourut F.-X. Garneau. Avec lui disparaît l'un de nos hommes de lettres les plus connus, et autrefois, il y a quinze ou vingt ans, l'un des plus actifs.

Né le 13 février 1841, à Nicolet, élève des Jésuites, à Montréal, avocat en 1865, et fonctionnaire à Québec depuis 1876, Legendre appartenait à cette génération de jeunes gens qui se laissèrent bien vite entraîner par le mouvement littéraire de 1860, et qui utilisèrent leurs loisirs pour le progrès des lettres canadiennes. Il fut de l'époque où Buies, Faucher de Saint-Maurice, Le May, Fréchette, Routhier, Fabre produisirent leurs premières œuvres, et s'empressèrent de semer dans le sillon qu'avaient tracé Chauveau, l'abbé Casgrain, Joseph-Charles Taché, et le docteur Hubert LaRue. Ceux-ci étaient sans conteste les plus remuants de tous, et nul doute que leur exemple n'ait suscité parmi les contemporains bien des vocations littéraires.

Napoléon Legendre s'essaya d'abord dans le roman. En 1872, il publiait sous forme de feuilleton dans *L'Album de la Minerve : Sabre et Scalpel*. Ce roman devait rester à peu près isolé dans la carrière littéraire de son auteur. C'est à peine si Legendre se résignera plus tard à écrire pour *Le Canada-Français*, en 1890, une nouvelle canadienne "*Annibal*". Il comprit qu'il n'avait pas, pour cultiver ce genre avec succès, toute cette richesse d'imagination et d'informations, et toute cette souplesse d'esprit qui sont nécessaires à qui veut y réussir.

C'est dans l'article court, et qui vit de l'actualité ; c'est dans les récits légers, et dans les nouvelles variables et pittoresques du jour que M. Legendre fixa son talent et sa plume. Il recueillit en volume ces études que lui avaient suggérées l'événement imprévu, le fait divers, et il publia *A mes Enfants* (1875), les *Échos de Québec*, 2 vols (1877) et des *Mélanges, prose et vers* (1891).

La Société Royale, dès le premier jour de son existence, ouvrit ses portes à l'auteur des *Échos*, et pendant plusieurs années M. Legendre fournit aux *Mémoires* de cette Société quelques-unes de ses meilleures productions, entr'autres : *La Province de Québec et la Langue française* (1884), *La Race française en Amérique* (1885), *La Langue que nous parlons* (1887), *Réalistes et Décadents*

(1890), *A propos de notre Littérature nationale* (1895), *Frontenac* (1898). En 1890, M. Legendre publia en brochure une étude sur la *Langue française au Canada*, où il fit bien voir tout le culte qu'il avait voué à notre langue, et le soin extrême qu'il prenait à l'étudier et à l'écrire correctement. Cette même année, l'Université Laval lui conféra le grade de docteur ès lettres.

Mais Napoléon Legendre, comme la plupart de tous ceux qui ont écrit au siècle dernier, ne s'est pas contenté de faire de la prose ; il a aussi aligné des vers. On ne pensait pas, à cette époque, que l'on pût aimer les lettres sans sacrifier aux muses. Michel Bibaud, F.-X. Garneau, l'abbé Casgrain, P.-J.-O. Chauveau, Adolphe Routhier et combien d'autres voulurent ajouter de la poésie à leur œuvre en prose. Legendre a donc publié en 1886, les *Perce-Neige*, où l'on put voir éclore quelques-unes de ces fleurs printanières, exquises, dont souvent on regrette qu'il suffise de quelques jours pour en épuiser le parfum.

Cependant en feuilletant les *Perce-Neige*, en lisant ces poésies courtes, spirituelles ou mélancoliques, parfois rêveuses et tristes, on constate que Napoléon Legendre avait une âme de poète, que cette âme était délicate et tendre, mobile, impressionnable, capable de recevoir, et souvent d'exprimer agréablement l'émotion changeante des

jours. Ses petits poèmes sur les *Saisons* sont peut-être les plus gracieux, et ceux aussi où l'art se soutient avec le plus de persévérance. L'auteur y cherche l'harmonie des mots, et il réussit à laisser dans nos regards des visions, sinon puissantes, du moins pleines de charme et de douceur.

Voici le printemps.(1)

*Dans les cieux que son orbe dore,
Le soleil monte radieux ;
Sous ses rayons on voit éclore
Tout un monde mystérieux.
La nature s'éveille et chante
Et s'emplit de tendres soupirs ;
Partout la feuille frémissante
S'ouvre aux caresses des zéphirs.*

*La rose se penche, vermeille,
Tout auprès du lis embaumé,
Et, sur le trèfle blanc, l'abeille
Vient puiser son miel parfumé.
Près de la source qui murmure
Sur son lit de cailloux brunis,
On entend dans chaque ramure,
Le doux gazouillement des nids.*

(1) *Perce-Neige*, p. 7.

*C'est le printemps, c'est la jeunesse,
C'est le réveil de l'univers ;
C'est la mystérieuse ivresse
Qui frémit sous les arbres verts.
Et puisqu'ici bas tout s'enivre,
Les oiseaux, les feuilles, les fleurs,
Enfants, vous qui vous sentez vivre,
A l'allégresse ouvrez vos cœurs.*

Si vous voulez un meilleur exemple encore du soin avec lequel Napoléon Legendre recherchait et obtenait parfois dans ses vers la douceur musicale du lyrisme, lisez les premières strophes d'un *Soir*(1) d'été :

*La brise doucement caresse le feuillage,
L'air est limpide et pur,
La mer frappe sans bruit le sable du rivage,
De sa vague d'azur.*

*Les rayons du soleil par delà les collines
Ont incliné leurs feux,
Et leurs derniers reflets, en teintes purpurines,
S'étendent dans les cieux.*

*Le ruisseau près de nous promène son murmure
Sur un lit de gazon ;*

(1) *Perce-Neige*, p. 35.

*Le rossignol, caché dans son nid de verdure,
Commence sa chanson.*

*Chante, poète ailé, chante ; ta voix sonore
Est un écho du ciel ;
Pour publier le Dieu que tout mortel adore
La branche est ton autel.*

* * *

Mais dans la poésie, au souffle toujours un peu court, parfois trop tiède, ne se trouve pas, assurément, la meilleure part du talent de Napoléon Légendre.

Il nous semble que c'est dans les petites dissertations sur les mœurs et la morale que son esprit se plaisait davantage. Il a toujours aimé mêler un grain de philosophie — combien discrète — à tous ses discours. Quelques-unes de ces sortes de compositions sont assez vives, bien enlevées, et se peuvent lire encore avec agrément. Et, par exemple, celle que lui inspirèrent un jour les petites tyrannies de la Société protectrice des animaux, (1) de cette Société qui organisa “la croisade vengeresse des races muettes contre les races parlantes”. Sa pitié pour les bêtes, s'il faut en croire Legendre, alla bien jusqu'à la fureur contre l'homme. “Honte

(1) *Échos de Québec*, I, 98.

à qui prend le fouet ; malheur à qui met la bride ; anathème à qui relie le collier au timon ou pousse la barbarie jusqu'à boucler les sangles !" Et l'on vit alors les cochers et les conducteurs d'omnibus de Québec assiéger le petit bureau de la rue Saint-Pierre, où la Société autocrate et toute puissante donnait ses ordres, préparait ses foudres.

"Sachez, Messieurs, leur disait-elle, que j'ai décidé d'en finir avec ces pratiques cruelles qui s'exercent sur les races muettes et domestiques. L'homme a fait son temps, le règne de la bête commence."

Mais le discours libérateur est à peine entamé, qu'on vient annoncer à l'exécuteur des hautes œuvres que deux jugements ont été rendus en Cour contre la Société. Ce fut l'écroulement de son despotisme, et de nouveau l'émancipation de l'homme. On assure que jamais plus notre Société protectrice des animaux n'a recouvré un suffisant empire sur le roi de la création.

Napoléon Legendre s'avisa un jour de donner des conseils aux journalistes,(1) à ceux-là surtout qui osaient se plaindre des vacances des parlements, et de la tranquillité accidentelle des partis politiques. Ce calme de la vie publique ne peut suffisamment alimenter les scribes qui ne s'inspirent que des agitations bruyantes et de la querelle des inté-

(1) *Échos de Québec*, I, 1.

rêts contraires. Plus de sujets d'articles ! c'était le chômage pour cette sorte de rédacteurs. Et Legendre de leur répondre :

“ Allons donc ! Pas de sujets d'articles ! Est-ce que le journalisme, par hasard, serait créé expressément pour se nourrir de débats parlementaires, de bulletins de bataille ou de chicanes de partis ?

“ Des sujets ! Mais c'est précisément quand le parlement chôme, quand le pays est en repos que les sujets doivent abonder. N'y a-t-il que la politique et tous ses rouages qui intéressent un pays ?

“ Et les arts, et l'agriculture, et la science mise au niveau de tous, et l'éducation, et la religion, et la vie, enfin ? Pourquoi donc êtes-vous faits, ô journalistes, si ce n'est pas pour tout cela ?”

Ainsi Napoléon Legendre traçait un véritable programme aux journalistes de 1876, un programme aussi vaste que doit être l'action elle-même du journal quotidien. Avec beaucoup d'à propos il invitait les journalistes à concentrer leur esprit vers les questions d'ordre économique et social, plutôt que vers ce qu'il appelle “ la bataille et la chicane des partis ”.

Plus tard, Napoléon Legendre revenait sur ce sujet du journalisme, pour signaler avec vigueur, et avec un ferme bon sens, les défauts de la presse canadienne.(1) Et il donnait à ses confrères les plus opportu-

(1) *Échos de Québec*, II, p. 181.

nes leçons : se soucier de bien écrire et apprendre à bien écrire ; ne pas écrire sur toutes sortes de sujets, même sur ceux qui sont hors la compétence du rédacteur ; respecter dans les polémiques inévitables les lois de la bonne éducation, “ avoir de bonnes mœurs politiques et sociales ”.

Ceux qui se souviennent des injures que l'on adressait alors si copieusement et si volontiers à l'adversaire politique, il n'y a pas encore si longtemps, comprendront toute l'opportunité des conseils que donnait vers 1875 Napoléon Legendre. Avec quelle ardeur prêchait-il le relèvement du niveau littéraire et moral de nos journaux ! Et comme il regrettait que la carrière du journalisme restât mal payée, et fût pour cela trop souvent occupée par la médiocrité !

Napoléon Legendre avait conscience de l'importance du rôle que joue la presse, et de ses graves responsabilités.

“ Le journalisme — qui n'est pas toujours la pensée d'un peuple — est néanmoins censé l'être. C'est l'écho de ce peuple au dehors ; c'est lui qui le fait connaître aux autres nations, et les nations jugent tout naturellement cet écho qu'elles reçoivent, sans trop s'occuper de savoir s'il est fidèle ou mensonger. D'où il suit que si le sentiment du droit n'est pas assez fort pour

nous faire garder la ligne droite et nous maintenir à la hauteur de notre tâche, nous devons avoir au moins pour mobile le légitime sentiment de l'amour propre national. Pour nous faire songer à ce que nous disons, songeons un peu à ce que l'on dira de nous. . .

* * *

C'est pour cette bonne renommée de son pays et de sa race que Napoléon Legendre souhaitait voir se développer chez nous une abondante et artistique littérature.

Il consacrait un jour un long article à ce que l'on osait appeler déjà de son temps *la littérature canadienne*.⁽¹⁾ Il ne put éviter de se poser et de poser à ses lecteurs l'inéluctable question : "Avons-nous dans cette province une littérature proprement dite?" Et Legendre tenait déjà pour l'affirmative !

Sans doute, il ne se faisait pas illusion sur l'importance de nos premières œuvres littéraires, mais il vivait à une époque où les enthousiasmes de 1860 n'avaient pas encore éteint leurs feux. Lui-même avait vingt ans quand parurent les recueils littéraires qui groupaient et faisaient rayonner les meilleurs talents. Et il se plaisait à évoquer toutes ces activités frémissantes qui avaient renouvelé

(1) *Échos de Québec*, II, 1-42.

en quelques années notre patrimoine et nos espérances littéraires. Depuis la publication du *Répertoire National*, commencé à Montréal en 1848, et où l'on consigna en quatre volumes bien des faiblesses littéraires, jusqu'aux dernières chroniques d'Arthur Buies ou aux derniers chants lyriques de Fréchette, il passe en revue la production des trente dernières années, et il conclut que l'on a fait de considérables progrès dans ce domaine de notre action nationale. Il est tout fier d'observer que quelques-uns de nos écrivains ont forcé la frontière de la province de Québec et sont lus même en Europe ; il rend un spécial hommage et un hommage mérité à l'abbé Raymond Casgrain, qui fut bien à cette époque le principal artisan du renouveau de notre littérature ; il rappelle les succès oratoires de l'abbé Holmes et de P.-J.-O. Chauveau ; il signale avec une particulière complaisance la toute jeune pléiade qui déjà brille sur l'horizon : Faucher de Saint-Maurice, Marmette, Le May, LaRue, Buies, Evanturel, Marchand, Routhier : sa modestie l'empêchait de placer sa propre étoile dans cette constellation canadienne.

Puis Napoléon Legendre exposait, avec une libre franchise, que pour assurer des progrès meilleurs encore il fallait deux choses : un plus large système d'enseignement classique, et une critique littéraire véritable. Les programmes classiques de ce temps

lui paraissaient trop ignorer le mouvement des idées et des œuvres littéraires contemporaines, retenir trop exclusivement dans la compagnie d'Homère et de Virgile l'esprit des jeunes étudiants. D'autre part, l'absence de critique littéraire avait pour conséquence que ni le goût des écrivains, ni celui du public ne pouvaient recevoir une suffisante orientation.

Et Napoléon Legendre exprimait là deux idées opportunes. S'il ne faut pas que les jeunes élèves prennent avec les œuvres contemporaines un contact qui nuise à l'étude des véritables modèles classiques, il est bon, pour stimuler leur esprit, de leur faire connaître que la littérature est une chose vivante encore, et il est utile à leur formation qu'ils n'ignorent pas les mouvements intellectuels de leur temps. Il est d'ailleurs si rare qu'en littérature chaque siècle ne puisse ajouter quelque chose d'utile à ceux qui l'ont précédé. Au surplus, sans critique ou avec une critique qui exalte ou méprise sans mesure, et qui juge sans autorité, la fortune littéraire des œuvres est trop souvent abandonnée aux caprices ou à la fantaisie du moment. Napoléon Legendre rendait hommage à l'Université Laval qui, en ouvrant à cette époque des concours publics de littérature, contribuait, non seulement à provoquer de nouveaux efforts chez les jeunes écrivains, mais aussi à créer une plus juste appréciation des ouvrages de l'esprit.

Les *Échos de Québec* sont donc tout pleins d'idées et de faits que l'on aime à faire revivre : ils sont les témoignages authentiques des préoccupations de ceux qui, déjà depuis si longtemps, nous ont précédés.

* * *

Napoléon Legendre était lui-même un modeste, comme tous ceux qui ont quelque mérite. Il fut toujours ennemi du bruit.

Aucune vie n'a été plus calme que la sienne, et plus que la sienne, vouée aux arts de la paix. Fonctionnaire au Conseil législatif depuis 1876, il apprenait là sans doute, dans l'assemblée des vieillards, à être sage, et au retour du Parlement il s'enfermait dans la vie domestique. Sa porte ne s'ouvrait guère qu'à l'amitié, et parmi ceux qui fréquentaient chez Legendre on voyait surtout des fervents de la musique et des lettres. La musique et la littérature furent pour lui les plus agréables passe-temps. Il ne s'est jamais livré tout entier ni à l'une ni à l'autre, et c'est pourquoi Legendre n'a pas laissé après lui l'œuvre que pouvait promettre son talent. Le foyer qui fut le centre véritable de sa vie lui procura trop de faciles et délicates jouissances pour qu'il en fît un austère cabinet de travail.

Ce caractère plutôt pacifique de l'homme, et ce goût de la vie intérieure expliquent bien pourquoi

Legendre n'a fait que passer au barreau. La chicane ne lui disait rien, et les clients le laissaient tranquille. Legendre avait son bureau à Lévis, et il avait coutume de dire que les jours où ils ne s'y rendait pas il faisait un profit de vingt sous.

C'est encore cette horreur du tapage qui l'a fait toujours si modeste, et qui l'a dissuadé d'organiser autour de ses livres cette réclame qui a quelquefois profité à d'autres. Il louait volontiers ceux d'autrui, et consentait à laisser ignorer les siens.

Depuis plusieurs années Napoléon Legendre, frappé par une maladie qui le réduisait presque à l'inaction, ne pouvait plus guère que parcourir de son pas pressé et menu les rues de cette ville dont il avait autrefois recueilli les échos. Mais on aimait à voir cet ancien, ou plutôt cet aîné que l'épreuve bien plus que l'âge avait vieilli, circuler encore parmi nous, et mettre en nos mémoires l'image d'une vie qui fut bonne et bienfaisante.

L'épreuve est finie; la dernière page du livre de vie est signée. L'attention un peu distraite des temporains s'est fixée de nouveau sur cet homme dont les dernières années se sont enveloppées d'ombre et de silence. Le nom et l'œuvre de l'écrivain resteront inscrits sur la liste des ouvriers délicats et habiles qui, aux premières heures ferventes de son histoire, ont honoré la littérature canadienne.

UN MOINE POLÉMISTE

RAPHAËL GERVAIS

(Raphaël Gervais est le pseudonyme sous lequel écrivait dans la Nouvelle-France le Rév. Père Gonthier, dominicain.)

Ce polémiste ardent, cet homme qui maniait toujours la plume comme une arme, est décédé le seize juin 1917, et il n'est que juste, vraiment, de rappeler le souvenir de ses travaux intellectuels. D'autres ont loué la vertu du religieux, attaché à sa règle et aux meilleures traditions de l'ordre des Frères-Prêcheurs ; on a raconté sa vie laborieuse et austère, ses sollicitudes toutes tendres et paternelles pour les jeunes frères que l'on plaçait sous sa direction, et son désir sacerdotal de voir s'étendre sur les âmes, avec les lumières de la vérité, le règne de Dieu. Qu'on nous permette de retracer brièvement sa carrière d'écrivain. Le Père Gonthier mérite, à coup sûr, de prendre sa place à côté et au dessus de bien d'autres qui ont fait en notre pays de la littérature de combat.

Il fut, dans *La Nouvelle-France* surtout, un robuste et subtil batailleur. Et il n'a pas échappé au sort de tous les soldats de la pensée : il fut souvent combattu, contre-attaqué par les adversaires que son arme avait blessés. Il a quelquefois enfoncé plus qu'il ne fallait la lame vive de son ironie ; il a poussé plus loin qu'il ne fallait certaines affirmations qui perdaient ainsi de leur valeur démonstrative ; mais il est incontestable qu'il a vigoureusement pensé, qu'il a contribué à mettre en grande lumière des vérités trop souvent obscurcies par la passion ou l'intérêt, que ses articles furent utiles à d'excellentes causes, qu'il a écrit, au surplus, des pages brillantes de forme et de fond, et que l'historien de la littérature canadienne ne pourra pas ignorer ni le nom ni l'œuvre d'un tel écrivain.

* * *

Pierre-Théophile Gonthier(1) (en religion Dominique-Ceslas) était né austère et intransigeant. A cinq ans, il faisait d'impitoyables sermons au petit auditoire de Saint-Raphaël qui assistait à ses messes blanches. Il préludait ainsi par d'enfantines rigueurs à ses fonctions de gardien vigilant de

(1) Né le 22 septembre 1853, à Saint-Gervais. Vécut son enfance à Saint-Raphaël où, peu de temps après sa naissance, ses parents allèrent se fixer. Le Père Gonthier signa le plus souvent ses articles du pseudonyme Raphaël Gervais.

la doctrine. Il portait en sa conscience de cinq ans les préoccupations d'un frère prêcheur. Aussi bien, devait-il après ses études faites au Séminaire de Québec, suivre en France, au noviciat d'Abbeville, en Picardie, le Père Chocarne, venu au Canada pour y préparer le premier établissement des Dominicains. Le biographe de Lacordaire avait reconnu, dans le jeune abbé Gonthier encore séminariste, une âme d'élite, attirée depuis plusieurs années vers la vie dominicaine. Parti de Québec le 22 août 1874, pour la France, le jeune novice rapportait à Saint-Hyacinthe, en 1879, la robe blanche des Frères-Prêcheurs. Il devait consacrer à l'œuvre de l'enseignement et de l'apostolat son zèle fervent, son esprit fortifié, aiguisé par de hautes études théologiques.

Mais la parole du professeur ou celle du missionnaire ne suffirent pas toujours à son zèle. Il aimait volontiers une tribune plus retentissante encore que celle de la chaire, ou celle des écoles. De bonne heure, il s'était préparé à écrire pour le grand public. On retrouve, dans *L'Opinion Publique*, des articles de critique et d'histoire, finement et classiquement composés, signés A. de Saint-Réal, et qui n'étaient autre chose que les leçons de littérature du jeune séminariste professeur de Seconde au Séminaire de Québec. C'est Oscar Dunn qui persuada l'auteur d'en faire bénéficier les abonnés de *L'Opinion Publique*.

Chose curieuse, le dernier article qui ait paru du Père Gonthier, dans *La Nouvelle-France*, est un article de critique littéraire, le seul qu'il y ait donné, et par lequel l'auteur, qui allait mourir, rejoignait ses lointaines et premières études. Entre cet article consacré au poète de la *Route claire*, Charles Grolleau, et les leçons parues dans *L'Opinion Publique*, il n'y a guère que des œuvres de polémique. L'auteur, revenant pour une heure à la critique littéraire, bouclait le cycle de sa vie intellectuelle ; il finissait, dans la sérénité du tribunal des lettres, une vie qui n'avait guère connu que les orages de la dispute.

Par tempérament, et quoiqu'on nous assure qu'il fut le plus tendre des hommes, mais justement aussi parce qu'il aimait les hommes, le Père Gonthier ne voulut se servir de la presse que pour lutter, pour faire la bataille des idées, pour défendre ses compatriotes contre le mal des "erreurs et des préjugés". En 1896, à l'occasion des persécutions scolaires du Manitoba, il publia, sous le titre *Un manifeste libéral*, deux brochures, signées P. Bernard, qui eurent beaucoup de retentissement. Ce fut la première attaque faite par l'auteur contre le libéralisme doctrinal au Canada. Nous ne sommes pas éloigné de croire que cette première escarmouche mit en goût le soldat qui vivait sous le froc, et quand, quelques années plus tard, l'amitié lui

ouvrit les pages de *La Nouvelle-France*,⁽¹⁾ il y vint avec empressement reprendre la bataille commencée. Ce fut précisément sous la rubrique *Erreurs et Préjugés* qu'il publia les articles que pendant plus de dix ans, de 1904 à 1916, il porta à *La Nouvelle-France*. Ce titre annonce l'auteur lui-même. Essentiellement militant, il faut qu'il écrive contre quelqu'un ou contre quelque chose : soucieux, d'ailleurs, de substituer à l'erreur ou au préjugé, le fait qu'il faut établir, la vérité qu'il faut croire, la doctrine qu'il faut accepter.

* * *

Il serait bien difficile de faire ici la synthèse des articles du Père Gonthier. Les erreurs, et plus encore les préjugés, pullulent dans le monde des esprits : et pour qui veut les traquer tous, et fouiller tous les buissons où s'embusque le mensonge, le champ du travail est presque illimité.

Au moment où Raphaël Gervais parut en lice, s'élevaient contre nous les ennemis perpétuels de notre langue et de notre race. Or, c'est un énorme "préjugé", c'est une grossière "erreur" de croire qu'il faut en ce pays, pour assurer l'unité nationale, l'unité de la langue ; et c'est une incroyable erreur

(1) A part les études publiées dans *La Nouvelle-France*, il faut aussi rappeler celles que le Père Gonthier écrivit dans la revue dominicaine *Le Rosaire*, sous le nom de plume de Fra Dominico.

encore, que de prétendre que la langue n'est pas ici nécessaire à notre foi. Des compatriotes, des frères qui partagent nos croyances, s'acharnent depuis longtemps à détruire notre langue française. Contre eux, Raphaël Gervais répète et commente l'axiome désormais fameux et que l'expérience des âmes, tant aux États-Unis que dans l'Ontario, fait incontestable : la langue est gardienne de la foi.

Non pas, certes, que la langue et la foi soient indissolublement liées : l'une et l'autre ont des domaines assez différents ; mais, dans des pays mixtes comme le nôtre, où la langue de la majorité est celle d'une majorité protestante, il y a toujours péril, là surtout où nos coreligionnaires, canadiens-français, moins nombreux, sont dispersés au milieu d'une population anglaise et protestante, à renier la langue des croyances traditionnelles ; il y a le péril d'adopter, avec leur langue, les habitudes d'esprit des compatriotes non catholiques. En de telles occurrences, il y a une relation très étroite entre les intérêts de la foi et ceux de la langue qui l'exprime. Et les pertes incalculables qu'ont faites aux États-Unis les catholiques irlandais, et les apostasies trop fréquentes de ceux-là des nôtres qui dans la Nouvelle-Angleterre ont d'abord trahi leur parler, établissent depuis longtemps la nécessité où nous sommes de veiller à la conservation de notre idiome national. "La langue, écrivait justement Raphaël Gervais, est

faite d'idées et de sentiments autant que de mots"(1). Craignons, en changeant les mots, de changer aussi les sentiments et les idées.

Au reste, Raphaël Gervais rattachait volontiers à une raison plus générale encore, l'obligation que nous avons de lutter pour le parler maternel. Et cette raison première, primordiale, c'est la nécessité de conserver intacte, sur la terre du Canada, la vie de notre race. Et ce qu'il faut pour la vie personnelle, et en quelque sorte autonome, d'une race, ce n'est pas seulement du sang pur, c'est aussi une langue propre : il faut du sang pur où passent toutes les vertus des anciens, et il faut une langue propre par laquelle peut s'exprimer très exactement et totalement l'âme nationale.

L'intégrité de la vie ou de l'âme nationale : voilà justement aussi la pensée maîtresse, et comme le tremplin d'où s'élancera à la bataille des principes le moine polémiste.

Dans notre société canadienne-française, comme en toute humaine société, il y a des causes de diminution, des germes de corruption, des principes de décadence. C'est à les signaler au fur et à mesure qu'il les croit apercevoir, et c'est à les combattre que Raphaël Gervais emploiera ses énergies. Il a mis parfois à les poursuivre et à les réduire une sorte de volupté intellectuelle qui est une forme

(1) *La Nouvelle-France*, V. 33.

étrange de la vertu. Nos mœurs publiques, nos mœurs politiques surtout ont été longtemps l'objet préféré de ses traits aigus, et de ses ironiques satires. Il en a beaucoup voulu à la politique et aux politiciens ; la politique et les politiciens le lui ont largement rendu.

Comment, d'ailleurs, nos députés auraient-ils été satisfaits de ces réflexions que fit un jour Alcipe, interlocuteur accoutumé de Raphaël Gervais, au sortir d'une séance de l'Assemblée législative ? " Au lieu qu'autrefois nos législateurs semblaient trop grands pour les questions qu'ils avaient à débattre, ceux d'aujourd'hui (en 1906) semblent trop petits pour donner aux grandes l'importance qu'elles méritent. Vous voulez savoir l'impression qui m'attriste autant qu'un deuil de famille ? Il m'a semblé aujourd'hui que tout a grandi dans notre province depuis quarante ans, sauf les hommes qui sont devenus des infiniment petits." (1) Il y avait de quoi faire bondir tous nos " membres " du Palais Bourbon provincial. Mais nul doute que Raphaël Gervais, qui aimait peu le régime parlementaire, n'eût pas été fâché de voir sauter le Palais lui-même.

En attendant, ou plutôt parce que nos institutions parlementaires doivent durer, le polémiste étudiait avec peu d'indulgence nos mœurs politiques, et il dénonçait avec une verve parfois caustique, et

(1) *La Nouvelle-France*, V, p. 139.

corrodante, les causes de certaines médiocrités ou de certaines faiblesses coupables.

Persuadé que l'âge mûr ou la vieillesse sont des garanties de plus grande vertu, il aurait d'abord voulu de la barbe à tous nos députés ; et il reprocha à bon nombre d'entre eux, avocats de profession, d'accourir trop tôt et trop jeunes à la politique, et d'y apporter, en guise d'expérience, certaines roueries déjà condamnables au Palais. " C'est la politique — vache éminemment nourricière en pays démocratique — qui les attire en grand nombre à sa puissante mamelle, et les nourrit d'un lait qui grise plus vite le cerveau qu'il ne développe la conscience et ne muscle le caractère." (1)

Une conscience droite et solide, et un caractère musclé, voilà bien, en effet, ce qu'il faudrait à tous nos politiques, et c'est avant de se jeter dans les tourbillons dissolvants de la vie électorale, que le candidat doit s'assurer cette hauteur d'âme et cette noblesse de la volonté. Au surplus, Raphaël Gervais a écrit pour les avocats quelques pages qui constituent, à l'usage de la profession, un traité rigoureux *des devoirs*. (2) C'est le *De officiis* du barreau.

Plus encore que la jeunesse des législateurs, c'est donc la faiblesse, l'opportunisme des volontés qui nous valent de mauvaises lois, et c'est aussi, par voie

(1) *La Nouvelle-France*, VI, 329.

(2) *La Nouvelle-France*, VI, 328-332.

de conséquence, l'abandon ou l'ignorance de principes directeurs qui puissent orienter l'esprit. Tant de questions se posent qui intéressent la vie morale de la nation ! Comment les résoudre dans le sens d'une législation juste, si l'on néglige de consulter les principes fondamentaux de la philosophie sociale et chrétienne. L'opportunisme consiste souvent à violer des principes que l'on connaît, pour servir des intérêts que l'on cultive. Tel est le sort des principes : " il les faut connaître pour en parler magnifiquement, leur rendre hommage, et les proclamer quand ils rendent service, et savoir s'en passer quand ils sont un embarras." (1) Et le Père Gonthier trace alors du politicien opportuniste ce portrait ressemblant : " Le plus fort tacticien, celui qui gagne les grandes batailles et reste invincible sur le terrain parlementaire, est celui qui par des concessions opportunes sait concilier les intérêts contradictoires et les attacher à sa fortune. Le grand art, quand on veut gouverner, c'est d'imposer sa volonté quand on le peut ; quand on ne le peut pas, de faire sienne la volonté du plus fort, et de persuader au grand nombre qu'on sert leurs intérêts et qu'on fait la volonté des autres." (2)

Le portrait est vigoureusement tracé ; mais il serait injuste, assurément, de l'appliquer à tous

(1) *La Nouvelle-France*, V, 243, (1906).

(2) *Ibidem*.

nos législateurs. Il faut même reconnaître qu'une certaine souplesse de tactique, nécessaire chez des hommes d'Etat, peut se concilier avec le respect de la conscience. Raphaël Gervais, d'ailleurs, ne mettait au bas du portrait aucun nom propre. Mais beaucoup parmi nos graves législateurs, crurent voir passer sur la toile un reflet de leur visage. Ils s'indignèrent qu'on soupçonnât leur vertu. Comme autrefois les nomothètes athéniens, ils virent en Raphaël Gervais un Socrate malcommode, aussi insolent que le premier, qui ne trouvait guère de sagesse qu'en lui-même, et qu'ils auraient volontiers condamné à boire la ciguë.

Ils laissèrent Socrate, enveloppé de son manteau, errer en liberté autour du Pnyx ; et le philosophe inquisiteur, que ne lassa jamais la colère d'autrui, et qui même en nourrissait sa philosophie, rejoignit bientôt encore et flagella de ses dialogues et de ses sarcasmes, nos nomothètes canadiens.

* * *

Ce fut le jour où une cité moderne, qu'il appela Cynopolis — et cette traduction grecque fut aux oreilles athéniennes une plaisante ironie — entreprit de frapper de ses profanes impôts les maisons religieuses qui faisaient sa prospérité. Ce fut un autre jour où un petit groupe de réformateurs

bruyants voulut placer sous la gouverne de l'État omnipotent les écoles où s'instruit l'enfance, et arracher à la religion et à ses prêtres l'influence trop grande qu'ils y exercent. La question des immunités, et la question scolaire furent une double occasion où, sur la colline du Parlement, s'exprimèrent des erreurs et des préjugés.

Des apôtres, d'ailleurs peu nombreux, du laïcisme, trouvaient mal que l'Église revendiquât dans nos lois ou à l'école une situation privilégiée, et l'on entendit discourir, à cette occasion, ce que Lacordaire appelait " la passion des hommes d'État contre la doctrine catholique". Contre ce petit groupe, plus turbulent qu'estimable, Raphaël Gervais fit avec Alcipe de fréquentes et instructives conversations.

Il montra facilement que notre laïcisme canadien est " fait de jalousie plutôt que de doctrine ou de haine contre Dieu," et qu'il s'appuie sur cette erreur fondamentale de tous les laïcisants, que la loi fait le droit. La source du droit, et il est utile en pays parlementaire et démocratique de le rappeler souvent, est dans la volonté même de Dieu, dans la loi éternelle, naturelle ou positive : les passions humaines ne sauraient détruire, au regard du législateur chrétien, cette nécessaire vérité. L'Église, société parfaite établie par Dieu, tient de son fondateur lui-même ses droits essentiels. Les droits de l'Église sont les droits de Dieu : ils sont donc imprescriptibles

dans toute société qui se réclame du christianisme. Le Père Gonthier reviendra souvent sur ces thèses fondamentales de la sociologie catholique, et, à propos des immunités ecclésiastiques, que plus tard une autre Cynopolis combattra encore à la législature, il écrira une brochure très forte, très documentée, qui restera, sur cette question brûlante, une démonstration ou un plaidoyer classique.

Bien qu'il y eût plus de passion que de raison dans la lutte menée par certains esprits contre les droits ou l'influence de l'Église au Canada, l'on ne put s'empêcher de constater, au cours de ces vives discussions, que si des idées fausses inspiraient quelques législateurs, c'est que le libéralisme doctrinal et aussi la franc-maçonnerie faisaient peu à peu en notre pays le siège ou l'assaut des intelligences. Et c'est, pour nos institutions de demain, un danger. Ce qu'il faut, en effet, et avant tout, à tous ceux qui s'occupent de la chose publique en nos pays démocratiques, c'est une pensée juste et une philosophie saine. Contre le libéralisme et la franc-maçonnerie, qui sont les agents les plus puissants de dissolution intellectuelle et morale, le Père Gonthier écrira des articles où la vigueur de la doctrine s'augmente d'un style sobre et incisif. Il en viendra souvent à cette conclusion inévitable que dans un pays comme celui où nous vivons, jeune et déjà entamé par la libre pensée, il faut, pour résister à

tous les courants hostiles de l'erreur ou du préjugé, des esprits supérieurs, formés par de solides études, et qui puissent éclairer l'opinion publique et la diriger. Ce qu'il nous faut, c'est une forte aristocratie intellectuelle. Et le Père Gonthier est souvent, il est sans cesse revenu sur la question si grave de l'éducation dans notre Province.

L'école primaire, sans doute, doit être fortement organisée, sagement conduite; et dès le mois de février 1904, Raphaël Gervais faisait campagne en faveur de cette école, préconisant les réformes utiles, et mettant en garde contre "les réformes qui ne réforment rien". Mais c'est par l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur que se créent les élites intellectuelles, et c'est eux qu'il importe donc aussi de fortifier et de bien orienter.

Lui-même très fort humaniste, le Père Gonthier attachait une grande importance à la formation classique, à une studieuse éducation littéraire et philosophique. Volontiers il dénonçait l'engouement américain pour ce qui est éducation commerciale et pratique, et dénonçait surtout les prétentions de l'enseignement pratique à se substituer efficacement au classique. L'enseignement pratique, par les sciences commerciales et industrielles, est nécessaire pour le plus grand nombre des esprits, mais justement, ce n'est pas lui qui produit l'élite intellectuelle, parce que ce n'est pas lui qui donne à l'esprit

son maximum de valeur et de rendement. Les sciences seules sont moins capables d'enrichir l'intelligence que la philosophie. " L'aliment nécessaire et complet de l'intelligence humaine, c'est la vérité complète et totale de l'ordre naturel d'abord, qui ne se trouve nulle part que dans la synthèse des sciences et des connaissances par la philosophie. C'est la philosophie qui extrait de toutes les sciences tout ce qu'elles contiennent de vérité ".(1) Toute formation de l'élite doit donc se compléter par une étude laborieuse de la philosophie ; et c'est l'enseignement classique traditionnel qui procure cette indispensable discipline. D'ailleurs, ajoutait avec esprit le Père Gonthier, " rien de plus pratique pour un homme que d'apprendre à penser juste et à bien raisonner, puisque c'est par là surtout qu'il est homme ".(2)

Cependant, l'enseignement classique et supérieur ne pourrait dresser comme il convient les esprits vers la vérité, il ne pourrait former dans notre société canadienne les esprits justes dont elle a besoin, s'il n'était pas lui-même tout pénétré de christianisme. La neutralité de l'enseignement, ou l'enseignement vide de l'idée religieuse et de principes chrétiens, est le mal intellectuel qui a gâté, en d'autres pays, tant de générations d'étudiants. Grâce à Dieu, cette neutralité n'existe pas dans nos petits sémi-

(1) *La Nouvelle-France*, VII, 140.

(2) *La Nouvelle-France*, VII, 143.

naires, dans nos collèges, et dans notre Université Laval. Et de ce que d'anciens élèves de ces maisons aient pu se laisser prendre aux mirages intellectuels de la libre pensée ou du libéralisme, il ne faudrait pas conclure à la neutralité de leur formation classique. Et de ce que toutes les leçons grammaticales ou scientifiques des professeurs ne sont pas toujours à base d'apologétique, il ne faut pas non plus inférer que l'enseignement classique y est toujours isolé de l'enseignement religieux.

Il semble bien qu'ici, Raphaël Gervais, dans des articles publiés en 1905 et en 1913,(1) n'a pas su faire les distinctions convenables, et qu'il n'a pas fait non plus suffisamment la part des circonstances. S'il fut un temps où l'on se préoccupait moins qu'aujourd'hui de préparer à la vie sociale chrétienne, à la vie publique catholique, les étudiants de nos collèges et petits séminaires, c'est que l'on sentait moins qu'aujourd'hui, et pour cause, la nécessité d'une aussi constante préoccupation. L'enseignement est toujours, dans une grande mesure, conditionné par les besoins actuels de la société. Encore faut-il ajouter que jamais, dans l'ensemble du moins de notre enseignement classique, l'on s'est désintéressé de former des chrétiens, l'on a pratiqué la neutralité. Et il faut ajouter surtout qu'il serait aujourd'hui plus que jamais injuste de taxer de

(1) *La Nouvelle-France*, IV, 28 ; XII, 490.

neutralité pratique notre enseignement secondaire ou supérieur. Il suffit de savoir avec quel zèle l'on s'y emploie à façonner de justes esprits, et des chrétiens convaincus pour que l'on rende plutôt hommage à la foi pratique et à l'apostolat des maîtres.

*

* *

Les études du R. P. Gonthier sur le modernisme, sur Louis Veuillot, et sur Pie X, comptent parmi les plus substantielles et les plus pénétrantes qu'il ait publiées. Combien d'erreurs étaient accumulées dans le modernisme, que Pie X déclarait être "le rendez-vous de toutes les hérésies", et combien de préjugés dans beaucoup d'esprits au sujet de Louis Veuillot ! Le Père Gonthier s'applique à faire comprendre et à refuter les erreurs condamnées par l'encyclique *Pascendi dominici gregis*, du 8 septembre 1907, et il prend à parti Francis Charmes, l'éminence verte de la *Revue des Deux Mondes*, qui avait jugé à propos de donner à ses lecteurs une autre direction intellectuelle que celle du Pape, qui avait trouvé mal que l'on vît tant d'hétérodoxie dans la littérature et la théologie modernistes.(1) L'agnosticisme, l'immanence, l'évolution dogmatique, qui sont les principales théories communes aux modernistes, sont dénoncées avec vigueur par le

(1) *La Nouvelle-France*, VI, 577 ; VII, 18.

théologien pénétrant que fut toujours le Père Gonthier. D'autre part, les articles sur Louis Veuillot, publiés à l'occasion du centenaire de l'illustre journaliste, au cours de l'année 1913, mettent surtout en lumière l'esprit dogmatique, intransigeant qui fut chez Veuillot tout le contraire de l'esprit ondoyant des modernistes. On se souvient de l'apothéose qui salua le centenaire du rédacteur de *L'Univers*, de cet écrivain, longtemps méconnu et haï, mais reconnu enfin par le suffrage même de ceux qui ne partagent pas ses croyances et ses idées, comme l'un des maîtres incontestés, et l'un des plus grands, de la langue française. Celui qui fut "le marteau de toutes les erreurs et de toutes les sottises de l'ignorance religieuse et de l'impiété",⁽¹⁾ méritait bien que notre siècle encore jeune et irréfléchi, s'arrêtât à le considérer, et cherchât dans son œuvre quelques leçons de sagesse. Raphaël Gervais exposa avec une visible complaisance ces leçons, et il loua ce catholicisme entier, hardi, irréductible, et en définitive conquérant, qui est la raison, l'explication, le secret de l'étonnante vitalité de l'œuvre de Louis Veuillot.

Il n'y a qu'une figure qui ait davantage retenu, hypnotisé le regard et l'admiration du Père Gonthier, c'est celle de Pie X. Devant ce pape modeste et vaillant, humble et fier, très bon et très ferme,

(1) *La Nouvelle-France*, XII, 290.

très humain et très surnaturel, capable de voir avec tant de netteté précise les besoins de la société contemporaine, et très capable aussi de réprimer sans pitié ses excès de naturalisme, devant ce pape qui fut l'un des plus imprévus et l'un des plus grands qui soient montés sur la chaire de saint Pierre, le religieux chroniqueur s'est arrêté dans la plus respectueuse attitude, et il a écrit sur le pontificat de Pie X des pages abondantes, qui d'un numéro de la revue à l'autre se prolongèrent sans effort, et pendant six mois(1) ont remplacé constamment sous les yeux du lecteur la très bonne, austère et pourtant très paternelle figure du saint Pontife. Il a dit ses vertus, son exquise tendresse, son fervent apostolat, le sens pratique de son intelligence, le courage surhumain de sa volonté, l'intrépidité doctrinale de son grand esprit. Et toutes ces pages, où sans cesse se répercutent les bruits, les agitations, les clameurs de la société contemporaine, et où se retrouvent aussi les pensées hautes et les directions fermes du Pape, méritent d'être conservées. Elles comptent parmi les dernières, et aussi parmi les plus belles de l'écrivain.

* * *

L'écrivain ! Le Père Gonthier n'eût pas souffert qu'on eût dit de lui qu'il fut un écrivain. Son dédain

(1) *La Nouvelle-France*, novembre 1914 à avril 1915.

très large s'étendait jusqu'à ce mot et jusqu'à cette fonction. Un jour qu'une directrice de revue qu'il surnomma Geneviève, avait voulu le localiser " dans le domaine des lettres ", il se défendit d'habiter un coin quelconque de ce royaume, et déclara qu'" il n'avait jamais pris la plume que pour défendre une vérité nécessaire ou pour barrer le chemin à des erreurs et à des sottises en train de conquérir l'opinion ".(1)

Il tenait donc tout de même une plume. Et à Geneviève, émue, qui l'accusait d'écrire avec un gourdin, il répondait avec assez d'esprit, et beaucoup d'impertinence : " La plume de Raphaël Gervais est en acier bien loyal, courte avec pointe coupée — quoi qu'il en semble — et fixée parfois au bout d'un roseau minuscule, parfois au bout d'une plume de pélican, le plus doux et le plus tendre des oiseaux. S'il était vraiment homme de lettres, il écrirait, comme la plupart de ses confrères, avec une plume d'oie."(2)

Et voilà bien par quelles boutades trop piquantes, où il entre à la fois de l'esprit et de la malice, Raphaël Gervais excita souvent contrelui de vives antipathies. Il eut le style acéré, mordant, et cruel. Et les hommes, surtout les femmes, fussent-ils coupables, n'aiment pas qu'on enfonce trop dans leur chair le dard aigu

(1) *La Nouvelle-France*, VII, 240.

(2) *La Nouvelle-France*, VII, 240.

qui blesse l'amour-propre. Un jour qu'il voulut définir le talent de M. André Siegfried, l'auteur très renseigné, quelquefois mal inspiré, du livre *Le Canada, les deux races*, Raphaël Gervais écrivit ce jugement bref, typique et amer : " C'est un esprit clair, net et positif, qui s'assimile facilement et rend avec une limpidité parfaite tout ce qu'il s'est assimilé. Ce n'est ni une source, ni un fleuve, c'est une éponge : il n'en sort que ce qu'elle a reçu." (1)

Le Père Gonthier fut donc, certes, un écrivain, un écrivain discuté et contesté pour sa brusque franchise et ses perçantes ironies, mais un écrivain de race, ayant le vocabulaire juste, et la phrase nette. Et je crois bien qu'à ce point de vue, il fut l'un des meilleurs parmi nos contemporains. Et celui-là serait bien avisé, et rendrait service à notre histoire littéraire, et servirait aussi la mémoire de l'auteur, qui réunirait en volume les articles nombreux, souvent très forts, toujours intéressants, qu'il a publiés. On y verrait peut-être que l'esprit de Raphaël Gervais s'est appliqué à un certain nombre de questions ou de sujets, et à un certain nombre d'idées qui reviennent sans cesse, comme une obsession inévitable, ou comme un refrain parfois trop répété, sous sa plume de polémiste, mais on y verrait aussi avec quelle hauteur de vue il sut traiter certains problèmes de notre vie nationale, et avec

(1) *La Nouvelle-France*, V, 342.

quelle vigueur il savait buriner dans une prose d'airain ses idées favorites.

Et puis, un tel recueil prouverait encore une fois ce qu'affirmait dans son article dernier Raphaël Gervais, à savoir que l'art et la foi ne se gênent pas ni ne s'ennuient mutuellement.(1) Ce qui fait le beau style, c'est d'abord une éclatante et lumineuse vérité. "C'est le diable — lequel est plus qu'à son tour critique et professeur d'art et de littérature — c'est le diable, écrivait encore le Père Gonthier, qui persuade facilement aux artistes et aux poètes que le vrai est ennuyeux et maussade, comme le bien est triste de sa nature, et que le beau c'est ce qui plaît au grand nombre, c'est ce qui réussit." (2) Jamais auteur n'a moins cherché à plaire au grand nombre, et n'a moins flatté ses lecteurs. C'est au bien, c'est à la vérité seule, telle qu'il l'apercevait dans ses méditations solitaires, que le Père Gonthier a consacré son talent et sa plume. Le bien et la vérité ont puissamment soutenu l'art qu'il ne cherchait pas, mais qui était partout répandu dans sa prose. Quelques rigueurs excessives d'appréciation, et quelques ironies trop méchantes ne peuvent infirmer l'ensemble d'une telle œuvre.

Et ce qu'il faut retenir de cet ensemble logiquement conçu et harmonieusement construit, c'est

(1) *La Nouvelle-France*, déc. 1916, p. 530.

(2) *La Nouvelle-France*, XV, 530.

que l'auteur fut avant tout un penseur réfléchi, cultivé, un théologien instruit, un écrivain qui ne se servait du style que pour traduire une pensée. Le Père Gonthier se passionnait volontiers pour un principe, pour une vérité, et ce fut cette passion de l'esprit qui mit de si vifs éclairs, des traits si aigus dans son style. La doctrine sur laquelle s'appuya toujours le polémiste, fut la doctrine de son maître saint Thomas d'Aquin. Dans toutes les discussions d'ordre politique ou publique, qui avaient pour objet quelque intérêt de l'Église ou de la religion, ce fut sur le fond solide, substantiel de la théologie catholique qu'il appuya ses démonstrations.

Il estimait, avec raison, que c'est par les principes de l'Évangile et du christianisme que les sociétés modernes ont été civilisées, et que c'est par eux seuls qu'elles pourront vivre. Elles mourront, si elles doivent mourir, pour avoir méconnu la vérité, pour avoir substitué aux principes qui sauvent les passions qui perdent. C'est, sans doute, parce qu'il savait toutes les conséquences qui découlent d'un mauvais principe mis à la base de la vie sociale, qu'un grand dominicain qui fut l'un des plus grands papes, saint Pie V, disait un jour : " Mieux vaut un siècle de péchés mortels que le triomphe d'un mauvais principe ". Le Père Gonthier était sûrement de cet avis, et il s'employa

à écarter de notre vie sociale et politique tous les principes contraires à ceux de l'Église, toutes les erreurs fondamentales sur lesquels s'édifie peut-être la popularité de quelques individus, mais qui entraînent aussi la décadence des races et des peuples.

Que Raphaël Gervais parût au regard de ceux que lardaient ses dialogues, une sorte de Socrate impertinent, ou qu'il fût, pour plusieurs que flagellait sa prose, une sorte de Juvénal théologien et scolastique, peu lui importait. Il ne songeait, lui, qu'à tenir le rôle d'un professeur de vérités oubliées ou méconnues. Et il mettait à enseigner sa leçon tous les dons d'un subtil talent d'écrivain, tout le zèle irrépressible d'un ardent apôtre. On ne peut pas ne pas louer un si noble emploi de l'intelligence et de la vie, ni non plus l'art avec lequel un pareil ministère fut accompli.

C'est pour ce ministère très généreux, et pour cet art personnel et très remarquable, que l'œuvre du Père Gonthier mérite de s'inscrire dans l'histoire des lettres canadiennes.

MONSEIGNEUR LINDSAY

La mort de monseigneur Lionel Lindsay est un deuil pour *Le Canada Français*. Cette revue est née de *La Nouvelle-France*, dont monseigneur Lindsay, était le directeur et du *Parler français*. Mgr Lindsay, qui sentait peser sur lui les années d'une vieillesse prématurée, avait souhaité depuis longtemps déjà la fusion des deux revues voisines, quand au mois de septembre 1918 ses vœux furent enfin réalisés. *Le Canada Français*, qui parut alors, recevait un double héritage, celui de *La Nouvelle-France* que monseigneur Lindsay avait dirigée pendant dix-huit ans, et celui du bulletin de la Société du Parler français qui existait depuis 1902. L'héritage venu de *La Nouvelle-France* était à la fois précieux et honorable pour les lettres canadiennes. Notre revue devait continuer de tracer dans les domaines de notre vie intellectuelle un sillon bien commencé, et déjà fructueux.

Monseigneur Lindsay ne cessa jamais de s'intéresser à l'œuvre nouvelle, à notre cher *Canada Français*. Il s'informait souvent de la revue, il se plaisait à souligner de son approbation judicieuse

les articles qui attireraient davantage son attention, et surtout il voulut bien, aussi fréquemment que ses forces défaillantes le lui permirent, collaborer à la rédaction. Nous publions aujourd'hui même, dans ce numéro,(1) les dernières lignes qui soient tombées de sa plume. Elles furent le dernier effort, toujours consciencieux, d'un esprit qui aima passionnément notre histoire et notre littérature.

*

* *

Nous ne pouvons consacrer aujourd'hui, à la mémoire de ce vénéré prélat, l'éloge qu'il mérite. Le nom de monseigneur Lionel-Saint-Georges Lindsay reste comme l'un des plus considérables de la génération de prêtres qui nous a précédés ; il représente toute une vie faite de dignité personnelle, de vertus austères, de piété tendre et forte, de labeurs variés et soutenus.

D'abord éducateur très diligent au Collège de Lévis, dont il fut pendant de très nombreuses années l'âme dirigeante, il a laissé dans cette maison le souvenir d'un dévouement toujours égal aux tâches les plus nombreuses et les plus ardues. Et quand plus tard l'abbé Lindsay porta ailleurs son activité, il s'employa toujours à faire rendre à sa vie tout ce qu'elle portait de fécondité sacerdotale et intel-

(1) *Le Canada Français*, livraison de février 1921.

lectuelle. Son cours d'études classiques, fait au Séminaire de Québec, et où brillait déjà une intelligence très vive et très déliée, ses études philosophiques et théologiques poursuivies à Rome avec le plus grand succès, l'avaient préparé à une carrière qui devait se remplir des meilleurs travaux.

Monseigneur Lindsay aima tout particulièrement notre histoire. C'est vers elle, et surtout vers la petite histoire, si pleine de surprises, de faits significatifs, de choses pittoresques, de leçons ignorées, qu'il porta son esprit inquisiteur. Pendant qu'il était aumônier des Ursulines de Québec, il prépara avec soin son livre sur *Notre Dame de la Jeune-Lorette en la Nouvelle-France*, qui parut en 1900. Et l'on vit dans cet ouvrage le goût du détail, ce souci de la précision, ce sens du passé historique, qui étaient quelques-unes des qualités les plus précieuses du talent de monseigneur Lindsay.

Devenu archiviste de l'Archevêché de Québec en 1907, il aimait à compulser et à mettre en œuvre les innombrables et très précieux matériaux que renferment les archives du palais épiscopal. Jusqu'à son dernier jour, il y employa ses loisirs à produire des études personnelles et à faire bénéficier les travailleurs des richesses qu'on lui avait confiées. Il y a quelques semaines encore, il se proposait de fournir au *Canada Français* toute une série d'articles, de glanes historiques que nos lecteurs auraient

sûrement appréciées. La mort a brusquement interrompu ces derniers travaux.

C'est à la fois par goût et par patriotisme que monseigneur Lindsay aimait à s'occuper de notre histoire. Né à Montréal, en 1849, d'un père écossais et d'une mère canadienne-française, ce demi-français par le sang était tout entier Canadien français par le cœur. En réalité, nul ne fut plus que lui attaché à tout notre passé, à tous nos droits, à tous nos justes espoirs. Et personne ne fut plus que lui blessé par tant d'attaques déloyales, par tant d'empiètements, par tant d'ingratitude dont a souffert notre race. Et c'était pour faire paraître en toute sa splendeur la beauté et la justice de notre cause qu'il se plaisait à écrire des pages où revivaient des souvenirs et des gloires du passé. C'est dans ces études que l'esprit de monseigneur Lindsay apprit avec quelle respectueuse fidélité il faut conserver les nécessaires traditions, comment il ne faut pas imprudemment rompre les liens par où se tiennent en forte succession les faits dont se doit composer une grande histoire.

*

*

*

L'esprit laborieux de monseigneur Lindsay était aussi celui d'un artiste. Rien ne lui répugnait comme la médiocrité ; rien ne le passionnait comme le beau. Le beau dans l'art, sous toutes les formes

honnêtes que l'art peut revêtir, tel fut toujours la recherche et l'enchantement de cette âme d'élite. Lui-même délicat, et d'une politesse de langage et de manières qu'on a toujours remarquée, il aimait tout ce qui porte la marque du bon goût et de la distinction. Il se plaisait à s'entourer d'œuvres d'art, et rien ne lui était plus agréable que de montrer à ses visiteurs les trésors de son musée domestique. La collection de tableaux qu'il sut acquérir, et dont la plupart sont maintenant à l'Université Laval, est une des plus précieuses qui soient.

L'artiste qu'était monseigneur Lindsay se retrouvait dans le style dont il écrivit ses œuvres. Il aima l'élégance simple et lumineuse de la pensée ; il pratiqua toujours une langue sobre, précise, classique, qui s'ornait volontiers d'images gracieuses. On se souvient encore des lettres de voyage si alertes, si vivantes qu'il publia dans *La Nouvelle-France*, et où se rencontrèrent les meilleures qualités de sa prose. Monseigneur Lindsay aimait souvent, au cours des conversations familières, à faire pétiller d'une verve facile et délicate, un esprit qu'aiguissait sans cesse sa grande aptitude à observer et à juger. Le trait plaisant et spirituel émaillait volontiers ces libres causeries où se détendait une laborieuse austérité.

Mais ce que l'on ne pourra jamais trop louer dans la vie de monseigneur Lindsay, c'est le sens

ecclésiastique qu'il donna à toute son activité. Il fut prêtre. Il le fut par cet esprit de foi robuste, par cet esprit surnaturel qui se manifestait en toutes circonstances ; il le fut par ces désirs et ces actions d'apostolat qui se retrouvent en toute sa carrière ; il le fut par ce zèle des âmes et cet amour de l'Église dont il brûla toujours ; il le fut par ce respect de l'autorité, cette abnégation sans réserve, ce goût du sacrifice personnel qui caractérisaient sa manière sacerdotale ; il le fut par ces dévouements obscurs, ignorés, que seuls ses intimes connaissaient, qui ont souvent surchargé sa vie, et qui l'ont faite à la fois plus belle et plus brève. Il ne savait rien refuser, soit qu'il crût que ses forces pouvaient toujours égaler sa charité, soit qu'il lui plût d'immoler au service des autres des énergies consacrées qu'il n'avait plus le droit d'épargner.

Une vie si bien remplie, si laborieuse, et qui fut si honorable au clergé canadien, attira sur l'abbé Lindsay les distinctions très méritées qui étonnèrent sa modestie. Il n'avait jamais recherché qu'une récompense ici-bas, celle d'avoir fait un peu de bien autour de lui, et d'avoir accompli avec zèle les tâches qu'on lui avait confiées.

*

* *

L'ouvrier se repose maintenant dans la paix éternelle. Monseigneur Lindsay, après quelques

jours de maladie seulement, est décédé ce matin, 10 février 1921, à l'Hôtel-Dieu de Québec. Il meurt dans sa soixante-douzième année. Sa robuste constitution lui en promettait bien davantage. Il jouit maintenant de la suprême et inaltérable récompense. Pour nous qui travaillons après lui, nous n'oublierons pas les exemples qu'il a laissés. Nous nous efforcerons de tracer toujours selon la ligne de vérité qui fut la sienne, le sillon où il avait appliqué son persévérant effort. Ce sera, sans doute, pour *Le Canada Français* la façon la plus sûre d'honorer sa mémoire.

Sur la tombe du vénérable Prélat, qui avait bien voulu nous accorder son amitié et ses utiles concours, nous déposons avec les hommages de la revue, et avec nos prières, cette page hâtive où s'exprime une très pieuse reconnaissance.

1921.

DISCOURS ET ALLOCUTIONS

Par Monseigneur L.-A. PAQUET

Il y a plusieurs sortes d'éloquence, et par suite des orateurs de qualités différentes. Il y a une éloquence qui est tout entière dans le mouvement des mots et des phrases, et qui s'agite dans le vide de la pensée : c'est la plus vaine, et il faut la dédaigner ; il y a une autre éloquence, véritable et rude, qui se révèle dans la force des arguments, dans la construction vigoureuse des preuves, dans la violence profonde des sentiments, mais dont la phrase parfois inélégante se moque de l'éloquence elle-même : il faut l'estimer, elle est puissante, elle est souvent irrésistible, et, s'il arrive qu'elle choque l'oreille, elle dompte presque toujours l'esprit. Il y en a une troisième, qui se soucie de l'art autant que de la pensée, qui s'agite mais en des mouvements réguliers et harmonieux, qui s'enflamme, mais dont les éclairs illuminent sans éblouir, qui se drape pour mieux paraître, et dont la période ondoie sous le souffle des nobles inspirations : c'est

l'éloquence artiste. Et c'est à cette sorte d'éloquence que l'on songe, et c'est par elle que l'on s'émeut, en lisant le recueil de discours que vient de publier monseigneur Louis-Adolphe Paquet. (1)

Monseigneur Paquet est un orateur artiste : et il nous permettra bien de le définir ainsi. Nous venons de relire les trois cent cinquante pages de ses *Discours et Allocutions*, et chacune de ces pages nous donne la même impression d'une éloquence sincère mais très soignée, d'une éloquence profonde et jaillissante, mais toujours contenue, d'une éloquence parfois impétueuse et ardente, mais toujours digne. Que l'orateur s'adresse à de petits communiantes ou à des auditoires académiques, qu'il parle, dans la chapelle du Petit-Cap, à des camarades de Petit Séminaire, ou sur la terrasse Dufferin, devant le plus vaste auditoire et le plus imposant que l'on puisse assembler, il développe avec le même soin ses pensées, il construit avec la même correction élégante sa période, il esquisse avec la même grâce son geste, il lance avec la même harmonie les accents d'une voix caressante. Jamais cet orateur ne s'est moqué de l'éloquence, et cependant, n'en déplaise à Pascal, il a souvent trouvé l'éloquence véritable.

* * *

L'on pourrait distribuer en trois groupes les discours que vient de publier monseigneur L.-A.

(1) *Discours et Allocutions*, par monseigneur L.-A. Paquet, de l'Université Laval, Québec, 1915.

Paquet : il y a les discours patriotiques, les discours académiques et les discours religieux. Orateur de nos grandes journées nationales, conférencier de l'Université, prédicateur, monseigneur Paquet a tour à tour et avec un égal succès accompli ces fonctions, joué ces rôles, ou plutôt exercé ce triple apostolat.

Les discours prononcés à l'occasion des anniversaires ou des grandes fêtes de la race canadienne-française sont les plus nombreux, et ils contiennent peut-être les meilleures pages que l'orateur ait écrites.

Une pensée maîtresse, dominante, se retrouve dans presque tous ces discours patriotiques, et en fait l'unité : c'est la pensée, élevée à la hauteur d'une thèse et d'une doctrine, de la vocation providentielle de la race française en Amérique. De cette doctrine, l'on trouve une première expression dans l'allocution sur le " patriotisme canadien-français ", prononcée à Notre-Dame de Montréal en 1887 ; on en relève l'indication, quelquefois discrète, toujours suffisante, dans des discours qui ont suivi, plus spécialement dans le discours sur *l'Église et la Patrie canadienne*, prononcé dans la basilique de Québec en 1889 ; puis cette pensée se déploie, s'élargit, s'envole jusqu'à la plus haute éloquence dans le sermon sur *la Vocation de la Race française en Amérique*, prononcé sur la terrasse de Québec,

près du monument Champlain, en 1902. On a dit du sermon de Lacordaire sur la vocation de la race française qu'il est l'un de ses plus faibles ; celui de monseigneur Paquet, sur un thème analogue, est l'un de ses plus forts, et nous l'ajoutons volontiers, cette œuvre magistrale est l'une des pages les plus précieuses de notre éloquence canadienne.

Il est intéressant de suivre en ses développements successifs la thèse de monseigneur Paquet, et de constater comment, avec les années, l'esprit de l'orateur s'enrichit d'une pensée de plus en plus abondante et de plus en plus précise. Dans le discours de Notre-Dame, où l'orateur encore au début de sa carrière, exalte nos trois grandes vertus nationales, la foi en notre mission comme peuple, l'espérance invincible en notre fidélité, l'amour de la terre natale, troisième vertu qui soutient les deux autres, il y a une doctrine très ferme qui n'a pas encore l'ampleur ni la richesse qu'on lui trouve dans le discours de 1902. Et comme toute doctrine qui se précise tend à se cristalliser en des formules énergiques qui la condensent et qui l'éclairent, monseigneur Paquet, en présence de l'immense auditoire qui l'entendait sur la terrasse Dufferin, définissait avec une belle vigueur et avec une grande justesse d'expression la vocation de notre race sur ce continent. Après avoir dit en quoi consiste la vocation, le sacerdoce de certains peuples élus de Dieu, il ajoutait :

Ce sacerdoce social, réservé aux peuples d'élite. nous avons le privilège d'en être investis ; cette vocation religieuse et civilisatrice, c'est, je n'en puis douter, la vocation propre, la vocation spéciale de la race française en Amérique. Oui, sachons-le bien, nous ne sommes pas seulement une race civilisée, nous sommes des pionniers de la civilisation ; nous ne sommes pas seulement un peuple religieux, nous sommes des messagers de l'idée religieuse ; nous ne sommes pas seulement des fils soumis de l'Église, nous sommes, nous devons être du nombre de ses zéloteurs, de ses défenseurs, de ses apôtres. Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées ; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée.(1)

Cette vocation nous la tenons de notre naissance française ; nous participons au sacerdoce de la France dans le monde. Monseigneur Paquet proclamait bien haut cette mission providentielle de notre ancienne mère-patrie, à une heure où des luttes antireligieuses s'annonçaient chez elle plus violentes et plus mesquines que jamais. Les défections d'un moment ne peuvent jamais faire oublier les œuvres

(1) Cf., p. 187.

séculaires et permanentes de la France catholique. “ Hâtons-nous de l'ajouter, s'écriait l'orateur, dix ans, vingt ans, cent ans même de défections, surtout quand ces défections sont rachetées par l'héroïsme du sacrifice et le martyre de l'exil, ne sauraient effacer treize siècles de foi généreuse et de dévouement sans égal à la cause du droit chrétien.”(1)

C'est le propre des âmes supérieures de ne faire avec médiocrité ni le bien ni le mal. Heureuses sont-elles, et combien serviables à l'humanité quand elles sont pénétrées de foi chrétienne. “ Le sang français seul s'altère et se corrompt plus vite peut-être que tout autre ; mêlé au sang chrétien, il produit les héros, les semeurs de doctrines spirituelles et fécondes, les artisans glorieux des plus belles œuvres divines.”(2)

Les plus belles œuvres divines, nous les avons commencées sur la terre du Canada ; nous avons écrit avec du sang et des larmes les premiers chapitres de notre apostolat, et monseigneur Paquet s'est plu, dans ses discours, à rappeler ces premières heures vaillantes de notre histoire.

Mais souvent il arrive, dans les destinées d'un peuple comme en celles d'un individu, que le plus difficile est de bien continuer les tâches commencées. Pour remplir toute notre mission, pour donner à

(1) Cf., p. 188.

(2) Cf., p. 189.

notre apostolat social et religieux toute son ampleur et sa pérennité, il faut établir notre vie publique, notre vie nationale dans les conditions qui seules peuvent assurer la liberté sainte de nos initiatives. Il faut surtout conserver sur cette terre d'Amérique la vie même de la race française, et ne pas laisser s'éteindre les ardeurs, les générosités de notre sang. " Vivre, dit excellemment monseigneur Paquet, c'est exister, c'est respirer, c'est se mouvoir, c'est se posséder soi-même dans une juste liberté ! La vie d'un peuple, c'est le tempérament qu'il tient de ses pères, l'héritage qu'il en a reçu, l'autonomie dont il jouit et qui le protège contre toute force absorbante et tout mélange corrupteur." (1)

C'est donc de tous ces éléments bien conservés que se compose notre vie nationale, et c'est donc de ces énergies que dépend l'efficacité de notre action providentielle, plus encore que du nombre ou du chiffre de notre population.

Qu'était la Grèce dans ses plus beaux jours ? un simple lambeau de terre, comme aujourd'hui tout déchiqueté, pendant aux bords de la Méditerranée, et peuplé à peine de quelques millions de citoyens. Et cependant, qui l'ignore ? de tous les peuples de l'antiquité, nul ne s'est élevé si haut dans l'échelle de la gloire ; nul aussi n'a

(1) Cf., p. 194.

porté si loin l'empire de son génie et n'a marqué d'une plus forte empreinte l'antique civilisation. J'oserai le déclarer : il importe plus à notre race, au prestige de son nom et à la puissance de son action, de garder dans une humble sphère le libre jeu de son organisme et de sa vie que de graviter dans l'orbite de vastes systèmes planétaires.(1)

Ce n'est donc pas le nombre, ni la force qui importe, c'est la qualité de la vie ; ce n'est pas la richesse qui finit par avoir raison dans l'histoire de l'humanité, c'est la pensée, c'est l'art, c'est le génie. Mais ce n'est pas à dire que nous devons mépriser les activités économiques qui assurent la fortune ; c'est-à-dire plutôt que nous devons par dessus tout nous garder des influences, des emprises d'une civilisation matérielle qui étale partout, comme les plus glorieux trophées, ses greniers d'abondance, et qui tend, en Amérique, à faire estimer plus que tout la richesse, le luxe, et tous les rayonnements fascinateurs du métal.

Pendant qu'autour de nous d'autres peuples imprimeront dans la matière le sceau de leur génie, notre esprit tracera plus haut, dans les lettres et les sciences chrétiennes, son sillon lumi-

(1) Cf., pp. 194-195.

neux. Pendant que d'autres races, catholiques elles aussi, s'emploieront à développer la charpente extérieure de l'Église, la nôtre, par un travail plus intime et par des soins plus délicats, préparera ce qui en est la vie, ce qui en est le cœur, ce qui en est l'âme. Pendant que nos rivaux revendiqueront sans doute, dans des luttes courtoises, l'hégémonie de l'industrie et de la finance, nous, fidèles à notre vocation première, nous ambitionnerons avant tout l'honneur de la doctrine et les palmes de l'apostolat.

Nous maintiendrons sur les hauteurs le drapeau des antiques croyances, de la vérité, de la justice, de cette philosophie qui ne vieillit pas parce qu'elle est éternelle ; nous l'élèverons, fier et ferme, au-dessus de tous les vents et de tous les orages ; nous l'offrirons aux regards de toute l'Amérique comme l'emblème glorieux, le symbole, l'idéal vivant de la perfection sociale et de la véritable grandeur des nations.(1)

*

* *

C'est par cet appel vigoureux vers le drapeau, vers l'idéal de notre race, vers les œuvres supérieures de notre vocation sociale que monseigneur Paquet terminait son discours sur la vocation de la race française en Amérique.

(1) Cf., pp. 201-202.

Au cœur même des développements très justes qui définissaient les conditions indispensables de notre apostolat, l'orateur avait jeté une pensée sur laquelle il devait plus tard, en une autre occasion mémorable, revenir avec plus d'insistance ; il avait indiqué la nécessité où nous sommes de bien conserver notre langue française. Il n'y a pas de vie nationale sans une langue propre qui la traduise. Nous ne serions plus Canadiens français le jour où nous aurions oublié ou trahi le parler des ancêtres. Nous serions deux fois coupables si nous laissions se perdre dans la promiscuité des idiomes qui s'expriment autour de nous, l'intégrité et la douceur de notre langue : la langue française est un don rare, un privilège d'aristocratie intellectuelle qui n'est fait qu'à la famille dont nous sommes.

Quand la langue d'un peuple s'appelle la langue française, quand elle a l'honneur de porter comme dans un écrin le trésor de la pensée humaine enrichi de toutes les traditions des grands siècles catholiques, la mutiler serait un crime, la mépriser, la négliger même, une apostasie.(1)

Dix ans après, monseigneur Pâquet était invité à traiter devant l'auditoire du premier Congrès de la langue française au Canada, le très grave

(1) Cf., p. 195.

sujet : l'Église catholique et le problème des langues. On était au lendemain du jour, ou plutôt à l'heure même où nos compatriotes du Maine et de l'Ontario étaient persécutés dans leur langue, souffraient du fanatisme étroit et tyrannique qui allait jusqu'à faire servir à des fins d'anglification et d'assimilation leur organisation paroissiale. Le moment était véritablement tragique : chaque auditeur portait en sa conscience de patriote la blessure profonde, irritée, faite à ses frères de London ou de Portland. Était-ce bien la politique de l'Église d'utiliser son influence spirituelle pour opprimer les races ? Il fallait quelqu'un pour démontrer que tels ne furent jamais sa pensée, ni ses desseins, et qu'au contraire l'Église a toujours respecté, pour les transformer en instruments de christianisation, les idiomes nationaux. Nul ne pouvait mieux exposer cette question que monseigneur Paquet. Il prononça l'un des plus remarquables discours qui aient jamais vibré sur des lèvres canadiennes. L'auditoire acclama l'orateur qui réapparaissait à la tribune après plusieurs années d'un long silence, auquel la maladie l'avait condamné ; il souligna d'applaudissements enthousiastes les passages où étaient proclamés les droits et célébrées les gloires du parler français au Canada. Jamais peut-être monseigneur Paquet n'avait traduit en termes plus heureux, en périodes plus ardentes, des pensées plus vigou-

reuses : ce discours est à la fois un plaidoyer et un chef-d'œuvre de notre langue.

Dès le début, l'orateur avait posé avec une éloquente précision le problème des langues dans l'Église, et il avait affirmé avec une hardiesse élégante d'utiles vérités.

Le catholicisme est universel.

Il n'a pas pour mission d'opérer un triage des langues ni une sélection des peuples, mais d'utiliser toutes les langues et d'évangéliser tous les peuples.

Ses ministres, de par leur état, ne sont ni des constructeurs d'empires ni des champions de républiques, mais des sanctificateurs et des apôtres.

Le Christ, leur modèle, n'a pas étendu sur la croix ses mains sanglantes pour distribuer aux races préférées des sceptres et des couronnes, mais pour embrasser dans une même étreinte tous les hommes et pour répandre sur toutes les races les bienfaits de l'œuvre rédemptrice.(1)

C'est de ce dessein d'amour que s'est inspirée l'Église, et pour l'accomplir elle se sert, comme d'instruments indispensables, de deux langues : la langue latine, pour traduire en formes précises

(1) Cf., pp. 274-275.

et invariables son immuable symbole, la langue maternelle pour parler à tous les peuples un idiome qu'ils comprennent. L'Église a toujours communiqué en toutes les langues le Verbe de vie ; ses missionnaires n'ont jamais dédaigné " ni les rudes accents des langues en formation ni les grossiers dialectes des foules illettrées."

On ne saurait citer de l'Église, déclare monseigneur Paquet, j'entends, de l'autorité souveraine qui la gouverne, ni une démarche, ni un décret, ni un mot par lequel elle ait enjoint à un groupe quelconque de fidèles d'abdiquer le culte du parler ancestral. On ne l'a jamais vue, on ne la verra, Dieu merci, jamais poser sur le cœur de ses fils une main de Cosaque pour en surprendre et en étouffer les légitimes battements. Elle leur prescrit des dogmes ; elle leur impose des devoirs ; elle laisse à la nature le soin de dessiner et de combiner sur leurs lèvres les lettres et les sons qui traduisent leurs croyances et qui forment leur prière.(1)

Et l'orateur cite abondamment les faits et les documents législatifs où s'est retrouvé tout le long des siècles le souci de l'Église de respecter la langue maternelle de ses enfants.

(1) Cf., p. 278.

Et pourquoi la langue de France, “ qui s’est identifiée avec l’apostolat chrétien,” ne jouirait-elle pas, partout où elle est parlée, de ces droits imprescriptibles ? N’a-t-elle pas été depuis des siècles la messagère des plus hautes pensées, n’a-t-elle pas servi à l’expression de l’une des littératures qui ont le plus honoré l’esprit humain, n’a-t-elle pas, ici au Canada, exercé un merveilleux ministère, et après avoir immortalisé l’ancienne France, créé sur ce continent une France nouvelle ?

C’est, chez nous, il faut bien le dire, l’Anglo-Saxon et l’Irlandais qui se sont trop souvent montrés hostiles à la liberté de notre langue. Les deux races anglaise et irlandaise, venues ici après nous, prennent ombrage de notre active et impérissable survivance ; elles voudraient lier sur nos lèvres le verbe — plus harmonieux que le leur — qui redit chaque jour nos espérances. L’orateur du Congrès de la langue française, avec une délicatesse et une discrétion qui sont des formes de son atticisme, ne voulut pas mettre en cause les ennemis de notre parler ; ils s’abstint de toutes récriminations ; il termina seulement, par ces fraternelles paroles, son admirable harangue :

Les races baptisées par saint Rémi, saint Augustin et saint Patrice, portent sur leur front assez de gloire et dans leurs traditions

assez de souvenirs mémorables pour se témoigner un mutuel respect, pour s'accorder une confiance réciproque, pour s'unir et pour fraterniser dans la profession d'une même foi, dans la pratique et la diffusion d'un même Évangile.(1)

*

* *

On a quelquefois accusé notre éloquence patriotique de se traîner dans les banalités et les lieux communs, et certes, les discours de nos fêtes de Saint-Jean-Baptiste ne sont pas tous faits pour détruire cette accusation. Il est incontestable, d'ailleurs, que depuis quelques années, cette éloquence se renouvelle et se fortifie. Les discours de monseigneur Paquet prouvent assez que l'on peut être vraiment éloquent quand on prend pour point d'appui et pour tremplin les faits et les leçons de notre héroïque histoire.

*

* *

Veut-on, d'ailleurs, une autre preuve de la façon dont monseigneur Paquet peut féconder un sujet, et l'enrichir de toutes les inspirations de sa pensée personnelle : qu'on relise les éloges académiques que contient son livre.

(1) Cf., p. 287.

L'éloge du très regretté abbé Lortie, celui de monseigneur Tanguay, l'auteur du *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, prononcé devant les membres de la Société Royale, celui, beaucoup plus ancien, de l'abbé Louis Olivier, professeur de Seconde au Petit Séminaire de Québec, sont des pages chargées d'émotions et d'idées, où le cœur a sa part autant que l'esprit, mais où le sentiment est toujours relevé par la pensée.

Dans cette série de discours académiques il faut particulièrement signaler et louer une conférence sur Léon XIII, donnée à l'Université Laval à l'occasion des noces d'or épiscopales de ce grand pape.

La conférence sur Léon XIII forme, avec les deux discours sur la vocation de la race française en Amérique et sur l'Église et le problème des langues, les trois pièces maîtresses du recueil. Elle les a, d'ailleurs, précédés dans l'ordre chronologique. C'est en 1893 que cette conférence fut prononcée, et l'on peut dire qu'elle révélait dès lors en l'orateur une manière nouvelle, plus précise, plus substantielle et plus vigoureuse, et en quelque sorte plus spontanée et plus jaillissante que la première, celle des discours qui commencent le recueil. L'esprit de l'orateur y apparaît plus personnel et plus hardi ; il porte en une phrase plus rapide et plus chaude une pensée plus forte. C'est la manière que gardera désormais monseigneur Paquet, que l'on reconnaîtra dans

tous les discours qui tomberont de sa plume et de ses lèvres.

L'éloge de Léon XIII se recommande spécialement par une grande élévation de pensée philosophique. Le pape philosophe et théologien que fut Léon XIII avait publié des lettres, et posé des actes qui attirèrent sur le Vatican les regards et l'admiration de l'univers. Monseigneur Paquet résume en la commentant l'œuvre magistrale du Pontife ; il met en lumière vive les trois articles de son programme doctrinal et social : l'accord de la foi et de la raison, l'union de l'Église et de l'État, l'harmonie entre les hautes classes et les classes ouvrières ; puis il montre en Léon XIII, avec le génie de la pensée qui s'impose à tous les esprits, le génie de l'action qui commande le respect des chefs d'État, et exécute les hautes œuvres de la diplomatie pontificale.

C'est à propos de l'attitude de Léon XIII en face de la république, c'est à l'occasion de ses tendresses paternelles pour le peuple de France, et c'est pour justifier, du point de vue doctrinal, la politique dite de "ralliement" autour de la république qu'avait approuvée le Souverain Pontife, que monseigneur Paquet a écrit une page que nous voulons encore citer. Les contemporains de Léon XIII avaient affirmé que ce grand pape était démocrate, et ils s'autorisaient, pour le soutenir, " de l'attitude prise par la Cour de Rome dans toutes les graves

questions du monde social moderne". Monseigneur Paquet n'avait pas à formuler pour Léon XIII une profession de foi politique. Il rappela seulement que saint Thomas, "l'oracle du moyen âge auquel le Pape actuel se plaît à emprunter ses doctrines les plus lumineuses", enseigne la supériorité d'une monarchie sagement tempérée sur la république ; il remarqua en passant que la papauté est elle-même une monarchie, et il ajouta :

Quant à l'Église, dont l'unique but est de sauver les âmes, indépendante de tous les partis, elle les domine de toute la hauteur de sa céleste origine ; elle ne fait pas les pouvoirs humains, mais elle les couvre du respect qui seul peut maintenir et consolider la paix publique. Et si, au lieu de couronner les Charlemagne et les Louis IX, nous la voyons aujourd'hui bénir la démocratie, si cette main qui jadis faisait couler sur le front des rois l'huile consécration, s'applique présentement avec un soin plus jaloux à régénérer le front du peuple, à sauvegarder sa foi, à orienter sa marche, à consacrer le fruit de ses sueurs, à répandre sur ses plaies le baume réparateur des divines consolations, non, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas l'Église qui a changé. Ce qui a changé, c'est le monde ; ce sont les empires, ce sont les nations au sein desquelles

la classe populaire, brisant avec effort les liens hiérarchiques de l'ancien ordre social, a créé une nouvelle puissance qu'il importe de contenir dans les limites du devoir, si on ne veut pas que cette force, aveugle et indomptée, rejetant toutes traditions et s'émancipant de tout frein, finisse par tout renverser dans sa course impétueuse et par ensevelir la société sous les ruines.(1)

C'est par de telles envolées, et par une telle précision de mots et d'idées, que monseigneur Paquet tint sous le charme, pendant plus d'une heure, son auditoire du 27 février 1893.

* * *

Deux ans plus tard, le conférencier de l'Université se retrouvait dans une modeste église de campagne ; il parlait, non plus à un auditoire académique, mais à un peuple de laboureurs. A l'autel venait de s'accomplir une grande merveille : sous la main de l'évêque consécrateur un jeune lévite avait courbé le front et reçut l'onction sacerdotale : il était prêtre. L'émotion fut grande dans cette foule qui pour la première fois contemplait un tel spectacle ; je sais des larmes très douces qui, ce matin du 12 mai 1895, ont jailli de cœurs très reconnaissants.

(1) Cf., pp. 155-156.

Monseigneur Paquet, qui pour bien des jeunes prêtres de cette époque fut tout à la fois le maître le plus admiré et l'ami le plus bienveillant, avait accepté de dire à cet auditoire populaire ce que c'est que le prêtre. Fidèle à lui-même, et à cette loi qu'il s'est imposée de parler, avec un égal respect du verbe, à tous les auditoires, le prédicateur fit voir comment Dieu prépare les âmes sacerdotales, puis il montra dans le prêtre la personnification de Dieu, et l'instrument des œuvres de Dieu. Au moment où il définit la mission du prêtre dans le monde, il esquissa ce portrait, ce tableau de vie pastorale que n'aurait pas désavoué Lamartine :

Voyez-vous cet homme vêtu de noir qui de bonne heure le matin, un bréviaire sous le bras, dirige ses pas empressés vers le temple divin, qui, chaque jour, monte gravement à l'autel pour y offrir la victime sans tache et pour tendre vers l'auteur de tout bien ses mains et ses lèvres suppliantes ; dont la vie est toute liée et comme enchaînée à la vôtre ; qui vous suit sur toutes les routes et à travers tous les deuils ; qui pleure sur toutes les tombes, sourit sur tous les berceaux ; qui s'émeut de toutes vos joies et s'afflige de toutes vos tristesses ; dont la bouche jamais ne s'ouvre que pour instruire et bénir ; dont le cœur jamais ne palpite que du battement même

de vos cœurs ; dont la bonté modeste, magnanime, onctueuse, sympathise avec le plus humble et le plus oublié d'entre vous. Eh bien ! je n'hésite pas à le dire, sûr en cela de rendre vos pensées et la pensée reconnue de l'Église, cet homme, c'est le plus digne et le plus insigne bienfaiteur que le Ciel ait donné à la terre.(1)

Quelques années après, monseigneur Paquet parlait à de toutes jeunes enfants, à l'autel même où elles venaient de faire leur première communion. Sa pensée se fit très tendre, très douce, et sa phrase toute caressante. Il dit à ces enfants l'amour de Notre Seigneur pour les petits, les joies de cette première rencontre eucharistique ; il les supplia de ne perdre jamais le souvenir de cette journée, et il les avertit, avec des paroles très simples et très touchantes, qu'un jour dans la vie, quand tout nous a quittés, Jésus seul nous reste.

Vous grandirez, mes chères enfants. A l'enfance succèdera la jeunesse, à la jeunesse l'âge mur, à l'âge mur la vieillesse. La vie, si brillante pour vous à son aurore, se couvrira peu à peu de nuages ; elle vous apportera son lot commun de joies et de peines, de succès et de revers, mille déceptions, mille inquiétudes, mille dangers.

(1) Cf., pp. 316-317.

Les illusions de vos jeunes cœurs tomberont à vos pieds, une à une, comme des feuilles sèches. La mort aussi fera son œuvre, s'attaquant aux êtres qui vous sont le plus chers, à ceux-là mêmes dont vous êtes en ce moment la joie et l'orgueil, et dont le bonheur si vrai se mêle et se confond avec celui que vous ressentez. Mais dans ce désenchantement et dans ce malheur, et quand peut-être tout sera tombé et tout aura disparu près de vous, vous ne serez pas seules. Quelqu'un vous restera, et ce confident suprême de vos peines, et ce consolateur fidèle de vos tristesses, ce sera l'ami qui ne trompe jamais, le Dieu du tabernacle et le Jésus de la table sainte qui vous tend aujourd'hui sa main, et qui vous ouvre aujourd'hui son cœur.(1)

*

*

*

Nous avons multiplié les citations pour que le lecteur aperçoive lui-même et apprécie le mérite des *Discours et Allocutions*. S'il nous fallait maintenant définir quelques-uns des procédés oratoires de monseigneur Paquet, et caractériser encore son éloquence, il importerait, croyons-nous, de bien rappeler que ses discours et allocutions valent tout d'abord par l'éloquence des idées.

(1) Cf., pp. 326-327.

On a dit avec beaucoup de raison que l'éloquence est avant tout le don d'être ému et l'art de communiquer à d'autres son émotion. Sans émotion chaude et artistement traduite il n'y a pas de véritable éloquence. Mais il faut bien ajouter que l'émotion ne suffit pas à l'orateur, et qu'elle n'est plus qu'une vaine agitation de l'âme quand elle ne se charge pas d'idées, de faits, d'arguments, de démonstrations ; et il faut aussi affirmer que l'orateur doit d'abord s'adresser à l'esprit de son auditoire, avant de prétendre à le frapper au cœur. Et par conséquent, s'il n'y a pas d'éloquence sans passions, il n'y en a pas non plus de véritable sans raisons, et la meilleure éloquence est celle qui fait jaillir l'émotion des arguments eux-mêmes, qui transforme en chaleur le mouvement de la pensée.

S'il est arrivé, au début de sa carrière oratoire, que monseigneur Paquet ait paru se trop complaire dans l'harmonie des phrases, dans l'abondance cicéronienne des périodes, et qu'il ait alors quelquefois trop accordé à l'émotion esthétique, il faut tout de suite ajouter que telle n'est pas, d'ordinaire, son éloquence, et que celle-ci se fonde plutôt sur une argumentation diligente, sur une construction d'idées solide et architecturale. Monseigneur Paquet a particulièrement le goût des idées générales ; ses exordes en sont remplis, et aussi ses chefs de développements. Il procède, comme font les philo-

sophes, par la décomposition des idées. Il descend des principes généraux vers les faits, vers les idées particulières, vers les conclusions rigoureuses. Du reste, il manie l'induction aussi prestement que la déduction, et l'on reconnaît à sa manière d'argumenter le théologien qui est rompu aux fortes disciplines de la scolastique. La méthode scolastique a donné à l'esprit français le goût et l'habitude de l'ordre, de la logique, de la conduite régulière des pensées ; elle lui a appris à raisonner juste, et à s'exprimer de même ; et certes, les discours de monseigneur Paquet pourraient être une preuve nouvelle de cette constatation très ancienne.

Et c'est pourquoi les discours de monseigneur Paquet sont essentiellement éducateurs : ils enseignent à penser rigoureusement et à écrire artistement. Il y a dans son œuvre des pages, — nous avons déjà particulièrement désigné trois discours, — qui devront figurer dans nos anthologies classiques.

La langue de cet orateur est surtout faite de notes musicales et d'harmonie. Si quelquefois l'harmonie trop soutenue, trop berçante, a pu donner l'illusion d'une pensée qui manquait de vigueur oratoire, il n'est que juste de dire que l'orateur a bien vite gagné en énergie ce qu'il semblait perdre en virtuosité élégante. Et si l'on veut des exemples de cet art de ramasser la pensée, de la presser, puis de la tendre, de la lancer en flèches aiguës, qu'on relise

certaines pages de la conférence sur Léon XIII, ou du discours sur l'Église et le problème des langues, ou encore du sermon sur l'autorité religieuse.(1)

Souvent monseigneur Paquet fait briller une image pour mieux faire voir une idée. Ces images ne sont jamais faites de couleurs voyantes ou criardes. Quelques-unes, autrefois, pouvaient paraître un peu ternies par l'usage ; depuis longtemps elles se sont renouvelées, elles sont judicieuses, empruntées d'ordinaire à la nature, ou bien aux arts plastiques. Écoutez cette définition du style de Léon XIII.

Léon XIII écrit en artiste. Sa phrase taillée dans le marbre de la plus pure latinité, est d'une beauté sculpturale, et on dirait qu'en la façonnant il veut enchâsser comme dans un écrin le riche trésor de ses conceptions. Un charme tout puissant rayonne de son style. Tout y concourt à flatter l'esprit : et le choix des expressions, et la justesse des rapprochements, et le rythme des périodes, et le nerf du langage, et cette grave et sonore mélodie dont les sons de la langue latine, heureusement combinés, portent en eux le secret.(2)

Une autre langue que la latine possède aussi ce secret des mélodies sonores et graves, quand elle est touchée par des artistes, c'est la française.

(1) Cf. entre autres, dans ce sermon, les pp. 176-178.

(2) Cf., p. 139.

Elle aussi s'érige en périodes sculpturales, et reflète en ses mots la pure lumière des hautes pensées. Chacun le savait déjà. Les *Discours et Allocutions* de monseigneur Paquet en avaient convaincu de nombreux auditoires ; ils en persuaderont maintenant tous leurs lecteurs.

1915.

ALBERT LOZEAU ⁽¹⁾

Monsieur Albert Lozeau a voulu dispenser ses critiques de chercher longtemps la source d'où jaillissent ses vers. Dans le *Prologue* du *Miroir des jours*, il a écrit cette strophe :

*Quand la fenêtre est close et que tout bruit s'éteint,
Écoute de ton cœur monter la voix suprême ;
Ta musique est en lui, c'est là qu'est ton poème,
Comme les fleurs et les oiseaux sont au jardin.*

Le poème de M. Lozeau est donc au dedans de son âme, et ce poème s'accompagne, comme ceux des lyriques de Lesbos ou de Corinthe, de *musique divine*. Quand vous lisez des vers de cet artiste, vous avez l'impression d'être associé à ses plus intimes rêveries, et vous croyez entendre, par delà la fenêtre close, des notes discrètes, et très tendres, de flûte ou de cithare. Harmonie, grâce, fluidité, caresse : ce sont des mots qui vous viennent à l'esprit, en écoutant le chant de M. Albert Lozeau ;

(1) *L'Âme solitaire*, 1907 ; *Le Miroir des Jours*, 1912 ; *Lauriers et feuilles d'Erable*, 1916.

ils traduisent seuls l'impression très douce, et parfois un peu monotone, que vous avez ressentie.

Il faut savoir gré à M. Lozeau d'avoir suivi le conseil de Lamartine, de s'être frappé le cœur pour en faire sourdre l'inspiration, et de nous avoir donné des vers jusqu'ici trop rares dans notre littérature canadienne. Crémazie pinça la lyre patriotique, Fréchette le plus souvent mit à ses lèvres le clairon sonore, Le May raconta les douces choses de chez nous, Chapman s'évertua dans l'éloquence ; et si beaucoup de nos poètes d'aujourd'hui ont tourné vers le rêve intérieur leur méditation, et si, par exemple, Emile Nelligan a dit, le plus inégalement, mais parfois le plus douloureusement possible, le mystère de son âme brisée, aucun ne s'est appliqué autant que le poète de l'*Ame solitaire* et du *Miroir des jours* à exprimer tout ce que le cœur humain peut contenir de sentiments vifs ou tendres, tendres surtout, et aussi tout ce qu'il peut fournir d'émotions fines, et de mièvrerie subtile.

L'œuvre de M. Lozeau, qui est déjà considérable, et qui vient de s'augmenter par la publication de *Lauriers et Feuilles d'Érable*, est donc l'une des plus intéressantes qu'il y ait dans l'histoire de notre poésie ; l'auteur se place, sans conteste, au premier rang de nos écrivains en vers. En donnant à ses poèmes une valeur d'art toute particulière, il y a aussi enfermé une large part d'intérêt humain.

*Tous les cœurs sont pareils qui palpitent, en somme,
Dis le tien, tu diras celui des autres hommes :
Dans un morceau d'azur luit tout le firmament. (1)*

C'est vrai ; tout le ciel de l'âme humaine se retrouve, et se réfléchit en celui de M. Lozeau. Mais le ciel n'est pas en tous climats rempli d'une même lumière ; il n'est pas partout également limpide ou transparent ; il y a des nuances dans l'azur, et c'est par ces nuances que l'azur des cieux intéresse toujours l'œil des hommes. Il y a des nuances aussi, — oh ! combien — dans l'âme rêveuse, dans les rêves d'azur de M. Lozeau, et c'est par les nuances qu'il renouvelle la matière de sa poésie.

La vie close à laquelle est condamné M. Albert Lozeau, l'épreuve douloureuse qui l'a tenu loin de la nature et de ses grands paysages, et de ses grands souffles, expliquent assez le caractère tout intime de son œuvre, et ces retours multipliés sur le spectacle intérieur de la conscience. Sans doute, le poète dira aussi les visions éclatantes, et tout extérieures, qui passent quelquefois sous son regard : la fenêtre de M. Lozeau est ouverte, et parfois très large ouverte sur le monde ; mais on constate toujours comme ce poète, habitué à la méditation solitaire, éprouve le besoin de soumettre au prisme de sa réflexion

(1) *Le Miroir des Jours*. Prologue.

les choses qu'il voit ; et toutes les choses reçoivent de ce regard intérieur comme une forme idéale, commune, qui les apparente et les fait se ressembler un peu. On pourrait lire dans des strophes anonymes de M. Lozeau la signature de l'auteur.

*

* *

C'est dans l'*Ame solitaire* et dans le *Miroir des jours* que le poète a le plus versé de lui-même, de la substance fluide de ses rêves et de ses tendresses. Un jour, il a voulu définir l'objet de ses incessantes méditations ; et il l'a fait dans la langue même, gracieuse et légèrement efféminée, qu'il se plaît quelquefois à écrire.

*J'ai des rêves d'azur, d'eau calme et d'arbres verts,
Fleuris de lys, ailés d'oiseaux, apaisés d'ombre,
Des rêves étoilés de beau firmament sombre,
Des rêves adoucis, délicats et divers.*(1)

Assurément tout cela est délicat, et un peu vague, et un peu tourmenté, et voltige comme... des rêves. Mais tout cela aussi laisse deviner quelle poésie très douce, calme, faite de grâces et de beautés discrètes, emplira les strophes de M. Lozeau. Pas de rêves tumultueux en son âme isolée.

(1) *Le Miroir des Jours, Rêves*, p. 194.

*Mon âme est pacifique et marche dans le blé,
Cueille une rose, et court au ruisseau pour y boire.*

La première rose cueillie fut celle de l'amour.
N'est-ce pas l'histoire recommencée du poème de
Guillaume de Lorris ?

*Ci est le Rommant de la Rose
Ou l'art d'amors est tote enclose.*

Une grande partie, la plus grande partie du premier recueil de M. Lozeau, *l'Ame solitaire*, n'est que le roman de son âme ardente, s'ouvrant au soleil de vingt ans, battant des ailes, et voulant s'échapper vers les humaines tendresses. Ces poésies sont pleines de passion allumée, consumante, d'ordinaire assez discrète, quelquefois un peu voluptueuse, laissant monter une flamme brève qui s'épuise déjà dans sa fuite rapide.

La sensibilité du poète y est vibrante, mais elle se retourne trop sur elle-même, elle s'aiguise ainsi et se subtilise, et devient un peu mièvre et artificieuse. Dans les *Heures d'amour* la plume, non moins que le cœur, est occupée à chercher le mot rare, et la sincérité de la passion souffre de ces littéraires préoccupations. Des parfums de boudoir emplissent parfois les strophes, et l'on s'aperçoit que le poète est sorti de son cœur pour

aller à la recherche de ces grâces étrangères. Les mots ont beau être très ardents ; ils ne laissent pas de paraître quelquefois couvrir l'illusion d'une flamme absente.

Il y a donc dans les poésies sentimentales ou amoureuses de M. Lozeau, un peu d'effort maniéré, une certaine uniformité d'expression, et une sorte d'harmonie laborieuse qui leur ôtent cette spontanéité mobile et sincère qui en devrait faire tout le prix. On se sent trop souvent en présence d'une passion qui rêve, dont l'objet finit par se perdre en une vision imprécise où ne passent plus guère que des rayons de lune :

*Vous passez en mon ombre ainsi qu'un clair de lune
Baignant de son argent fluide un soir d'été...(1)*

*

* *

Mais ce n'est pas seulement l'émoi de la passion, les agitations d'un cœur qui veut aimer, que l'on aperçoit dans les recueils de M. Albert Lozeau. Ce doux rêveur a trop souvent fait le tour de lui-même pour n'avoir pas vu tous les aspects de l'âme humaine, et pour n'avoir pas tressailli souvent au souffle des plus nobles sentiments. C'est toute

(1) *Miroir des Jours*, p. 104.

son âme, et c'est donc toute l'âme des hommes qu'il a pénétrée dans ses méditations poétiques.

*Méditer de beaux vers, c'est apprendre son âme.
La strophe est un miroir fidèle ou l'on se voit
Dans les traits d'un visage ami, pareil à soi,
Avec la même angoisse aux yeux, la même flamme.*

*Ce que j'ai de secret, un verbe le proclame ;
Ce que j'ai de confus, un mot l'éclaire en moi ;
Et dans sa vérité mon être s'aperçoit... (1)*

Et c'est parce que M. Lozeau s'est aperçu en sa vérité, qu'il a répandu le long de son œuvre tant de belles et fortifiantes pensées.

Une chose surtout frappe le lecteur. Ce poète solitaire a compris tout le bienfait de sa solitude, et de toute solitude. C'est la solitude qui fut pour M. Lozeau la maîtresse de sa vie, et aussi l'inspiratrice de son art. Et c'est dans la solitude qu'il sait encore trouver le bonheur. Je cite ces strophes où se résume la joie d'être seul, et de vivre en silence des heures utiles.

*Solitude du cœur, silence de la chambre,
Calme du soir autour de la lampe qui luit,
Pendant que sur les toits la neige de décembre
Scintille au clair de lune épandu dans la nuit...*

(1) *Le Miroir des Jours, L'âme révélée*, p. 177.

*Monotonie exquise, intimité de l'heure
Que rythme également l'horloge au bruit léger,
Voix si paisible et si douce que la demeure
Familière l'entend toujours sans y songer.*

*Possession de soi, plénitude de l'être,
Recueillement profond et sommeil du désir...
Douceur d'avoir sa part du ciel à la fenêtre,
Et de ne pas rêver qu'ailleurs est le plaisir !*

*Heureuse solitude ! Onde fraîche où se baigne
L'âme enfiévrée et triste et lasse infiniment,
Où le cœur qu'a meurtri l'existence, et qui saigne,
Embaume sa blessure ardente, en la fermant...(1)*

La solitude n'est bonne que parce que la vie intérieure procure les meilleures joies, et qu'en vérité ceux-là seuls savent être heureux qui trouvent au dedans d'eux-mêmes leurs essentiels plaisirs. Il faut plaindre ceux qui ont besoin de quêter toujours au dehors des motifs de se réjouir, ou de trouver des charmes à l'existence. Heureux ceux qui portent le ciel en leur cœur tranquille et fervent !

*Mon cœur est comme un grand paradis de délices
Qu'un ange au glaive d'or contre le mal défend ;
Et j'habite mon cœur, pareil à quelque enfant
Chasseur de papillons, seul, parmi les calices...*

(1) *Le Miroir des Jours, Solitude*, p. 222.

*Je ne sortirai plus jamais du cher enclos
Où dans l'ombre paisible, avec les lys éclos,
Par ses parfums secrets je respire la vie.(1)*

Et M. Lozeau se plaît à développer la doctrine de la vie intérieure. Il a puisé dans l'expérience de ses jours douloureux une saine philosophie ; il a appris que c'est en marchant par des routes paisibles vers l'idéal supérieur de notre destinée, loin du monde et de ses agitations troublantes, que nous pouvons être le plus assurés de goûter ici-bas quelques joies. Seule l'ascension généreuse vers les sommets de la vie peut faire oublier la souffrance.

*Si ton cœur est souffrant et si tu crains la vie,
Fixe, comme une étoile au ciel, ton idéal ;
Fuis le monde méchant, fuis l'amour, fuis le mal ;
Le bonheur est au bout de la route gravie.*

*Tu rougiras de sang les pierres du chemin :
Qu'importe, si ton âme en s'élevant, s'épure !
Tu trouveras une eau pour laver ta blessure,
La fontaine est là-bas ; marche, espère en demain.(2)*

Le poète qui a écrit ces vers robustes est le même qui avait un jour chanté, en une heure d'inspiration vigoureuse, la bonne souffrance.

(1) *Le Miroir des Jours*, Le ciel intérieur, p. 196.

(2) *Le Miroir des Jours*, Conseil, p. 199.

Oh! la bonne souffrance qui nous fait l'âme forte!

.....
*C'est dans le feu sacré de sa divine forge,
Malgré nos pleurs honteux, nos cris à pleine gorge,
Qu'elle assouplit, redresse, éprouve le métal
De notre âme, et le fait luisant comme un cristal!(1)*

J'aime bien mieux ces vers réconfortants du poète que tels autres que lui a suggérés le stoïcisme froid d'Alfred de Vigny. M. Lozeau a lu beaucoup avant d'écrire des vers. Est-ce pour le seul besoin d'enfermer en des strophes nouvelles le thème trop connu de *la Mort du Loup*, qu'il a écrit à la fin de *l'Ame solitaire* son sonnet sur *la Résignation*. Cette résignation muette et têtue n'est qu'une forme de l'orgueil humain ; elle n'est pas chrétienne.

D'ailleurs, on peut bien le dire, le sentiment chrétien, qui court sous l'écorce tendre de la poésie de M. Lozeau, ne s'y montre pas d'abord avec une assez vigoureuse énergie. On a bien l'impression qu'il soutient les élans de cette âme palpitante, et que c'est lui qui porte à certaines hauteurs les pensées du poète, mais dans le premier recueil surtout, ce sentiment tient encore trop du rêve ; il est traversé d'émotions trop vaporeuses, il est comme édulcoré ou affadi par des émois romantiques. Il y a dans telles strophes religieuses de *l'Ame solitaire* beaucoup plus de sensiblerie que de piété.

(1) *L'Ame solitaire, La bonne souffrance*, p. 204.

De cette religiosité poétique, je ne connais pas d'exemple plus démonstratif que l'*Extase blanche*. Il y a là, en plus, un curieux effort d'imitation parnassienne, et une réplique évidente de la *Symphonie en blanc majeur* de Théophile Gauthier.

*Des gerbes de fleurs en nacre fleurie,
Aux calices longs, ouverts en étoiles,
Jonchent tous les soirs l'autel de Marie,
Où vont, deux à deux, des vierges en voiles ;*

*En voiles de soie ou de rêverie,
Blancs comme le cygne et les blanches voiles,
Et les plants de fleurs en nacre fleurie,
Aux calices longs, ouverts en étoiles.*

*Et j'ai des frissons pieux dans les moëllles,
De l'extase plein mon âme meurtrie,
A prier tout près des fleurs en étoiles,
En pleine blancheur, aux pieds de Marie,
Où sont, lys humains, deux vierges en voiles.(1)*

Mais ajoutons tout de suite que ce frisson pieux et trop artistique du poète qui prie près des fleurs en étoiles, s'est changé souvent en prière solide et fervente. Il suffit, pour s'en convaincre, d'entendre le cri de foi douloureuse qui se traduit par le mot

(1) *L'Âme solitaire*, p. 199.

Pitié, Seigneur ! au lendemain de l'extase blanche ; il suffit surtout, pour se persuader que la prière du poète se fait toujours plus pressante, de lire les *Fleurs de lys* du dernier recueil. Ce groupe de petits poèmes se termine par cette "humble offrande" que fait le poète au berceau de l'Epiphanie :

*O Jésus, prends mon cœur entre tes mains divines !
Vois : il est tout mon or, ma myrrhe et mon encens.
Je te l'offre, chargé de chagrins frémissants.
Car dans sa chair les jours ont planté leurs épines !*

*Si ton accueil est doux aux pâtres des collines,
Si le plus humble vaut les plus riches présents,
Je te supplie, hélas ! en des mots impuissants :
Jésus, reçois mon cœur aux larmes purpurines.*(1)

*

* *

Mais il n'y a pas de vie si intérieure, si retournée vers les spectacles et les paysages de l'âme, qu'elle puisse éviter de prendre contact avec les choses du dehors. Et ce sont peut-être les méditatifs qui ont le plus aimé à renouveler dans les visions de la nature l'aliment ou la substance de leurs soliloques. M. Lozeau, qui a si souvent regretté de ne pouvoir promener par les champs ou les bois sa curiosité

(1) *Lauriers et feuilles d'Erable*, Humble offrande, p. 105.

et ses rêves, aime passionément la nature. Dans sa chambre étroite, il ne cesse de la célébrer. Il la regarde tantôt avec ses souvenirs d'enfance, et tantôt avec ses yeux. Le plus souvent le rêve se superpose à la vision, il la complète ; rarement il la déforme, et il ajoute toujours à la ligne brutale des choses les grâces légères de l'imagination, ou le sens mystique du plus ingénieux symbolisme.

Monsieur Albert Lozeau interprète donc la nature. Il soumet les paysages aux capricieuses fantaisies de son émotion artistique, et les paysages reçoivent comme la couleur et l'empreinte de sa méditation subtile. Il s'applique à écouter dans la nature ce que Wordsworth, le chef des lakistes anglais — et qui a si bien chanté les lacs du Cumberland — appelait “ la douce et mélancolique musique de l'humanité ”.

Mais ce virtuose, qui s'applique à transposer la nature plutôt qu'à la décrire, essaie toujours loyalement de la bien comprendre ; il tâche de s'identifier avec le spectacle ou l'objet aperçu. Et puisque M. Lozeau, par exemple, devait comme tout poète honnête regarder et chanter la lune, il a soin de se laisser pénétrer d'abord et envahir par la lumière astrale.

*Quand tu parais, les soirs bénis, à ma fenêtre,
Ta lumière lointaine et vague me pénètre*

*Et je me baigne en toi ! Transfigurant ma chair
Tu me fais pur et beau, surnaturel et clair ;
Et je suis comme un dieu tout imprégné de lune,
Participant ainsi qu'un astre à la nuit brune !*(1)

Une autre fois, c'est tout le ciel, et c'est toute la nature qui entre dans l'âme du poète :

*L'azur n'est plus qu'au ciel; il est dans l'âme douce,
Avec tous les ruisseaux, avec toutes les mousses,
Avec tout le soleil et tous les papillons,
Les bois et leur fraîcheur, les nuits et leurs rayons.*(2)

On ne peut être plus impersonnel avec les choses, et davantage docile à leur influence. Mais ce sont là jeux de poète. En réalité M. Lozeau, loyal avec la nature qu'il veut raconter, sensible à toutes ses harmonies, ne se laisse pas subjuguier tout à fait : il reste bien supérieur aux réalités, et à l'entendre prolonger dans son rêve la musique de l'immense concert, on s'aperçoit vite qu'il ne dédaigne pas le rôle de chef d'orchestre, et qu'il se plaît à faire jouer la musique qu'il veut. De là beaucoup d'accompagnements très subjectifs dans ses poèmes sur la nature, et aussi parfois beaucoup de curieuses ou amusantes fantaisies. En général, les touches de l'ar-

(1) *L'âme solitaire*, A la lune, p. 64.

(2) *Le Miroir des Jours*, Le sang des roses, p. 28.

tiste sont fort délicates. Un peu incertaines dans les premières pièces, et par exemple dans *Vespérales*, (1) où il y a des vers faibles et à peine français dans le premier tableau, ces touches sont plus fermes, rendent un son plus net dans les derniers recueils.

D'ailleurs, quand M. Lozeau s'applique à seulement décrire ce qu'il voit, il le fait souvent, et depuis longtemps, avec une élégante précision.

C'est l'aube . . .

La première clarté du jour vaguement blanche,

D'un horizon s'étend, lente, à l'autre horizon . . .

Un flet rose, qu'un grand pan de ciel écrase,

S'élargit doucement, puis de pourpre s'embrase.

Au milieu d'une mare immense d'or sanglant

L'astre paraît royal et monte rutilant . . . (2)

Le poète a mis en plein contact son âme sensible avec toutes les heures du jour, et avec tous les mois de l'année : *la Chanson des Heures*, et *la Chanson des Mois* de *l'Ame solitaire*, sont deux groupes de poèmes artistiques, souvent descriptifs, le plus souvent idéalistes, où la nature passe avec toutes ses voix et toutes ses harmonies dans les strophes ciselées du poète. Et le poète se plaît tellement à écouter ces chansons de la terre et du ciel, des arbres et des fleurs, de la lumière et de l'ombre,

(1) *L'Ame solitaire*, p. 52.

(2) *L'Ame solitaire*, *L'aube*, p. 49.

qu'il en a repris le thème variable dans le *Miroir des Jours* où il célèbre, avec des accents convenables aux saisons, la *Ville et les Bois*. Il y a là de petits chefs-d'œuvre de grâce, de couleur et d'harmonie qu'on relit avec le plus délicat plaisir. On y sent vivement que M. Lozeau aime la nature, et qu'il regrette de ne pouvoir entrer et vivre en ses spectacles :

*Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille,
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux,
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.*

*Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,
Dont le parfum se meurt, arôme précieux ;
Une dernière fois, réjouir mes deux yeux
Au flot clair de la source avant qu'il ne se brouille. (1)*

Mais le poète, qui ne peut toujours renouveler pour ses yeux les visions rustiques ou sylvestres de l'automne, n'a pas oublié les visions anciennes. Il les recompose avec amour. Ce fut, sans doute, par une journée chaude et mélancolique de notre doux octobre qu'il écrivit ces vers :

*Dans les érables d'or et les érables rouges
Comme de précieux bijoux les feuilles bougent,*

(1) *Le Miroir des Jours*, Dans les bois, p. 65.

*Et les rameaux légers font sur l'horizon pur
 Des losanges de ciel et des carreaux d'azur.
 La montagne, en octobre, est somptueuse et douce.
 Un désir d'air sylvestre et de beauté m'y pousse.
 J'adore la nuance et le fin coloris.
 L'arbre m'est un plaisir constant : je l'ai compris.
 L'ombre luit, l'incarnat magnifique flamboie,
 Toutes les teintes font comme un grand feu de joie !
 Quand un souffle furtif passe dans le soleil,
 Oh ! le frémissement de l'arbre est sans pareil !
 Rien n'est plus merveilleux, rien n'est plus beau sur
[terre
 Qu'un érable d'automne, en un champ, solitaire !
 Et la mélancolie auguste de nos bois
 Qui, par leurs arbres chers, pleurent tous à la fois !
 Si vous voulez qu'un jour votre âme se recueille,
 Allez vous promener aux chemins où la feuille
 Tombe, comme un oiseau sans ailes, sous vos pas... (1)*

S'il n'y a rien là qui soit d'une puissante invention, ou d'un réalisme très précis, on y admirera pourtant, avec l'aisance du rythme et de la rime, cette sensibilité vive, et cette émotion discrète, à la fois personnelles et communes, qui reçoivent de l'expression même leur suffisante originalité.

Ce sont les mêmes qualités du poète, du peintre, du musicien, de l'artiste de la nature que l'on

(1) *Le Miroir des Jours*, Dans la montagne, p. 76.

retrouve dans quelques pièces de *Lauriers et Feuilles d'Érable*. Qu'on lise, par exemple, *le Vent après la Pluie*, *les Arbres dorment*, et cette ingénieuse fantaisie sur la neige, *Déluge blanc*.

*

* *

Dans ce dernier recueil, le poète a quelque peu élargi le champ de son regard et de ses inspirations. Il a prêté l'oreille aux grandes rumeurs de la guerre, il a vu se dessiner sous le ciel sanglant des silhouettes de soldats, il a vu battre aux souffles des tempêtes ou de l'héroïsme le drapeau de la France, et il a salué ce drapeau, et ces grands soldats, et ces vaillantes actions. Joffre, le roi Albert, le cardinal Mercier, Pégoud l'intrépide, le Pape pacificateur, Verdun l'imprenable, et l'humble soldat des tranchées pour qui il fait cette prière opportune :

*Automne, sois-leur doux, car ils ont tant souffert !
Retiens les souffles prompts de tes brises trop fortes ;
Sous leur fatigue, étends un lit de feuilles mortes,
Et sur leurs fronts, un ciel indulgent, tiède et clair !*

*Le jour, donne à leurs yeux l'azur calme sans voiles.
Et le soir, comble-les de rêves et d'étoiles !
Dans leur sommeil, répands des songes glorieux . . .*

*Et qu'ils voient, dans ton air aux grâces solennelles,
Un matin, comme un beau soleil, monter des cieux
La Victoire attendue, avec d'immenses ailes !*(1)

C'est dans ce même recueil, entre les *Lauriers* et les *Feuilles d'Érable* que l'on trouve les *Fleurs de lys*, encadrées de gloire et de grâces. Ces "fleurs" sont de petits poèmes religieux. On entre dans ces poèmes comme dans de minuscules chapelles, recueillies et pieuses, décorées, par des mains féminines, de fines dentelles, d'objets d'art, éclairées par de petites verrières où l'on voit, sur fond d'or ou d'azur, comme en l'abside des grandes cathédrales, madame sainte Claire qui agonise, ou sainte Cécile, nimbée de lumière, qui dirige, de son lutrin céleste, le chœur universel. . . Et l'on entend là des paroles d'évangile, des prières ferventes, même une chrétienne ballade.

Et c'est au sortir de ces oratoires en pénombre, que l'on pénètre dans la forêt tendre des *Feuilles d'Érable*. De petits poèmes canadiens, tout frémis-sants de patriotisme, y font entendre leurs notes claires d'harmonie. Il faut signaler ceux-là qui chantent le doux parler, la *Langue chère*, que M. Lozeau a si souvent et si filialement, en prose(2) ou en vers, célébrée.

Elle est haute et claire cette langue de la foi, de l'héroïsme fort, et de la pensée limpide.

(1) *Lauriers et feuilles d'Érable*, Vœu d'automne, p. 39.

(2) Voir *Billets du Soir*, où il y a de délicieux petits poèmes en prose.

*Sur nos lèvres tes mots ont des goûts de victoire !
 Ils nous dressent plus haut que nous, ils nous font
 croire !
 Ils sont comme une lampe au fond de nos cerveaux :
 Ce qu'on pense par eux prend des aspects nouveaux,
 Et le regard surpris doucement s'en éclaire ! . . .*

Le royaume de notre langue, c'est un " jardin enchanté ", c'est un " lieu de lumière éternelle "

*Où de son verbe pur éclate le flambeau :
 Firmament où le mot luit comme une étincelle !*

Monsieur Albert Lozeau a voulu rendre hommage à quelques-uns de ceux qui ont le mieux servi, assoupli, clarifié et honoré notre langue française. Dans l'*Ame solitaire*, et dans le *Miroir des jours*, il y a des sonnets littéraires, où se concentrent et se cristallisent de vives admirations, de fines et justes critiques.

*

* *

Monsieur Lozeau a plus spécialement, dans ses recueils, pratiqué le sonnet. Sa plume fait des sonnets, comme une aiguille des broderies. Il est le poète des sonnets en dentelle. Sur cette trame fragile, gracieusement dessinée, court une âme d'artiste, sensible, menue, souvent capricieuse et

hardie. En définissant un jour lui-même le sonnet, il a décrit la meilleure partie de son œuvre :

*Jeu fin de poésie où l'esprit se délasse ;
Petit tableau de maître enfermant tout l'azur ;
Chose pleine et légère ainsi qu'un épi mûr . . .
Ecrin de grâce où luit la perle d'une larme . . .*

Et M. Lozeau s'applique à l'œuvre difficile de limer et de ciseler. Il y eut bien au début quelques vers un peu rugueux, et des strophes laborieuses et des tours étranges de phrases obscures. Et il y a encore aujourd'hui des inégalités d'écriture, des hémistiches un peu vides, et des chutes un peu lourdes. Mais l'artiste, qui a le mérite rare d'avoir été son propre maître, et qui a connu le "labeur amer" et solitaire, a profité de ses propres inexpériences, et il a acquis par tant d'efforts l'art d'écrire en vers. Et le vers de M. Lozeau est aujourd'hui plus facile, plus large, d'une cadence plus ferme.

Ce disciple de lui-même, ce poète qui n'a pas fréquenté les classes où l'esprit s'humanise — *humaniores litteræ* — a demandé pourtant à des professeurs de rythme, d'images et de pensées, le secret de sa propre fortune. Et je ne serais pas étonné qu'il ait lu avec un plaisir souvent renouvelé les Parnassiens. Il y a chez lui comme chez eux le goût du vers impeccable, et la recherche d'une indé-

fectible harmonie. Je ne dirai pas que son vers a toujours la plénitude de leurs vers, du moins de leurs meilleurs : il y manque parfois, pour soutenir tant d'éclat, un fond solide, et comme le métal chaud et ferme et substantiel des grandes pensées.

Mais M. Albert Lozeau est excellemment ce qu'il est : un joueur de cithare, une âme sensible et tendre, un peintre de petits tableaux exquis, un faiseur d'arabesques légères, un artiste d'Alexandrie. Son œuvre se compose de poèmes qui sont tantôt des bibelots gracieux, et tantôt des chefs-d'œuvre de beauté spirituelle ou plastique. En pénétrant dans cette galerie toute pleine d'élégances fragiles, on craint bien un peu de casser quelque chose, mais on est à chaque instant intéressé par de multiformes joailleries. Et sur toutes, d'ailleurs, brille le reflet d'une pensée délicate, ou le feu ardent d'une émotion sincère. Les poèmes de M. Lozeau ont tous été trempés dans la flamme profonde de la vie intérieure. C'est ce qui leur donne une âme, et les assure de durer.

HEURES SOLITAIRES

Par M. l'abbé ARTHUR LACASSE

Monsieur l'abbé Arthur Lacasse a publié un solide et gracieux volume de poésies. Le livre s'appelle : *Heures solitaires*, et l'on peut donc croire qu'il est le produit lentement élaboré de longues méditations. Il a paru au mois de juin dernier, contenant dans ses feuilles fraîches tous les parfums de notre tardif printemps. C'est le vent de la montagne qui nous l'a apporté des caps de Saint-Tite(2) et qui a répandu déjà un peu partout ses strophes ailées. Le public a fait bon accueil à ce livre qui le méritait bien.

Un volume de poésies signées d'un nom sacerdotal, c'est chose assez rare dans l'histoire de notre littérature. Et pourtant notre clergé n'a jamais manqué d'artistes en vers. Autrefois rimait en son presby-

(1) *Heures Solitaires*, in-8, 188 pages, Québec, 1916. M. Lacasse a depuis publié *L'Envol des Heures*, grand in-8, 182 pages, Québec, 1919.

(2) M. l'abbé Lacasse était alors curé de Saint-Tite-des-Caps, dans les Laurentides.

tère de Québec un humaniste très délicat, et un poète très spirituel, M. l'abbé Auclair, curé de la Basilique, dont j'ai encore sous les yeux un long poème héroï-comique, le *Congrès*; mais M. Auclair n'a jamais réuni en volume les nombreuses poésies qu'il a écrites, et dont la vieille *Abeille* du Séminaire garde en sa ruche depuis longtemps fermée, les meilleures strophes. Le premier recueil que je connaisse est celui que publiait il y a plus de trente ans déjà, — exactement en 1881 — M. l'abbé Apollinaire Gingras : *Au Foyer de mon Presbytère*, recueil où poèmes et chansons mêlaient agréablement leurs rythmes graves ou légers. Plus tard, en 1907, l'abbé Maximin Hudon, ancien curé de Berthier, laissa tomber de ses gros cahiers entr'ouverts quelques-unes des poésies que depuis ses années de collège il alignait avec une grande et trop indulgente complaisance, et il composa un recueil : *Souvenirs et Sentiments*. D'autres essais, plus ou moins heureux, sollicitèrent l'attention des lecteurs ; des poésies détachées, confiées aux feuilles éphémères du journal ou des revues, révélèrent souvent des noms de prêtres qui étaient des noms de poètes : mais les recueils de vers signés d'un nom ecclésiastique sont rarissimes, et on le regrette quand on a lu celui que vient de publier M. l'abbé Lacasse.

Les *Heures solitaires* sont l'un des volumes de vers les plus chargés d'émotions qui aient été publiés

en ces dernières années. Si la muse de M. le Curé de Saint-Tite-des-Caps n'a pas de prétention à l'ode triomphale ou aux couplets épiques, elle est très à l'aise dans les champs fleuris où elle butine, dans les souvenirs pieux où elle se recueille, au sanctuaire où elle médite. L'inspiration du poète est variée : elle passe avec virtuosité du grave au doux, du plaisant au sévère. *Religion, Famille, Patrie, Au caprice de la Muse* sont les titres principaux sous lesquels M. Lacasse a groupé ses poèmes ; “ *Au caprice de la Muse* ” pourrait être le titre du livre tout entier. C'est bien au hasard des circonstances et des événements, au souffle inattendu des enthousiasmes que l'auteur a écrit ces vers où se répand et s'exalte son âme de poète. Et c'est vraiment plaisir que de le suivre en tous ces méandres fantaisistes où s'envole sa muse capricieuse.

*

* *

Mais cette muse est d'abord — et d'ailleurs toujours — sacerdotale. C'est au Dieu de son autel que le prêtre consacre ses premières poésies : c'est à le chanter, et c'est aussi à le faire mieux aimer qu'il s'applique. La poésie n'est-elle pas une forme certaine, l'une des plus hautes, du ministère intellectuel ? Depuis que David a accordé sur sa harpe les psaumes, depuis que saint Grégoire de Nazianze,

le chantre du christianisme oriental, a mis en vers ses méditations religieuses, et écrit " sous l'ombrage d'un bois épais " les strophes ardentes, parfois angoissées et pleines de larmes, qu'il termine par un hommage à la divinité, la poésie n'a cessé, sous une forme ou sous une autre, d'annoncer Dieu, de le faire connaître, d'appeler à lui les âmes inquiètes, ou mal satisfaites des choses du monde. La poésie devient volontiers de l'apostolat ou de l'apologétique, quand elle jaillit des profondeurs sincères d'une âme chrétienne.

Monsieur l'abbé Lacasse ne pouvait pas, dans ces heures solitaires où il donnait libre cours à ses plus intimes pensées, ne pas se reporter vers le Dieu de son sacerdoce, vers l'autel de ses sacrifices, et célébrer tant de mystères dont il est le témoin ou le prédicateur. Les fêtes liturgiques qui se déroulent tout le long de l'année dans son église paroissiale lui ont inspiré quelques-uns de ses poèmes. Les fêtes liturgiques sont essentiellement inspiratrices de poésie.

Dans un triptyque intitulé *Nuits de Noël*, l'auteur chante sur un mode rapide, la joyeuse fête. Le premier tableau est gracieux comme une nuit de Bethléem.

*Du ciel clair d'Orient les constellations
Épandent dans la nuit l'or pur de leurs rayons
Sur les montagnes dénudées.*

*Minuit ! et les bergers, transis, vêtus de peaux,
Surveillent, somnolents, leurs dociles troupeaux
Aux pâturages de Judée.*

*Soudain le firmament a d'étranges clartés . . .
D'harmonieuses voix dans l'azur ont chanté :
" Gloire au Très-Haut ! Paix à la terre !
" Pâtres de Bethléem, levez-vous et venez !
" Ne craignez rien : Jésus le Rédempteur est né !
" Noël ! Gloire à Dieu votre Frère !" (1)*

Monsieur l'abbé Lacasse sertit volontiers dans ses strophes les textes sacrés. On peut le vérifier avec beaucoup d'autres de ses poèmes religieux ; mais les poèmes liturgiques sont intéressants pour cette raison, entre bien d'autres, que l'on y retrouve comme en leur place naturelle nos souvenirs d'évangile.

Après Noël, qui chante la naissance du Christ, *Consummatum est !* qui annonce et pleure sa mort. Les bouleversements de la nature qui accompagnent le dénouement tragique du calvaire ont sans doute douloureusement ému le poète ; mais songeant aussi à la grande délivrance que nous apporte la mort de Jésus, il préférerait aux perturbations angoissantes une universelle allégresse :

(1) *Nuits de Noël*, p. 23.

*Sur ton axe affaibli, Terre, pourquoi trembler,
Lorsque sonne pour toi l'heure de délirance?
Quand sur ton sein brisé par ta longue souffrance
Comme un baume du ciel ce sang vient de couler ?...*

*Pourquoi frémir, craintif, roc béni du pardon ?
N'es-tu pas, ô Calvaire, à cette heure suprême,
Le temple sacré par le sanglant baptême,
Le parvis trois fois saint où l'on heurte le front ? . . .*

*Reparais, ô soleil, et chasse ces ténèbres !
Au chef pâle du Christ pose tes rayons d'or !
Adorez-le, vivants ; consolez-vous, ô morts
Qui l'attendiez, captifs, dans vos cachots funèbres ! (1)*

C'est que le Christ, sur sa croix, a laissé tomber de ses lèvres une prière qui nous a reconquis l'affection divine, un mot qui devait rétablir entre les hommes la très douce charité. Le poète bénit ce mot du pardon.

*Pardonner ! mot divin que l'homme, un jour, apprit
En regardant mourir l'Agneau sur le Calvaire ;
Mot qui sortis, sanglant, du cœur de Jésus-Christ,
Pour réconcilier le ciel avec la terre ;*

(1) *Consummatum est*, p. 29.

*Mot incompréhensible, hier, à notre cœur,
Et trop dur à l'orgueil de notre esprit superbe,
Aujourd'hui, nous aimons, conquis par ta douceur,
T'épeler à genoux, dans la clarté du Verbe !*

C'est en lisant ces poèmes liturgiques, et en se rappelant les cérémonies religieuses qui en déploient le souvenir au sanctuaire, que l'on comprend pourquoi le prêtre-poète qui est rare dans notre histoire littéraire, ne l'est pas dans les presbytères. Ils ne font pas tous des vers, les prêtres, et il ne faut pas trop le regretter ; mais ils développent tous en eux les sentiments profonds et aussi très élevés, et très purs, et très tendres, et très divins qui constituent la meilleure part du don sacré. Il n'est pas nécessaire d'avoir lu la quatrième partie du *Génie du Christianisme* pour savoir comme nos mystères chrétiens sont poétiques ; il suffit d'en avoir vu se dérouler les spectacles dans une humble église de village, et pour le prêtre, d'avoir mêlé sa vie, sa plus intime pensée, à leurs rites symboliques.

Et voilà pourquoi le prêtre est éminemment pré-disposé à la poésie : le prêtre du christianisme mieux encore que le prêtre du paganisme, mieux que le druide songeur dans les forêts gauloises, parce que les mystères qu'il célèbre ne sont pas des fables incohérentes ou fragiles, mais des inspirations harmonieuses, des rayonnements splendides de la plus haute Vérité.

Et quand le prêtre chrétien sort du sanctuaire pour entrer dans cet autre temple, plus vaste, plus beau, formé par Dieu lui-même, qu'est l'univers, il en comprend encore merveilleusement l'ineffable poésie. Le prêtre ne peut pas ne pas aimer la nature en qui il retrouve Dieu, la nature qui, elle-même, conduit à Dieu. Et le prêtre qui chante d'instinct les harmonies du sanctuaire, célèbre avec un enthousiasme aussi sincère les harmonies de la création.

Monsieur l'abbé Lacasse ne pouvait donc ne pas mêler à ses poèmes religieux des strophes inspirées par la campagne qu'il habite, par les paysages de Saint-Anselme où s'écoulèrent ses jours d'enfance, par les montagnes pittoresques, les gracieuses Laurentides qui encadrent aujourd'hui son presbytère. Et ce qui dans la nature a tout d'abord sollicité sa muse, c'est justement l'invitation pressante qu'elle fait à toutes créatures de louer Dieu. Le livre des *Heures solitaires* s'ouvre par une méditation sur le soir, qui est un écho certain du cantique de Daniel ; *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*, et qui se prolonge ensuite et s'éploie en strophes larmartinienues.

*Champs où dorment les blés, grands bois silencieux,
Montagnes de granit aux silhouettes noires,
Fleuves qui vous drapez dans vos mouvantes moires,
Où scintillent, la nuit, les étoiles des cieux ;*

*Rayons du firmament, murmures de la terre,
Bénissez Dieu ! Prenez, anges, vos encensoirs !
Et toi, chante avec eux, mon cœur, l'hymne du soir :
L'astre veille là-haut, la fleur prie au parterre. . . (1)*

L'“ Heure du soir ” est infiniment propice à ces impressions mystiques qui emplissent nos âmes d'une paix bienfaisante, et les emportent vers Dieu. L'homme peut oublier un moment son Créateur, et porter vers des visions troublantes sa pensée ou son rêve : un jour, ou plutôt à quelque heure méditative, impressionnante du soir, il relèvera vers le ciel son regard inquiet.

*Obsédé de désirs, de soucis qui l'étreignent,
S'il cherche quelquefois hors de vous, dans la nuit,
Fiévreux, exaspéré, ce bonheur qu'il poursuit,
Et que jamais ses mains n'atteignent,*

Pardonnez-lui, Seigneur, car il ne vous hait pas.

.....

*Son malheur est de croire, hélas ! trop en lui-même ;
Mais quand vous l'appellez, le soir, méditatif,
Il vient s'agenouiller à vos pieds, attentif
A bien dire, ô Dieu, qu'il vous aime ! (2)*

(1) *Le Soir. Méditation*, p. 3.

(2) *Le soir*, p. 5.

Et le poète conclut cette apologétique tirée des spectacles de la nature par une strophe à la fois pieuse et caressante :

*O soir harmonieux et doux, épands encor
Sur mon front las ton calme, et ton ombre sur l'onde !
Mon cœur comme le flot aime la paix féconde
Que lui porte, affaibli, ton dernier rayon d'or . . .*

Mais, si haute, si surnaturelle que soit l'inspiration de M. l'abbé Lacasse quand il chante la nature — on pourrait le constater encore dans les strophes alertes intitulées *Dieu dans les Créatures* — je soupçonne ce poète ecclésiastique d'aimer beaucoup la nature pour elle-même, et de se complaire en ses spectacles pour ce qu'ils offrent à ses regards ou à sa rêverie de visions harmonieuses ou de poétiques émotions. N'y a-t-il pas un peu et beaucoup de volupté esthétique dans ce couplet de la méditation sur *le Soir* où l'auteur ne songe plus à prier mais plutôt s'abandonne au plaisir de s'émouvoir ou de rêver :

*O moment suave où le jour tombe, et, rieur,
Se perd dans le flot d'or du soleil qui décline ;
Où le silence va des prés verts aux collines
Avec l'ombre qui monte et la brise qui meurt.*

D'ailleurs, M. Lacasse nous avertit lui-même dans sa *Préface* qu'il prend un plaisir infini à écouter dans la montagne chanter la poésie. " Dans la montagne où je demeure, la Poésie passait chantant dans le feuillage, murmurant sur les lacs, gazouillant, folâtre, aux rives des ruisseaux, ou rêvant, silencieuse et triste, à l'ombre des grands saules... j'écoutai sa chanson, ses murmures. J'emplis mon âme de son rêve ; et je causai, et je souris, et je chantai avec elle."

Et si vous voulez vous persuader encore que ce poète mystique est aussi un poète romantique, c'est-à-dire une âme sensible à toutes les voix de la nature, et très désireuse de s'ouvrir aux impressions qu'elle lui suggère, écoutez ces strophes écrites un soir encore au bord de la mer :

*Souvent l'on t'a chantée, et je viens sur ta plage,
O Mer, seul et pensif, écouter à mon tour
Tes soupirs ou tes cris, ton murmure ou ta rage ;
Je viens te contempler au déclin de ce jour.*

*Tu m'apparais bien belle en ta vague écumante,
Au souffle des autans quand s'effrangent tes flots ;
Mais combien plus, ce soir, à la lueur mourante
Du soleil qui se fond dans l'azur de tes eaux !*

.....

*Mais que ta vague, ô Mer, avec fracas se brise,
Ou, le soir, doucement s'apaise pour chanter,
Et mêle son babil au soupir de la brise,
Ta voix toujours m'est chère, et j'aime à l'écouter!*

*Je voudrais sur tes bords demeurer, solitaire,
Et là, sans fin, de ton azur emplir mes yeux...
— L'homme qui te contemple oublie un peu la terre:
L'aspect de ta grandeur le fait rêver aux cieux.(1)*

Il y a des poètes qui aiment surtout les ruisseaux, les fleurs ou la lune ; M. l'abbé Lacasse aime surtout la mer ; il ne se lasse pas de l'aller voir et de la chanter. Et c'est tant mieux pour la mer et pour nous : il en rapporte des hymnes qui prolongent à nos oreilles l'harmonie des flots.

Mais on le voit déjà suffisamment, M. Lacasse aime la nature pour en recevoir des impressions plutôt que pour en décrire les formes ou les couleurs. Sa poésie flotte un peu molle et vaporeuse sur les objets, elle n'en précise pas toujours assez les contours. S'il essaie quelquefois de peindre, il ne fait que poser sur les strophes une discrète nuance, un dessin à peine esquissé ; et il remonte tout de suite vers son rêve imprécis. Il écrit volontiers des couplets comme celui-ci :

(1) *Un Soir au bord de la Mer*, p. 146.

*Dans l'azur nuancé par les ors du couchant,
Montagnes et bosquets déroulent leur dentelle,
Et le soir passe sur les moissons, dans les champs,
Léger comme un vol d'hirondelle.(1)*

C'est que le poète aime dans les choses l'âme qu'elle contiennent plutôt que la réalité matérielle dont elles sont faites. Et cette âme des choses, n'est-ce pas d'ailleurs le plus souvent notre âme elle-même qui s'attache à elles et qui leur donne un peu de sa tendresse? C'est à cause de ces affinités secrètes de notre âme avec tous les objets chers ou vénérés, que M. Lacasse a vivement senti la poésie des souvenirs ; c'est pour cela qu'il a consacré quelques-unes de ses très bonnes pièces au *Vieux Jardin de la Maison paternelle*, au *Vieux Calvaire de son village*, au *Vieux Paroissien* de son aïeule. Il trouve, pour chanter ces choses anciennes, et les lieux où il a vécu son enfance, une précision de détails à laquelle il ne nous avait pas habitués. Lisez ceci, ou plutôt voyez :

*Tout près de la maison vieille, le vieux jardin,
Serré dans sa clôture en planches de sapin.
Il me semble sans vie, hélas ! et ses allées,
Si belles autrefois, si proprement sarclées,
Sont pleines maintenant d'herbes, de détritüs ;*

(1) *Le vieux Calvaire*, p. 11.

*Et ces deux grands pommiers par tous les vents battus
Sont à moitié tombés... Les plates-bandes nues,
Les œillets inclinés sur leurs tiges ténues,
Et les géraniums que l'aïeule aimait tant,
Les marguerites, tout, tout est flétri...*

Pourtant

*Tout n'est pas mort, car de chaque motte de terre
Et des fleurs sans parfums qui jonchent la terre,
S'élèvent doucement des voix tendres, des voix
Comme on les aime dans le silence des bois,
Ou comme on les entend au fond des cimetières...*

Ces vers descriptifs nous révèlent donc tout un aspect du talent de monsieur Lacasse, ils nous montrent en lui un artiste capable de peindre, de faire voir, de mettre sur des réalités très simples le charme d'une élégante poésie. On retrouvera le même mérite de précision dans les autres poèmes rustiques consacrés aux souvenirs du passé, surtout dans le *Vieux Calvaire* et le *Vieux Paroissien*. Il faut lire ces vers tout parfumés de piété, et vigoureusement évocateurs. Et il faut souhaiter que l'auteur s'applique à reconstituer encore dans de nouveaux poèmes tant de choses qui étaient chères à notre jeune âge, et qui n'existent plus guère que dans nos souvenirs.

Mais il n'y a pas que la petite patrie, le foyer ancien ou le village qu'il a depuis longtemps quitté, que le poète aime à célébrer. La grande patrie qui est faite de toutes nos minuscules affections, qui est le prolongement du jardin familial ou de la terre paternelle, sollicite à son tour l'attention du poète. Le prêtre chez nous se double toujours d'un fervent patriote. Et parce que le patriotisme véritable doit s'élargir dans le temps comme dans l'espace, jusqu'au plus lointaines frontières du sol et de la race, c'est jusqu'à la France que remonte d'abord l'auteur des *Heures Solitaires*, c'est à elle, à sa vie, créatrice de la nôtre, c'est à son drapeau, à ses fleurs de lis qu'il consacre son premier poème patriotique.

*Lorsque la France, un jour, prodigue de sa gloire,
Fit notre Canada du sang pur de son cœur,
O drapeau fleur-de-lis, tu mis sur notre histoire
Le lustre éblouissant de ta vieille splendeur !*(1)

Nous ne devons pas déraciner nos affections nationales, nous ne pouvons oublier la nation très noble — *gens nobilissima* — qui fut mère de notre peuple :

*Un pays peut changer de nom ou d'allégeance,
Mais de mère, jamais . . . si sa mère est la France !*(2)

(1) *Fleur-de-lis et Carillon Sacré-Cœur*, p. 93.

(2) *Pour nos blessés de l'Ontario*, p. 95.

Et c'est à l'occasion des luttes pénibles que nos compatriotes de l'Ontario soutiennent avec tant de courage pour conserver leur langue française, que le poète rappelle cette loi de fidélité. La très mesquine persécution des Anglais de l'Ontario contre nos écoles canadiennes-françaises, et l'héroïque résistance des nôtres ont inspiré à M. Lacasse un bon poème qui fut vivement applaudi à la séance publique de la Société du Parler français, au mois de février dernier.(1)

L'école, c'est bien le lieu où notre enfance a laissé quelques-uns de ses ineffaçables souvenirs, et c'est aussi, dans la patrie où vit et s'élève une race, le foyer nécessaire où se continue et se complète l'éducation familiale. M. Lacasse a consacré à l'école de son village des pages alertes et spirituelles, où se retrouvent de très fraîches impressions.

*A vingt pieds du chemin, tout droit devant l'église,
Proprette, et tous les ans reblanchie à la chaux,
Notre maison d'école avait deux portes grises,
Et, jusque sur son toit balançant leurs rameaux,
Trois grands saules touffus y faisaient de l'ombrage.
Au pied de la falaise où se bornait la cour,
L'Etchemin déroulait, entre ses hauts rivages,
Son écharpe d'argent aux gracieux contours.*

(1) Février 1916.

Mais l'école de Saint-Anselme avait beau se faire coquette sous les saules, on n'aimait pas toujours à la fréquenter :

*Pour un gamin, l'école est un peu . . . la prison !
Car laisser là le jeu pour apprendre ses lettres,
Quitter pour quatre murs les larges horizons,
Et les feuilles et les fleurs pour les feuillets du livre,
C'est dur ! Et préférer au babil des oiseaux
Les sons rudes des mots que du doigt il faut suivre,
Et la leçon du maître au glouglou du ruisseau . . .*

Cependant l'on vit de bonnes heures, à l'école et le poète sait les rappeler avec émotion. Il loue le dévouement des maîtresses, des " femmes au cœur de mère " qui y font leur travail pénible et créateur :

*Vous qui saviez mêler aux conseils les caresses,
Pour former à la fois nos cœurs et nos cerveaux,
Soyez bénis d'avoir usé votre tendresse
A cet âpre travail : nous créer de nouveau . . .*

*L'homme, comme l'enfant, n'a guère la mémoire
De vos obscurs labeurs, de vos œuvres sans prix ;
Dieu les connaît : cela suffit, et votre gloire
N'est pas moins immortelle, ô maîtres incompris !*

Il faudrait mettre tout ce poème sur l'*École* dans les *Abécés* de nos enfants. Il en serait une gracieuse et utile préface.

Combien d'autres sujets le poète a traités, sur lesquels il a répandu ses souvenirs et sa bonne philosophie. Tout poète est un peu philosophe, n'en déplaît aux contempteurs du Parnasse, et à Platon lui-même. Seulement la philosophie des poètes a ceci de particulier et qui la fait méconnaissable, c'est qu'elle n'est ni profonde ni rébarbative.

Philosopher, c'est apprendre à mourir, a dit quelqu'un qui devait être un peu philosophe. Et justement le poète des *Heures Solitaires* nous donne souvent des leçons qui nous rappellent le sens de la mort. Il chante la souffrance qui est l'expiation du mal, les larmes qui purifient,

*Les pleurs qui vont du cœur contrit à la paupière,
Ouvrant au repentir un humide sillon...*

et il écrit avec quelque hardiesse :

L'Homme, les Pleurs et Dieu, sublime Trinité !(1)

Mais la souffrance a beau passer sur nos vies comme une épreuve qui les rachète, il est toujours pénible à l'homme de s'en aller vers la tombe, et

(1) *Le Soir*, p. 8.

d'écouter, à certaines heures du jour, le tic-tac de l'horloge qui nous avertit de l'incessante décrépitude.

*Tic-tac. . . et mon horloge, insensible et méchante
Jette dans le passé ce qui fut l'avenir ;
C'est le Temps qui me parle, et sa voix m'épouvante :
Il passe, et le présent n'est plus qu'un souvenir !*

*En écrivant je meurs ; l'effort de ma pensée
Hâte l'heure fatale, et l'horloge toujours
Dit que ma vie achève à peine commencée,
Que peut-être je suis au dernier de mes jours.(1)*

A ce moment de tristes réflexions, le poète se dégage des lourdes attaches de notre existence ; il songe à la mort chrétienne qui est le triomphe de la vie, et il condense en quelques vers des pages de doctrine qu'un philosophe chrétien ne saurait désavouer. La mort, écrit-il.

*la mort qui te paraît sinistre,
C'est l'heure où la souffrance et la lutte ont cessé ;*

*C'est l'heure où le chrétien s'endort et se repose
Dans le charme enivrant du bonheur tant rêvé,
Où l'éternel Soleil brille et teinte de rose
Les espaces sans fin de l'Éden retrouvé !*

(1) *Le Tic-tac de mon Horloge*, p. 18.

Ceux qui aiment la poésie légère liront avec un sourire satisfait les badinages rimés de M. Lacasse. *Un pique-nique, l'Epidémie du Vaccin à Québec, la Ligne et le Fusil, les Médecins et les Microbes* nous montrent tout un aspect plaisant de l'esprit du poète. Ce poète volontiers triste est aussi un joyeux observateur de la vie ; ce mélancolique est un pince-sans-rire qui enfonce comme un dard l'hémistiche ironique.

Concluons en observant, comme il convient, que le champ parcouru par le poète des *Heures Solitaires* est vaste, puisqu'autour de lui se dessinent en lignes plus ou moins précises presque tous les horizons de la nature et de la vie. Le lyrisme ainsi se porte sur tous les points de la pensée et du regard de l'homme. Mais si le champ est vaste, il n'est pas très profondément retourné ; c'est à fleur de terre ou à fleur d'eau que d'ordinaire la muse court en chantant, et l'on souhaiterait parfois des contacts plus complets ou plus continus avec les choses, plus de pénétration dans les idées, des coups d'aile plus hardis, un vol plus large et plus assuré.

Mais il ne faut pas demander à un auteur d'être autrement qu'il n'est essentiellement et naturellement. M. Lacasse ne se présente pas comme un sonneur d'olifan ou un penseur ailé : il prétend n'être pas autre chose qu'une voix de la montagne qui redit de faciles échos, une voix du sanctuaire qui

s'accorde au rythme des prières sacrées, une voix du souvenir qui raconte, au détour de ses quarante ans, les joies anciennes et les chers objets disparus. Sans doute, il aurait pu quelquefois contenir davantage, et davantage ramasser et fortifier son émotion ; il aurait pu mettre une plus large part de lui-même, de sa pensée et de son cœur, de sa pensée surtout, dans les poésies qu'il nous a données. Le lecteur aimerait parfois à chercher dans un sillon plus creux la perle que le poète a laissé tomber ; et cette perle elle-même, il la voudrait toujours artistement travaillée, élégamment sertie. M. Lacasse s'appliquera donc davantage — car ce poète doit continuer à faire des vers — à approfondir ses inspirations et à les soutenir, et à les amplifier.

Il a de trop précieuses qualités de rythme pour qu'il ne les utilise pas encore, et qu'il n'en répande pas sur d'autres poèmes l'harmonie. Il aime à composer des vers qui soient d'une sonorité douce et caressante.

*Le jour s'endort. Écoute, ô mon cœur, les voix douces
Des prés et des jardins où sommeillent les fleurs ;
Écoute le babil des feuilles sur la mousse :
Les choses, comme nous, ont des ris et des pleurs.*(1)

Mais il arrive parfois qu'il morcèle trop volontiers le mouvement large de l'alexandrin, et qu'il y

(1) *L'Ame des choses*, p. 72.

introduit des incidences, des interjections, des réflexions truquées qui remplissent la ligne ou qui en brisent avec effort l'uniformité. Le rythme ne provient plus alors de la pensée qui se déploie, mais des mots qui se juxtaposent ou se heurtent. D'autre part, — et cette remarque n'est pas nécessairement un blâme — M. Lacasse rompt avec la tradition classique au sujet des rimes, et il ne s'inquiète pas outre mesure de savoir si c'est un singulier qui rime avec un pluriel. Et il a pour se justifier les théoriciens les plus autorisés de la poésie contemporaine, en particulier M. Auguste Dorchain dont on connaît le livre si pénétrant : *l'Art des Vers*. Mais les tenants de l'ancienne versification lui reprocheront quand même d'abuser de la permission qu'on lui donne, et de ne pas assez se soucier, en faisant rimer les vers, de satisfaire à la fois les oreilles et les yeux.

Quant à l'image, nécessaire en poésie, pour faire voir en relief ou en couleur la pensée abstraite, si, dans les *Heures Solitaires*, elle n'est pas toujours très nouvelle, si elle surgit sans être assez inattendue des méditations de l'esprit, ou des spectacles de la nature, elle est toujours juste, précise, délicate, elle témoigne d'un goût sûr et bien exercé. A mesure que le poète multipliera ses efforts, élargira son expérience, assouplira davantage les ressorts de la pensée et de l'imagination, il verra s'affirmer davantage son originalité, il écrira des poèmes d'une beauté plus éclatante et plus continue.

Les *Heures Solitaires* sont donc tout à la fois un résultat et une promesse : elles sont l'œuvre d'une âme d'artiste, et le commencement d'un cantique qui demain fera éclater de nouvelles et plus puissantes harmonies.

1916.

UN POÈTE RÉGIONALISTE

BLANCHE LAMONTAGNE

Je veux parler du dernier recueil de mademoiselle Blanche Lamontagne : *Par nos Champs et nos Rives*, (1) qui a paru aux premiers mois de 1917, et que l'on vient de rééditer. (2)

Le titre s'est inscrit tout naturellement sur le livre, sur la gerbe rustique et fraîche que l'auteur a vraiment glanée par les champs et les rives. Cette gerbe porte en sa fleur robuste l'odeur saine du terroir ; de tels poèmes ne se peuvent cueillir que dans les campagnes de la province de Québec.

Mademoiselle Lamontagne avait déjà composé avec les choses de chez nous — ou plutôt de chez elle, — un premier recueil de poésies rurales : et cela s'appelait *Visions gaspésiennes*, et la Société

(1) *Par nos Champs et nos Rives*, in-12, 190 pages, Montréal, 1917. Madame Blanche Lamontagne-Beauregard a depuis publié : *La Vieille Maison*, in-12, 220 pages, Montréal, 1920 ; *Récits et Légendes*, in-12, 136 pages, Montréal, 1922, et *Les Trois Lyres*, petit in-12, 132 pages, Montréal, 1923. — Les *Visions gaspésiennes*, petit in-16, 184 pages, parurent en 1913.

(2) Fin de l'année 1917.

du Parler français, attentive aux premiers travaux d'une jeune poétesse qui avait le regard aigu et le crayon ferme, couronna de lauriers académiques ces croquis en couleurs, et ces paysages en strophes. Mais combien, depuis ces premiers essais, les visions se sont agrandies ! et comme l'œil du poète est aujourd'hui plus observateur et plus pénétrant ! Et comme mademoiselle Lamontagne a eu raison de continuer à regarder la bonne terre canadienne, et ses "habitants" !

Il y a, en effet, une poésie de la nature avec laquelle il semble qu'elle soit plutôt capable d'accorder son lyrisme : c'est celle que l'on est convenu d'appeler la "poésie du terroir". Une telle poésie n'est pas la plus large, ni la plus puissante, ni la plus divine. Le *mens divini*or dont parle Horace va quelquefois chercher plus haut son inspiration ; il habite volontiers les cimes altières, les Alpes sublimes où passent les grands souffles éternels. Mais il faut que toutes les poésies de la nature et de la vie trouvent leur expression humaine, et c'est un grand mérite pour le poète que de savoir reconnaître son domaine, sa province intellectuelle, le lieu natal de ses rêves et de ses inspirations.

La poésie du terroir manquait trop à notre littérature canadienne. Mademoiselle Lamontagne cultive en notre climat un champ presque vierge. Sans doute, depuis quelques années nos poètes y

sont allés plus souvent butiner le miel de leurs vers. Des abeilles nouvelles ont visité nos fleurs sauvages et nos jardins rustiques. Le lyrisme terrien, enfin, passe comme un vent plus rude sur nos campagnes inviolées, et la muse de chez nous paraît fatiguée d'avoir trop longtemps battu de l'aile dans l'azur vague et uniforme de l'éloquence patriotique. Chapman a vraisemblablement fermé le cycle des poèmes oratoires que nous valut la renaissance littéraire de 1860, et l'on songe maintenant à renouveler, soit dans l'analyse des sentiments et l'observation psychologique de la vie intérieure, soit dans les spectacles pittoresques de la nature et les paysages plus attachants de nos mœurs canadiennes, une inspiration qui avait besoin de refaire sa vigueur première. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que M. Pamphile Le May avait depuis longtemps indiqué à nos poètes ces sources neuves du lyrisme. Lui-même y avait un peu négligemment puisé ses premières poésies. D'autres sont venus depuis quinze ans, qui ont bu avec plus de volupté les flots clairs qui jaillissent du terroir, qui en ont répandu avec plus de grâce sur leurs strophes la limpide abondance.

Le Canada chanté, de M. Albert Ferland, *les Chemins de l'Ame* et *la claire Fontaine* de Englebert Gallèze, *les Heures poétiques*, et *Mon Pays, mes Amours*, de Jacquelin, *les Voix champêtres* de

M. Hector Demers, et quelques parties, quelques minutes des *Heures Solitaires* de M. l'abbé Lacasse, sont des contributions heureuses, bien qu'inégales, à notre littérature régionaliste. Mais je ne crois pas qu'aucun de ces poètes ait vu avec autant de précision que mademoiselle Lamontagne, et qu'aucun ait mieux su dégager des multiples objets de la vie et de la nature, l'élément de beauté qui s'y trouve. Et c'est pourquoi il importait de faire bon accueil à son œuvre nouvelle, et, à l'occasion de la seconde édition qui vient de paraître, d'en bien louer encore le diligent auteur.

*

* *

Mademoiselle Lamontagne est, dans le meilleur sens du mot, un poète "réaliste". Cette manière est la seule, d'ailleurs, qui puisse faire rendre à la poésie régionaliste toute sa valeur objective. Il faut, pour ce genre de littérature, que l'âme du poète se soumette aux choses, qu'elle en retienne les formes extérieures, qu'elle en reproduise les lignes et les contours. Le poète régionaliste n'est tel qu'à la condition de savoir regarder et de savoir peindre : et c'est là tout l'art du réalisme.

Non pas, certes, que l'auteur de *Par nos Champs et nos Rives* soit impassible, et se contente de décrire. La poésie régionaliste ne comporte pas une telle

rigueur exacte et froide. Et aucune poésie ne se peut contenter de reproduire objectivement la nature. Et la poésie naît justement de la rencontre de l'âme avec les choses, de leurs contacts, de leur mutuelle pénétration ; elle est dans la mesure de sensibilité ou d'émotion ou d'intelligence avec laquelle le poète sait aimer et comprendre tout ce qui l'entoure. Il faut toujours à l'idéalisme sa part dans les chants du poète. Sans idéalisme la poésie réaliste ne serait qu'un brutal décalque des formes extérieures de la vie ; elle se confondrait avec l'art inférieur du photographe.

Mademoiselle Lamontagne est, d'ailleurs, douée d'une saine et forte sensibilité. Elle enveloppe de tendresse exquise ou de douce mélancolie les objets qu'elle décrit. Il y a chez elle une émotion réelle, contenue, réprimée souvent, discrète toujours, et pour cela puissante, qui révèle justement le don de la poésie.

Comme tous les lyriques, ou plus exactement, comme la plupart des lyriques, l'auteur de *Par nos Champs et nos Rives* aurait bien pu rythmer les passions inquiètes de l'âme, et mettre en émoi des strophes ardentes.

*L'amour m'a dit, un jour : Poète,
Dans ton langage, chante-moi !*

.....

*C'est moi qui, dans les sentiers roses,
Ai conduit tes pas ingénus ;
C'est moi qui t'ai jeté des roses
Le long des chemins inconnus !...*

*C'est à ma coupe d'ambroisie
Que tu vins t'abreuver un jour ;
Dans ma coupe est la poésie :
Il n'est rien de grand sans l'amour !...*

Mais le poète a répondu, avec son âme paysanne et robuste :

*Je veux, poète de la plaine,
Avec des mots rudes et doux,
Chanter la terre canadienne,
Et la campagne de chez nous !...*

Elle chantera donc la campagne et ses multiples beautés, et ses incessantes harmonies. Elle mettra au centre de la nature son âme vibrante, et recueillera par toutes ses fibres sensibles les mystérieux éléments dont se fait la poésie des choses. Le paysage canadien se fixera dans son regard, dans son imagination et dans sa sensibilité, et elle s'efforcera d'en reproduire dans ses vers l'image fidèle et pittoresque.

Or, cette image très composite et très variable de nos campagnes, doit offrir d'abord, à nos yeux,

(1) *La Campagne*, p. 7.

au centre des choses aimées, l'église du village. Le paysage canadien est un paysage chrétien. Et l'on voit donc aux premières pages du recueil de mademoiselle Lamontagne s'effiler vers l'azur le clocher natal. L'auteur le fait surgir en pleine et douce lumière d'angélus.

*O clocher natal qui domines
Les champs, les forêts, les maisons,
Et fais retentir les collines
De l'écho de tes oraisons !*

.....

*C'est par toi, clocher salulaire,
Par ta voix douce infiniment,
Que la détresse de la terre
Peut monter jusqu'au firmament !...*

C'est justement pour cette oraison altière et pour cette religion bienfaisante dont les cloches sont les voix harmonieuses que le poète met au-dessus de toutes les choses de la petite patrie, au-dessus de toutes les amours rustiques, l'amour du clocher :

*Et plus que la ravine blonde,
Où poussent les foins rajeunis,
Plus que la savane qu'inonde
L'immortelle chanson des nids ;*

*Plus que la clairière où les gerbes
Jettent leurs rayons enflammés,
Plus que les buissons, remplis d'herbes,
Et plus que les champs parfumés ;*

*Plus que les collines prospères,
Plus que les forêts et les monts,
Plus que la maison de nos pères,
O clocher natal, nous t'aimons !*(1)

Et voilà comment l'auteur, à propos de clocher, et des fenêtres du clocher, jette sur la campagne un premier regard, et par cette fraîche et facile énumération,— et par un procédé dont le mode comparatif rappelle un sonnet fameux de Du Bellay sur la “ douceur angevine ”— fait pressentir les visions nettes et gracieuses dont il emplira son recueil. Voilà comment aussi il met aux premières pages le signe certain de ses chrétiennes inspirations.

Mais à défaut d'église ou de clocher les choses elles-mêmes de la création montrent le ciel aux pensées du poète, et souvent les spectacles de la nature se changent pour lui en spectacles de prière. Vous avez vu près de nos maisons canadiennes, le long de nos jardins, les hauts peupliers de Lombardie qu'affectionnaient nos grands-pères et que leurs petits-fils ont le tort de laisser disparaître, ou de ne pas remplacer :

(1) *Le clocher natal*, p. 9.

*Calmes et droits, dressés sur l'horizon,
Gardiens muets de la terre chérie,
Ils font la garde autour de nos maisons,
Les peupliers de Lombardie.*

Mais aussi, ils lèvent bien haut, comme des bras suppliants, leur ramure verticale ; ce sont des arbres en prière :

*Prêtres du sol, ministres sans autel,
Qui contemplez les hauteurs infinies,
Portez, portez notre détresse au ciel,
O peupliers de Lombardie !⁽¹⁾*

Voulant un jour ramasser en une seule poésie toute la piété fervente de nos gens, mademoiselle Lamontagne est allée surprendre à leur foyer même le culte qu'en chaque famille l'on voue au Christ, au grand Christ de plâtre, suspendu quelque part sur le mur, en face de la fenêtre, et qui préside à tous les rites de la dévotion domestique. Ce Christ, comme celui de Lamartine, a reçu le baiser des lèvres mourantes, et il est un précieux héritage qu'une génération laisse à l'autre. Il a consolé ceux qui meurent, il garde l'espérance de ceux qui vivent, et il adoucit par le signe de ses douleurs les tristesses humaines. Et il faut bien au paysan cette vision

(1) *Les peupliers de Lombardie*, p. 50.

consolante. Son effort vers la vie est pénible souvent, et souvent trompé. La nature parfois s'acharne à détruire les moissons promises, les bonheurs laborieux. Et c'est le Christ avec ses bras en croix, et ses meurtrissures sanglantes qui seul peut donner au laboureur qui souffre le réconfort suffisant. Mademoiselle Lamontagne dit tout cela en de beaux vers où le sentiment est soutenu par une pensée ferme, et se projette souvent en de justes images.

Elle explique au Christ lui-même pourquoi les hommes qui cherchent la vie et la joie vont porter vers lui leurs prières.(1)

*...vous êtes la vie et vous êtes l'amour,
Et de vous, il s'échappe une joie éternelle ;
L'âme que votre grâce appelle, sans retour,
Sent un souffle nouveau qui s'élargit en elle.*

*Car vous avez voulu naître nu, comme nous,
Souffrir du froid, jeûner des jours et des semaines,
Sur une terre ingrate étendre vos genoux,
Et saigner, comme nous, sur les routes humaines...*

.....

*Car vous nous avez dit : " J'ai soin de mon troupeau ;
" Paissez, ô mes brebis, paissez sur les collines,*

(1) *Le Christ*, pp. 129-133.

“ J'éclairerai vos nuits d'un céleste flambeau,

“ Et je vous mènerai vers les plaines divines !”

Et l'on voit, par cette dernière strophe, avec quel soin l'auteur, quand il monte son esprit vers des abstractions et des vérités morales ou philosophiques, replie bientôt vers la bonne terre son inspiration, fixe sur des images rustiques la pensée du lecteur.

*

* *

Aussi bien, est-ce dans la campagne, vers les collines et les plaines que la ramènent sans cesse ses affections premières. Mademoiselle Lamontagne est née là-bas, dans cette âpre nature gaspésienne, qui lui fit l'âme solide, près des flots sombres qui enveloppèrent de rumeurs mélancoliques son berceau. Elle a tout vu de ce que les champs et les rives peuvent offrir aux yeux qui savent regarder. Les grèves parfumées de varech où se dresse le Cap-Chat ; les vagues écumantes que soulève le norôît, et qui font cruel le grand fleuve bienfaisant ; les clos quadrillés, où la vie rurale multiplie ses austères labeurs, les chemins pierreux, les sentiers discrets où l'enfance court pieds nus, et égrène en folâtrant ses rires sonores ; la maison, le “ vieux fournil ” où il fait si bon vivre, chanter et quelquefois pleurer ; l'homme surtout, l'“ habitant ” cana-

dien, notre frère à tous, l'ouvrier de la terre et le collaborateur du ciel, l'âme vivante du foyer, le travailleur inlassable des sillons, et qui met partout dans nos campagnes sa vie d'intelligence et d'amour, l'habitant avec son costume familier, son torse vigoureux, avec ses mains larges et son regard clair ; l'homme de chez nous avec tout ce qu'il personnifie de courage, de gaieté et de vertu, avec ses mœurs pittoresques et ses traditions anciennes ; le Canadien tel qu'il apparaît dans le cadre historique, dans le paysage géographique et moral où Dieu et les ancêtres l'ont placé : voilà ce que mademoiselle Lamontagne, notre poétesse du terroir, se plaît à regarder, à comprendre et à peindre.

Et ce n'est donc pas une campagne quelconque qu'elle nous décrit, une campagne aperçue dans des rêves mièvres de citadin en villégiature, ou dans une vision rapide de touriste en vacances ; c'est une campagne vraie et vivante, souvent regardée, délicatement et profondément aimée. L'âme de l'artiste s'est longtemps mêlée à l'âme des choses ; et les choses s'en trouvent très doucement idéalisées. Elles sont toutes remplies des pensées ou des tendresses de l'auteur.

Quand, par exemple, les sentiers au printemps refléurissent, ce sont les chers souvenirs qui reparaissent aussi avec la fine pointe des herbes ou les fleurs blanches des buissons.

*J'ai senti refleurir mon âme, ô bien aimé,
Au souvenir ancien de nos heures joyeuses,
Parce que l'air est doux et que les fleurs nombreuses
Jonchent le sentier parfumé.*

*Et j'ai compris combien l'heure nous sera douce
Lorsque nous reviendrons, tous deux, dans le sentier,
Derrière les troupeaux marquant, d'un pas altier,
Leurs larges sabots dans la mousse !(1)*

Voulez-vous, à votre tour, regarder quelqu'un de ces tableaux de nature, pittoresques, réalistes, tout pleins de la vie et des mouvements du travail rural ? Le poète les a dessinés et suspendus nombreux aux pages de son livre ; choisissons, dans tout ce musée flamand, *la Côte*.(2) La côte ne dit peut-être rien au prosateur qui la monte, ou au passant qui s'y essouffle ; elle est tout un poème pour l'artiste qui y a vu les pénibles va-et-vient du laborieux paysan.

*Elle mène au chemin sonore
Où s'en vont les boisseaux de blés,
Traînés, sous les feux de l'aurore,
Par les lourds chevaux accablés.*

(1) *Le sentier*, p. 15.

(2) Page 25.

*Au printemps, durant les semailles,
Elle s'emplit de bruits d'essieux ;
Les chocs et les heurts de ferrailles
S'y mêlent au souffle des bœufs.*

— “ *Ho ! le Rouget!— Ho ! le Noir ! Marche !*”
*Les coups de fouet vibrent dans l'air,
Et les bœufs se mettent en marche,
Sous les taons, qui mordent leur chair.*

*Tout le jour, c'est une furie
De voix, de cris et de chansons,
Un immense souffle de vie
Qui réveille tous les buissons . . .*

Et l'auteur qui aime les contrastes, dans un brusque retour de la pensée et du souvenir, termine ce poème par la vision reposante de la côte redevenue tranquille, silencieuse le soir, et fréquentée seulement par les discrets amoureux.

Mademoiselle Lamontagne s'applique, d'ordinaire, à répandre de la grâce, de la beauté souriante sur les paysages rustiques. Ses couplets sur *les Blancs Moutons*(1) sont une fantaisie délicate, dessinée en broderie légère, sur une très simple réalité.

(1) Page 31.

C'est cette même légèreté de touche, et cette même précision de mots, qui font si justes et si délicates les strophes changeantes où passe la vision des blés qui naissent, qui poussent, qui épient, qui mûrissent. (1)

*Aimez-vous les blés dont la tige
Vient de naître dans les sillons,
Et qui semblent pris de vertige
Comme de jeunes papillons ?*

*Aimez-vous les blés quand la grâce
De la jeunesse rit en eux,
Quand le vent folâtre qui passe,
S'amuse en leurs minces cheveux ?*

*Les aimez-vous quand le vent roule
Leur vague au milieu des enclos,
Quand ils sont drus comme une foule,
Et remuants comme des flots ?*

*Aimez-vous les voir, dans la plaine,
Quand leur épi vient de s'ouvrir,
Et quand leur enveloppe est pleine
De ses promesses d'avenir . . . ?*

*Moi, je les aime quand les gerbes,
Lourdes d'espoir du lendemain,
Dans les champs, blondes et superbes,
Ont déjà la couleur du pain ! . . . "*

(1) *Les Blés mûrs*, p. 37.

La terre où poussent les blés est dure à remuer souvent, et elle coûte à son maître de longues fatigues. Les champs ne se fertilisent qu'au prix de l'effort des laboureurs. Ce spectacle des travaux pénibles, des lassitudes humaines pourrait décourager les énergies, les patientes endurance. Mais le poète ne veut pas que l'on s'arrête à ces aspects de la vie rurale ; il s'applique à montrer plutôt dans les champs qu'a déchirés le soc des charrues, la récompense féconde des sillons, et, sur les guérets généreux, des gerbes d'or.

Et ces visions évoquent dans son esprit le spectacle d'autres champs fortunés où resplendiront les moissons éternelles. Il faut lire ce poème symbolique des *Deux Champs*, (2) l'un des plus représentatifs de la poésie saine et spiritualiste de l'auteur. Citons les strophes dernières :

*Lorsque vous nous aurez transplantés dans vos plaines,
Sur les côteaux divins quand nous resplendirons,
Dans vos matins brillants et vos aubes sereines,
Seigneur, nous revivrons et nous refleurirons !*

*Puisant la vie au sein de votre azur sublime,
Dans vos champs nous serons ruisselants de beauté.
Sur nous, toujours vivant et toujours magnanime,
Brillera le soleil de votre éternité !*

(1) *Les blés mûrs*, p. 37.

(2) Page 33.

.....
*Nous serons grands comme au sortir d'une victoire,
 Et, loin des vents cruels qui déchirent l'épi,
 Nous oublierons, dans notre joie et notre gloire,
 Le sol ingrat et rude où nous aurons pâti ! . . .*

*Et nous réjouirons vos plaines éternelles
 De la jeune splendeur de nos fronts reverdis,
 Et l'or resplendissant de nos gerbes nouvelles
 Remplira les greniers de votre Paradis ! . . .*

. *
 * *

Mais la première récompense du laboureur doit être l'affection de ceux-là mêmes qui vivent de son travail, l'admiration que lui mérite la dignité de sa vie.

C'est pour louer comme il convient " l'habitant " canadien, que mademoiselle Lamontagne a écrit quelques-unes de ses meilleures poésies. Elle-même se glorifie d'être née d'une famille de paysans qui a poussé dans la terre gaspésienne des racines profondes ; elle est fière de cette noblesse que monseigneur Roy appelait un jour " la noblesse de la charrue ". Elle chante en un hymne sincère l'ancêtre qui le premier partit vers les coteaux, et, à grands coups de hache, ouvrit dans les bois une large éclaircie.

*Ancêtre, ô doux ami des grands érables verts !
O creuseur de sillons dans les terres antiques !
Sois béni ! j'ai reçu de toi mes goûts rustiques,
Et c'est ton âme qui vient chanter dans mes vers ! (1)*

C'est encore la piété filiale qui a dicté au poète les strophes rapides, alertes, où sont énumérés tous les motifs que nous avons de respecter, d'aimer le rude ouvrier des moissons, l'habitant de chez nous. Ses mœurs austères ne sont-elles pas le signe certain des plus hautes vertus ?

*Ne raillons pas leurs habitudes
Leur dehors simple et sans atours,
Leurs manières, leurs gestes rudes,
Et leurs pittoresques discours.*

*Ne rions pas de leur costume,
Fait de " l'étoffe du pays ",
Et, tissé, selon la coutume,
De la laine de leurs brebis.*

*Car, dessous cette rude écorce,
Ils cachent tous un noble cœur,
Et, sous ce dehors plein de force,
Une âme pleine de douceur !*

*Ils venaient de la Picardie,
Leurs ancêtres, et de l'Anjou,*

(1) *L'Ancêtre*, p. 89.

*De la paisible Normandie,
De la Bretagne et du Poitou ;*

*Ils venaient de la belle France,
— Le sol des divines moissons —
Ces hommes de toute endurance
Qui firent ce que nous voyons !*

*Ils ont, sur nos forêts sereines,
Abattu leurs bras acharnés,
Ils ont fait nos champs et nos plaines,
Et c'est d'eux que nous sommes nés ! . . . (1)*

L'habitant canadien a plus que tout autre peut-être l'intelligence de son rôle et de sa dignité. Et c'est pourquoi il ne veut pas du mot de paysan qui, ailleurs, désigne les travailleurs du sol. Ceux-ci, en d'autres pays d'Europe, ne sont, le plus souvent, que des mercenaires sur des terres qui ne leur appartiennent pas ; l'habitant canadien est propriétaire des sillons qu'il a retournés ; il règne sur son " bien " ; il est l'hôte permanent, il " habite " où il travaille. C'est Parkman qui un jour observait très justement cet orgueil légitime de nos cultivateurs ; mademoiselle Lamontagne redit à son tour la fierté laborieuse des maîtres du sol.

C'est au printemps. Les habitants préparent déjà les outils de leur travail.

(1) *Les Habitants*, p. 91.

*L'herbe renaît. Les "habitants",
Que l'amour de la terre enivre,
Reprennent leur bêche, et, contents,
Regardent leurs plaines revivre.*

.....

—“ *Le champ sera prêt, aujourd'hui,
Disent-ils, si Dieu veut qu'il pleuve !*”
*Et leur cœur est tout réjoui
De songer à la moisson neuve !*

Et le poète les exhorte à leur tâche nécessaire :

*Partez ! Dans les champs rajeunis,
Peinez, ô maîtres de la plaine !
Mêlez à la chanson des nids
Le chant de l'espérance humaine !*

*Partez à l'aube ; au petit jour
Tenez le pic et la charrue ;
Parce que vous l'aimez d'amour,
La terre ancienne vous salue !*

*Préparez le pain à venir,
“ Habitants ”, divins émissaires !
Faites gaiement notre avenir,
Vous les humbles, les nécessaires !*

.....

*Tels de vrais artistes, sans bruit,
Achevez votre œuvre féconde,
Et semez, sous l'aube qui luit,
Le blé qui réjouit le monde !*(1)

C'est dans ces œuvres de vie, tout le long des saisons laborieuses, que se créent chez les "habitants", entre les maîtres du foyer, ces tendresses solides qui unissent indissolublement leurs destinées. L'homme et la femme qui ont usé aux mêmes tâches leur jeunesse et leurs forces, et qui ont appliqué aux mêmes sillons leurs rudes énergies, se sentent davantage liés l'un à l'autre quand au soir de la journée, ou au soir de leur vie, ils regardent ensemble leur commun patrimoine. Je crois bien que mademoiselle Lamontagne a dit tout cela dans l'une des meilleures pièces de son recueil, qu'il faut citer tout entière. C'est une idylle rustique, un tableau à la Rembrandt, doucement éclairé de lumière canadienne.

*Le soir tombait au loin ; la nature apaisée,
Dans un riant silence, attendait le sommeil.
Tout bruit s'était éteint ; la terre reposée,
Semblait boire à grands flots l'or du couchant vermeil.*

(1) *Avril*, p. 97.

*Et la brise du soir qui venait des montagnes,
Mêlait l'odeur des bois à l'odeur des grands foin
Dont la blonde moisson inondait la campagne ;
Le soir tombait, au loin . . .*

*Assis près de leur seuil, en ce soir pacifique,
Un couple d'"habitants" causait à demi-voix.
Elle, avait la douceur des aïeules antiques,
Et lui, le pur profil des colons d'autrefois.
Leur visage, ce champ labouré par la vie,
Portait le sceau sacré des chagrins et du deuil.
Ils causaient dans la paix de l'ombre épanouie,
Assis près de leur seuil . . .*

*Dans les mêmes sillons, leurs bras et leur pensée
S'étaient usés, tendus vers le même devoir ;
Par leur commun effort, la plaine ensemencée
Avait fait, chaque été, leur joie et leur espoir.
Leurs yeux s'étaient ouverts aux mêmes éclaircies
Et leurs cœurs réchauffés dans les mêmes rayons ;
Leur dos s'était courbé, leurs mains s'étaient
Dans les mêmes sillons ! . . . [noircies*

*" Je t'aimerai toujours, dit l'homme, aux yeux
[limpides,*

" Tout l'or de ma jeunesse est encore dans mon coeur.

" Il n'est pas de regrets dans les plis de mes rides.

" Et mon fidèle amour est demeuré vainqueur !

“ *Depuis que Dieu bénit notre union chrétienne,*
 “ *Une immuable joie illumine mes jours !*
 “ *Je n’ai pas retiré ma main de la tienne :*
 “ *Je t’aimerai toujours !*”(1)

Les bonheurs intimes du foyer sont, à coup sûr, la récompense très douce de nos laboureurs. Ceux-ci causent tout familièrement, le soir, au seuil de leur porte ; ils s’assemblent aussi dans la maison, près de la cheminée, pour les longues veillées d’hiver, et ils y échangent dans la paix des conversations familiales leurs modestes et joyeuses espérances.

Aussi, leur maison, la maison de “habitant”, méritait bien tout un poème dans le recueil où l’on s’applique à chanter la vie bonne, très simple de nos gens. N’est-ce pas elle qui contient toutes les joies, toutes les douleurs, et toutes les vertus de la race ?

Mademoiselle Lamontagne a donc voulu écrire ce poème.(2)

*C’est une maison blanche, avec la porte grise,
 Et deux pignons pointus que darde le soleil.
 Elle a cet air de paix qu’ont les vieilles églises,
 Et cet air de gaieté qu’a la ruche en éveil.*

*Toujours ouverte par une main charitable,
 La porte bat au vent, comme une aile d’oiseau. . .*

(1) *Le soir tombait*, p. 108.

(2) *La Maison*, pp. 171-184.

Il fait bon d'aller s'asseoir dans cette maison hospitalière.

—“ Vous devez être las, disent ces braves gens,
“ Entrez donc vous asseoir dans la “ chaise bergante ”
“ Mangez, la huche est pleine, et l'orge est jaunissante
“ Car, pour nos champs, les cieux se montrent
[indulgents.

“ Si vous êtes transis, la lame de nos haches
“ A fait tomber, nombreux, les bouleaux durs et ronds;
“ Chauffez-vous, et buvez dans ces vaisseaux profonds
“ Le lait que nous venons de “ tirer ” de nos vaches . . .

“ La brunante est venue et la nuit sera noire,
“ Espérez “ à demain ” : vos effets sont rangés !
“ Pour vous coucher, voici le lit des étrangers,
“ Et si vous avez soif, voici la tasse à boire.”

Et l'auteur se souvient sans doute d'une maison semblable et pareillement accueillante, où elle vécut là-bas, au bord des flots bleus, sur la grève ensoleillée, et elle exhale en un lyrisme attendri ses souvenirs reconnaissants.

*Oh ! le bonheur de vivre en cette solitude,
Le cœur plein de chansons, libres du doute amer,
Et de prolonger nos yeux épris de certitude
Dans les infinis de la mer !*

*Vivre en cette maison, sur la rive charmante,
Dans ce foyer rempli d'un calme souverain,
Et dont le feu tremblant, la nuit, dans la tourmente
Indique la terre au marin !*

*Avec le flot qui chante, avec l'azur qui vibre,
Comme les goélands volant toujours plus haut,
Monter à l'unisson, monter toujours plus libres,
Dans un rêve toujours plus beau !*

*Le bonheur de finir nos jours sur cette grève,
Assis près de la mer, à l'ombre d'un bouleau,
N'ayant pour cadencer le vol de notre rêve,
Que le clapotement de l'eau !*

Autour de cette maison où s'abritent les rêves et les bonheurs de l'habitant, la vie rurale fait circuler toutes ces paisibles agitations. Et le soir ramène au foyer l'homme qui a peiné tout le jour dans ses champs. L'heure du retour à la maison est bonne entre toutes ; elle rapproche les personnes, elle remet à l'unisson les rythmes de la vie, elle fond ensemble les âmes retrouvées. C'est en distiques réalistes et charmants que mademoiselle Lamontagne a développé ce thème pastoral.

*Le jour s'éteint, semant du rouge à l'horizon,
Et la brume obscurcit l'or de la fenaison.*

*Le faucheur a repris sa faux sur ses épaules,
Et descend la colline, où brunissent les saules.*

*Il se hâte, il s'en va vers son humble foyer,
Il sourit, car il voit sa lumière briller.*

.....

*Qu'il fait bon s'en aller, le cœur libre et content,
Vers le toit où l'on sait que quelqu'un nous attend !*

*Il entre, ôte sa veste en disant : " Bonsoir, femme !
" J'ai bien faim, donne-moi le pain que je l'entame !*

*" La chaleur était grande, aujourd'hui, dans nos
[champs
" M'as-tu vu quand je t'ai crié sur les penchants ?"*

*Et sur elle son œil fauve et brûlant s'attache ;
Des petits doigts d'enfants ravaudent sa moustache ;*

*Et cet homme sévère, à la tâche endurci,
Se sent pris de tendresse, et, soudain, adouci ;*

*Car une joie intime et secrète l'enivre :
Il revoit sa demeure, il est heureux de vivre . . .*

Et voilà bien la vie rustique idéalisée : la
vie commune telle qu'elle se fait tout simplement

à la maison, mais ici replacée dans un beau rayon de soleil et d'amour.

Tout près de ces époux, qui au foyer campagnard se sont fait un nid de tendresse, voyons, par contraste, la vieille tante, un peu isolée peut-être, dévouée quand même, qui besogne en marge de la vie des autres, reportant sur les petites nièces ou les petits neveux un cœur et des affections toujours libres. Elle est bien originale, la vieille tante, avec ses vieilles habitudes et ses vieux souvenirs.

*C'était une très vieille fille à tête blanche,
Aux longs cils clignotants, aux lèvres sans couleur,
Qui parlait en posant les deux mains sur les hanches,
Et dont le rire sourd n'avait plus de chaleur.*

*Née au temps où les morts se parlaient sur les grèves,
Où les gais "fi-follets" dansaient au fil de l'eau,
Sa mémoire gardait les contes et les rêves
Dont cet âge naïf entoura son berceau.*

*Elle connaissait maints secrets, maintes tisanes,
Et s'épouvait des bruits que le vent fait dehors ;
Elle savait choisir les herbes des savanes,
Et craignait les "quêteurs", car "ils jetaient des sorts".*

*Souvent, nous l'avons vue au reflet de la lampe,
Frileuse, et redoutant les grands froids de l'hiver,*

*Avec son vieux bonnet de laine sur la tempe,
Lire en faisant tourner les pages à l'envers !*

*Cependant, nous l'aimions, et, dans notre tendresse,
Survivent à jamais, en regrets enchantés,
Les récits dont elle a charmé notre jeunesse,
Et les airs d'autrefois qu'elle nous a chantés ! (1)*

*

* *

C'est peut-être dans ces pièces où mademoiselle Lamontagne ramasse, condense, ordonne tous les traits d'un personnage, ou tous les détails d'une scène de la vie rurale, qu'elle excelle à peindre, et qu'elle donne le mieux l'impression de la réalité. Lisez à ce propos *le Passant* ; ou bien, si vous ne craignez pas de suivre cette paysanne partout où l'ont conduite ses devoirs ou ses souvenirs, lisez ses strophes sur *l'Étable*. C'est du lyrisme répandu avec sobriété et tendresse sur les " bêtes " ; c'est le " train de la grange " vu et fait par un poète.

— " C'est l'heure de donner à manger à nos bêtes ",
Dit le maître. Aussitôt on s'est mis au travail.
L'un donne de la paille au plus petit bétail
Dont on voit s'agiter, au fond, les jeunes têtes.

(1) *La vieille Tante*, p. 155.

*Puis un autre est allé chercher, sur le fenil,
La ration de foin vert et sentant la plaine,
Pour la vache au poil roux, l'agnelle à longue laine,
Et la vieille jument dont le poulain hennit.*

*Alors, ces bons chevaux aux fortes encolures,
Et les bœufs somnolents dont les yeux semblent verts,
Lèvent leur tête large, aux naseaux entr'ouverts,
Et les chaînes d'acier roulent sur les barrures !*

*Ensemble on les entend ruminer doucement.
Ils mangent. Leur bonheur a réjoui l'étable.*

.....

*D'ici, de là, l'on voit paraître entre les crèches,
Un front rouge et des yeux d'un bleu resplendissant :
C'est la vache de race, et le cheval pur sang
Dont le regard s'emplit d'un désir d'herbes fraîches !*

*Maintenant le troupeau s'apaise. Un air de paix
S'étend partout, suivi de l'ombre souveraine ;
Et les bêtes, l'œil fixe et limpide, reprennent
Ce rêve intérieur qui ne finit jamais ! . . . (1)*

*

* *

Ces citations font suffisamment connaître l'art de mademoiselle Lamontagne ; elles en font voir

(1) *L'Étable*, p. 118.

toute la forte précision, le réalisme sincère et mesuré. Le poète montre les choses comme elles sont, il n'y ajoute d'idéalisme que ce qu'il faut pour dégager de la nature sa véritable beauté. Il ne chante pas la nature pour elle-même, mais seulement pour ce qu'elle procure à la vie de l'habitant de douceur nécessaire, de joies saines, de suffisantes consolations. Pas de préciosité dans ces couplets robustes, ni de parfums subtils dans ces bouquets champêtres : partout la santé de l'esprit, la saine et bonne odeur des champs et des rives.

Mais nous ne voudrions pas omettre de dire que mademoiselle Lamontagne montre plus d'une fois les défauts de ses qualités. Pour vouloir rester fidèle aux réalités, et en serrer de trop près les formes extérieures, il arrive qu'elle y heurte son rythme, et qu'elle y brise son vol. Comme l'alouette des grèves gaspésiennes, elle rase les tufs, les étangs et les aulnes, mais aussi elle touche parfois du bout de l'aile les objets qui l'attirent ; et le poète qui traîne de l'aile choit dans le prosaïsme. Il y a un peu de prosaïsme dans le recueil de mademoiselle Lamontagne ; il y en a quelquefois dans ses meilleures pièces. Il y a des pièces inégales où l'on regrette vraiment que quelques vers viennent un peu gâter la beauté de l'ensemble. Les deux pièces liminaires souffrent de ces négligences ; les images n'y sont pas toujours d'assez bon goût. La pièce consacrée à Louis Hébert,

d'ailleurs assez faible, se termine par deux vers, deux images qu'il faut abhorrer :

*Permits que ma chanson soit fille de ta faux,
Et que ma plume soit une sœur de ta hache !*

Et pourtant l'auteur sait parfois trouver de si jolies comparaisons :

*Seule elle lui restait ; l'or de sa tresse blonde
Mettait, sur son hiver, un reflet de printemps.*(1)

Et les marins que le poète nomme " les moissonneurs d'étoiles " ou " les paysans de la mer ".(2)
Et, à propos de l'enfant qui profite, qui grandit :

La force des anciens croît en sa chair vivace.(3)

Ce sont là des mots de poète qui jaillissent partout sous le burin de l'artiste.

Ajoutons, pour finir, qu'il se dégage des poèmes de mademoiselle Lamontagne une discrète et très pratique philosophie à l'usage des gens de la campagne. Il faut aimer les champs et les rives où grandit une forte race, il faut aimer la terre canadienne ; mais aussi, et pour cela, il faut lui rester fidèle.

(1) *Sa Fille*, p. 123.

(2) *Nuit d'automne*, p. 73.

(3) *Le vieux ber*, p. 116.

Il faut s'attacher au foyer rustique, aux traditions familiales, aux mœurs vigoureuses de l'habitant canadien. Il ne faut pas quitter le travail des champs pour les emplois de la ville. Il ne faut pas, jeunes filles des sillons, aux amours solides du moissonneur, préférer les élégances trompeuses du citadin. Je voudrais que l'on mît en musique les quatrains de la pièce *Garde ton cœur*(1) et que partout, dans nos campagnes, à l'heure des joyeuses veillées d'hiver, ou, pendant l'été, sur les perrons où s'assemblent les voisins et les amoureux, l'on chantât ces couplets jolis :

*Ne les laisse pas te conter fleurette,
Ils ne peuvent point t'offrir le bonheur.
Ah ! garde ton cœur, " faluron lurette ",
Ah ! garde ton cœur pour un moissonneur !*

.....

*Car le ciel te veut à la place même
Où doivent germer les blés d'autrefois.
Aux beaux " cavaliers " qui diront : " Je t'aime ",
Réponds fièrement, de ta douce voix :*

*Ah ! ne venez pas me conter fleurette,
Vous ne pouvez point m'offrir le bonheur !*

(1) Page 125.

*Je garde mon cœur, "faluron lurette",
Je garde mon cœur pour un moissonneur !*

C'est par cette cantilène qu'il faut finir notre étude. Elle contient toute l'harmonie rustique qui par les champs et les rives attache au sol et au foyer nos solides et doux "habitants"; elle témoigne de la fidélité paysanne de l'auteur, de sa tendresse exquise pour la terre et les gens de chez nous.

1918.

L'ABBÉ ALFRED TREMBLAY

Cette étude devait servir de préface à un recueil des poésies de l'abbé Alfred Tremblay, que se proposait de publier le Séminaire de Chicoutimi dans les premiers mois de mil neuf cent vingt-trois, à l'occasion du cinquantenaire de cette institution. Des difficultés imprévues, survenues entre la Corporation du Séminaire de Chicoutimi et le légataire universel de l'abbé Tremblay, empêchèrent la publication du recueil.

Le 9 décembre 1921, décédait au Séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé Alfred Tremblay. Cette mort mit en deuil la maison où l'abbé Tremblay avait vécu toute sa vie, où il l'avait prodiguée sans mesure. Elle fut aussi un deuil pour nos lettres canadiennes. L'abbé Tremblay était à la fois un éducateur et un poète.

Notre Parnasse, cependant, ne s'émut guère à la disparition de cette muse. Et si je me sers de ces expressions mythologiques, c'est que l'abbé Tremblay ne les eût pas dédaignées, et que son

inspiration s'alimentait volontiers aux vieilles sources de la poésie classique. Ce romantique avait des lettres, et ces lettres se souvenaient des clichés anciens.— Notre Parnasse ne fut donc guère troublé par cette mort d'un poète qui pourtant l'avait honoré. C'est que l'abbé Tremblay n'a guère chanté que pour son clocher, son petit peuple d'écoliers, et pour les échos du lointain Saguenay. Il n'a pas recherché la grande publicité. Et même, je pense bien qu'il n'a jamais paraphé son nom propre au bas des pages où il imprimait ses vers. Il signait " Derfla " parce que Derfla c'est Alfred lu à rebours des lettres dont le mot s'écrit, et qu'Alfred était son légitime prénom.

Certes, aucun de ceux qui ont passé depuis quarante ans par le Séminaire de Chicoutimi, et qui ont puisé à sa source limpide et abondante le gai savoir, n'ignorait l'œuvre discrète et précieuse de l'abbé Tremblay. Derfla était le poète de la maison, la muse toujours fredonnante du foyer Chicoutimais. De la vie du Séminaire, il chantait tous les événements, les grands et les petits ; aucune joie, aucune tristesse ne le trouvaient insensible, et il consacrait dans de petits poèmes graves ou légers tous les accidents de la vie collégiale qui enchantent ou endeuillent le peuple écolier. Au Séminaire, on lisait avec une filiale curiosité tant de choses familières mises en strophes, et après le Séminaire on

aimait à retrouver dans les vers du poète l'écho fidèle et le prolongement certain des joies anciennes.

Mais, il faut l'ajouter, à cet horizon du pays du Saguenay, à ce cercle d'élèves et d'amis se bornait trop volontiers l'ambition du poète ; et dans ce monde d'ardente sympathie s'est trop enfermée sa réputation. Derfla fut le poète d'une région, sans être pourtant le moins du monde poète régionaliste.

Aujourd'hui que la mort a enlevé à Chicoutimi son barde harmonieux, elle doit le rendre à tous ceux qui s'intéressent aux lettres canadiennes. Le nom de Derfla doit s'inscrire dans l'histoire de notre poésie, et il faut louer le pieux dessein de ceux qui ont bien voulu recueillir tant de pièces éparses, tant de vers presque inconnus, pour en composer le recueil que voici.

*

* . *

L'abbé Alfred Tremblay naquit à la Baie-des-Ha ! Ha ! le 3 février 1856. Le nom de son pays d'origine ne manque pas d'imprévu, ni de pittoresque. Le pays lui-même est plus surprenant encore. Quel touriste ne connaît pas, n'a pas admiré ce vaste réservoir, ce large bassin aux eaux éclatantes que le Saguenay a creusé au flanc de son lit, en marge de ses rives sauvages et fières ? Là il fait reposer un moment ses eaux profondes, qui reprennent ensuite leur cours tranquille pour s'aller perdre

à Tadoussac dans le royal Saint-Laurent. La Baie-des-Ha ! Ha ! — qui emprunte peut-être son nom au cri de surprise des premiers Français qui remontèrent le Saguenay, et dont la course fut trompée par cette apparente bifurcation du fleuve capricieux(1) — la Baie-des-Ha ! Ha ! offrit donc aux premiers regards de l'enfant ses spectacles variés. Du fleuve à la montagne prochaine, la nature multiplie là-bas ses lignes gracieuses, ses perspectives d'ombre et de lumière, ses paysages, ses tableaux, ses somptueux décors, et si l'enfant n'en sut pas toujours analyser la beauté, il en reçut du moins une impression qui se traduira plus tard en strophes émues. Plus tard aussi, pendant ses années de collège, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il développa cette fine sensibilité, ce goût de la beauté et de la poésie qui étaient en lui innés. Là aussi la belle nature devait émouvoir l'adolescent. La montagne qui verse dans les cours de récréation et jusque sur le Collège son ombre et ses sauvages parfums, les plaines abondantes qui s'étalent vers le fleuve, et qui font à l'œil des horizons si vastes et si lumineux, tant de panoramas si larges où le rêve glisse sans effort, devaient augmenter chez le jeune écolier ces facultés d'émotion qui le prédisposaient aux méditations poétiques.

(1) Voir *Les noms géographiques de la province de Québec*, par P.-G. Roy, p. 48.

Aussi semble-t-il — et l'œuvre même de Derfla le démontre — que c'est surtout la nature qui a fait ce poète. C'est la nature qui l'a fait plus sensible et plus rêveur, vibrant à tous les souffles — zéphyr ou aquilon — avide d'émotions lyriques, toujours prêt à s'exalter intérieurement — il ne fut pas volontiers communicatif — et à recueillir dans son âme toute l'essence de poésie que lui révélaient les choses.

L'abbé Tremblay fut en somme un romantique. Il aima la nature de la façon dont on l'aimait en mil huit cent vingt ; non précisément pour la décrire, mais pour la chanter. Il ne faut pas lui demander de peindre ce qu'il voit. Sans doute, il sait apercevoir le détail qui éveille en lui l'émotion lyrique, mais il demande plutôt à son luth de traduire cette émotion et non au pinceau de reproduire avec précision ce détail . Au reste, on sait comme les romantiques, en général, ont été incapables de précision. Victor Hugo voulut en mettre souvent dans ses poèmes, et ses poèmes fourmillent de fantaisies et d'erreurs. Ne demandons pas à la poésie romantique d'être géographie ou érudition. Ceci tuerait cela. L'abbé Tremblay a voulu un jour célébrer son pays natal, la Baie-des-Ha ! Ha ! Ses strophes sont pâles, insuffisantes : il ne fait pas voir ce qu'il admire ; il reste dans le vague et, il faut le dire, dans la banalité.

Il n'en faut pas conclure, certes, que l'émotion romantique est nécessairement banale. Il est, au

contraire, dans sa nature d'être très personnelle, et donc de se singulariser ; elle se singularise chez les grands poètes jusqu'à l'originalité.

Mais l'originalité n'est pas puissante chez Derfla. Elle était, nous assure-t-on, plus accusée dans sa personne qu'elle ne l'est dans ses vers. Elle consiste chez lui dans une sensibilité fervente, qui passe très vite de la réalité au rêve, et qui tout de suite transpose en visions spirituelles ce qu'ont vu ses yeux de chair. Lisez *Métamorphoses*, et vous aurez une idée suffisante de la manière du poète.

L'automne achève de dépouiller les prés, les arbres, de chasser les oiseaux, et d'étendre partout ses humides brouillards. Voici l'hiver, et pour plus d'un ses longs ennuis. Le poète songe à tout cela ; mais il songe aussi à un printemps perpétuel que l'homme d'esprit, que l'âme saine et joyeuse peut créer malgré l'hiver dans sa conscience et dans sa vie. L'homme doit dominer les éléments ; il doit échapper à leur tyrannie, et malgré eux faire briller toujours en lui-même l'astre qui répand la lumière et la joie.

Et il semble au poète que nos frimas et nos neiges abondantes ne peuvent subsister sous la flamme de ce soleil intérieur, que l'hiver s'efface et que surgissent toujours les floraisons du printemps, que les harmonies de la vie se substituent à celles que l'on n'entend plus dans la nature.

*Disparaîs, linceul où dort la nature,
Etends ton gazon, aimable gaîté ;
Paraissent, ô fleurs de l'amitié pure !
Jaillissez, ô fleurs de la charité !*

*Coulez, clairs ruisseaux où l'âme se mire,
Conversations, babils amicaux ;
Joyeux chocs de mots, cascades du rire,
Jetez vos doux bruits à tous les échos.*

Et quand il a fini de métamorphoser les spectacles de nos rudes décembres, le poète termine en triomphant :

*Hiver, maintenant rugis de colère,
Et sur tous les tons proclame tes droits ;
L'homme en paradis a changé la terre,
Et sans nul effort supprimé tes lois.*

Dans le *Vallon idéal*, Derfla reprendra le même thème ; avec l'*Histoire d'un flocon de neige*, qui pourrait être aussi bien l'histoire d'une goutte d'eau — il donnera libre cours à la plus élégante fantaisie ; la *Chanson des premiers oiseaux* lui est une nouvelle occasion d'accorder son rêve à une harmonieuse réalité. Dans les *Premières neiges* il y a un plus grand souci de précision, et cette pièce est l'une des plus gracieuses du recueil.

Mais Derfla réussit mieux dans l'expression du sentiment religieux. Et ce sentiment est en réalité, celui qui domine à travers toute son œuvre. La nature élève cette âme de poète jusqu'à Dieu.

L'on sait, d'ailleurs, quelle parenté étroite il y a entre le sentiment religieux et celui de la nature, comment ils s'augmentent l'un par l'autre, et que c'est pour cette raison que la poésie romantique, qui est à base d'impressions suggérées par la nature, fut aussi essentiellement religieuse. Le romantisme eut, à vrai dire, sa source la plus jaillissante dans ce besoin du divin qui tourmente le cœur de l'homme. Nul plus que Derfla n'éprouva ce besoin, et n'en remplit toute sa vie. Son âme est essentiellement sacerdotale, toujours en oblation devant Dieu. Elle ne se satisfait pleinement que dans l'offrande d'elle-même et de toutes choses au Créateur universel.

C'est le culte catholique, les cérémonies, leur poésie familière et divine qui transportent davantage ce prêtre. Les souvenirs d'enfance religieuse, les spectacles de première communion, les fêtes liturgiques qui rappellent les grands anniversaires de la rédemption, font jaillir de son âme mystique les meilleures pièces qu'il ait écrites. Il a consacré à Noël, au Noël de Dieu et au Noël des enfants, au moins huit cantiques, faits de grâce et de piété. Le *Cantique des Anges* à Bethléem est d'une belle

envergure. Le théologien enlève le poète au delà des communes émotions : ce chant commence par des notes d'éternité :

*O Verbe, Dieu de Dieu, lumière de lumière,
Nous sommes les esprits, purs de toute matière,
Que tira du néant ton souffle créateur. . .*

Il plane un moment sur l'histoire triste des fautes de l'Éden, et il s'achève au berceau de l'Enfant divin :

*Fils de Dieu, Fils de l'homme, adorable enfant rose
Dont le sourire fait sourire toute chose,
Gloire éternelle à toi dans la sainte cité !
Et sur la terre, dont s'achève la tristesse,
Et qui va tressaillir d'une immense allégresse,
Paix aux hommes qui sont de bonne volonté !*

 L'abbé Tremblay s'est appliqué avec une évidente complaisance à traduire ou à paraphraser des hymnes et des psaumes. *Adeste fideles, Venite adoremus, Benedicite omnia opera Domini, Laudate pueri, Mulier amicta sole, Jesu dulcis memoria, Benedicite nives Domino, Victimæ paschali laudes,* sont des poésies où se mêlent avec la piété de l'auteur les souffles bibliques, et qui n'ont rien que de très agréable à lire. C'est encore l'inspiration biblique

qui a dicté à Derfla deux excellentes pièces : *Nabuchodosor*, et *Mane, Thecel, Pharès*, où sans effort il rythme sa pensée sur celle du prophète.

Le poète aime parfois, de sa fenêtre ouverte sur la montagne ou sur le fleuve, à faire oraison, et sa méditation matinale monte vers Dieu comme l'encens de son âme lévitique ; elle se répand en poésie humiliée et fervente.

*Oh ! oui, je ne suis rien qu'un vain fantôme d'être,
Et quand tu viens à moi, je me sens disparaître
Dans l'abîme de ta grandeur.*

*Mais je t'aime, et bien loin de craindre ta puissance,
Dans ton immensité je jette ma substance
Avec un souverain bonheur.*

*Ainsi l'oiseau captif qui retrouve son aile
S'échappe en frémissant de sa prison cruelle,
Et s'envole dans le ciel pur ;
Ainsi la goutte d'eau que l'hiver emprisonne,
Devenant libre encor sous un ciel qui rayonne,
Sans bruit remonte vers l'azur.(1)*

Il arrive que cette piété du prêtre s'élève avec la foi vers les hauteurs sereines de la pensée philosophique, vers des considérations où se révèlent les grands problèmes de la destinée. Au coup de

(1) *Prière du Matin.*

minuit de 1900-1901, il songe au siècle qui finit, au siècle qui commence : vaste écroulement du passé, naissance mystérieuse de l'avenir. Le poète considère l'écoulement rapide et sans retour des choses. Mais au-dessus de ces fragiles successions du temps, il aperçoit l'éternelle immobilité, l'inaltérable destinée que Dieu fait à son Eglise et à ses âmes fidèles. Il voudrait que toute chose servît à édifier l'éternité de l'homme, et que l'histoire toujours s'employât à glorifier l'Église. Tout doit concourir à la réalisation des buts providentiels.

*Événements divers, réalités, fantômes,
Successions de bruits qu'on appelle des faits,
Vains feuilletés arrachés de l'histoire des hommes,
Adieu ! dans le passé vous voilà pour jamais.*

*Salut ! siècle nouveau, vingtième de cette ère
Qui porte de Jésus le cachet glorieux :
Dans l'espace, à ton tour, emporte notre sphère
Et mène en leurs chemins les astres radieux.*

*De la trame des faits, des hommes et des choses
A l'Église de Dieu fais un manteau royal,
Et montre l'action de la Cause des causes
Triomphant sans effort des contre-coups du mal.*

*De la foi répandant la splendeur souveraine,
Aux horizons nouveaux donne aussi ce soleil ;
De la science encore élargis le domaine,
Mets de nouveaux rayons à son astre vermeil.*(1)

L'on voit assez, par tout ce que nous avons dit de l'œuvre de Derfla, que ce poète du Séminaire de Chicoutimi composait des chants dont l'écho se devait prolonger bien au delà du pays régional. Mais Derfla, nous l'avons rappelé, n'eut pas d'autre ambition que de chanter pour ce petit peuple d'écoliers qui eut toutes ses affections de prêtre, tous ses soins d'éducateur, tout son dévouement. C'est au milieu de ces chers enfants, de ces adolescents vifs et dociles qu'il vécut toute sa vie. Pendant quatre ans, de 1878 à 1882, il fut au Séminaire professeur de philosophie ; pendant trente-cinq ans, de 1886 à sa mort, arrivée le 9 décembre 1921, il y fut professeur de théologie dogmatique. Pendant trois ans, de 1911 à 1914 il occupa la charge de supérieur du Séminaire. Ces dates et ces faits constituent toute la trame très simple, assez uniforme, sans épisodes ni incidents, de la vie de l'abbé Alfred Tremblay. Cette vie fut donc essentiellement une vie de professeur et une vie de Séminaire. Et l'on comprend que l'abbé Tremblay n'ait pas cherché en dehors du cercle de ses relations et de ses amitiés

(1) *Un instant : deux siècles.*

collégiales de la réclame et de la popularité. Sa maison lui suffisait ; il ne voulut travailler que pour sa maison.

Et c'est une œuvre de la maison, tant chère aux anciens et aux élèves actuels de Chicoutimi, le journal ailé, gazouillant, gracieux, que fut l'*Oiseau-Mouche*, et qui s'appelle aujourd'hui *L'Alma Mater*, c'est cette œuvre d'information collégiale, de littérature adolescente, de poésie ou de prose magistrale, qui fut pour l'abbé Tremblay, pour Derfla, l'occasion prochaine de ses entreprises poétiques. Il voulut y aller de sa collaboration pour une œuvre si utile au Séminaire ; et cette collaboration fut le chant du poète. Au Séminaire on lisait avec curiosité, avec une ardente sympathie la pièce que portait en première page, sur son aile légère, l'*Oiseau-Mouche*. On la lisait avec d'autant plus d'attention joyeuse que souvent, délaissant les graves sujets où sa rêverie trouvait un aliment plus fort, le poète célébrait tous les menus incidents, souvent drôlatiques, dont est faite la vie collégiale. C'était une joie peu banale pour les écoliers et pour les anciens de retrouver en vers ce qu'ils avaient vécu en prose.

* * *

Tous les poèmes, graves ou légers, dont est rempli le recueil que nous présentons au lecteur ne sont sûrement pas impeccables. Si l'abbé Tremblay

fut une âme essentiellement lyrique, il fut aussi parfois un peu négligent. Ce poète, resté très jeune par ses enthousiasmes faciles, le fut aussi toujours pour la brièveté de son effort. C'est la jeunesse qui fait à la fois le charme, la grâce et la déconcertante inégalité de ses strophes. Rimant surtout pour ses chers élèves, il garda au fond de son âme la fraîcheur, la spontanéité, mais aussi l'allure un peu irrégulière et fantaisiste de ses jeunes admirateurs. Il arrive souvent que les strophes, même sous un souffle suffisant, traînent de l'aile, ou ne s'envolent pas assez vigoureusement. Le poète ne s'applique pas toujours assez à éviter l'expression banale, pour donner à ses vers la beauté nouvelle que cherche le lecteur.

Quoi qu'il en soit, et malgré ses imperfections, l'œuvre de Derfla méritait d'être mieux connues et livrée au grand public. Notre littérature n'est pas si abondante ; il faut, à l'heure où nous sommes encore de son histoire, colliger tous les fragments dont se compose sa richesse ou son indigence.

Le poète n'a pas songé à lui-même, ni à sa gloire, ni à la survivance de ses vers. Il était juste que ses anciens élèves et ses amis prissent soin de tant de pages qu'il écrivait pour eux. C'est fait maintenant. Et le barde du Saguenay voit enfin érigé à sa mémoire, le monument modeste mais gracieux que sa muse lui avait préparé.

L'APPEL DE LA RACE⁽¹⁾

PAR ALONIÉ DE LESTRES

Un roman a paru, il y a quelques semaines, qui fut fort bien accueilli du public.

L'Appel de la Race est, en effet, un ouvrage de haute valeur, et qui se détache en beau relief sur le fond trop plat de notre littérature romanesque. Le roman, on le sait, appartient à la branche pauvre de la littérature canadienne ; il n'y a que le théâtre qui soit ici plus indigent : à vrai dire, le théâtre chez nous n'existe pas.

Mais voici que le roman semble vouloir se dégager de ses langes, sortir de sa faiblesse, et mieux utiliser la richesse inexploitée du fonds canadien. En dépit d'affirmations contraires, il y a chez nous, dans notre histoire et dans nos mœurs, dans notre vie sociale, religieuse, politique, économique, des situations très spéciales, des conditions d'existence

(1) *L'Appel de la Race*, par Alonié de Lestres, in-12, 282 pages, Bibliothèque de L'Action française, Montréal, 1922. — Il n'est plus indiscret de dire que sous le nom d'Alonié de Lestres se cachait en vain l'excellent écrivain qu'est M. l'abbé Lionel Groulx.

uniques, qui offrent au romancier les thèmes les plus variés et les plus féconds. Louis Hémon s'en est bien aperçu, qui écrivit *Maria Chapedelaine*.

Aloné de Lestres, qui cache sous cette obscure appellation un nom déjà considérable dans notre littérature, l'a bien vu lui aussi. Ayant étudié avec une particulière attention la question de race qui se pose si souvent au Canada, il a pris à ce problème l'idée essentielle du roman qu'il vient de publier : *L'Appel de la Race*.

Dans un pays cosmopolite comme le nôtre, le problème des races, de leur juxtaposition ou de leur fusion, est, assurément, l'un des plus graves, des plus complexes, des plus irritants qui se puissent concevoir.

Aucun sentiment n'est plus profond que celui de la race, aucun plus indestructible : et sa survivance à travers tous les obstacles qu'on lui oppose, par dessus tous les oublis dont on veut l'effacer, est un des phénomènes psychologiques qui, soit dans la vie familiale, soit dans la vie publique, multiplient les situations les plus angoissantes, parfois les plus tragiques. La voix du sang, l'appel de la race sont des forces à la fois morales et physiques, qu'il est périlleux de contrarier, et surtout de vouloir supprimer. C'est ce qu'éprouva, vers l'âge de quarante ans, à l'âge où il voulut refaire l'unité de sa vie, Jules de Lantagnac.

Jules de Lantagnac est le héros du roman d'Alonié de Lestres. Si son nom ne vous paraît pas assez canadien, nous vous informerons tout de suite que les Lantagnac ont été ici racinés par Gaspard-Adhémard de Lantagnac, le premier et le seul de ce nom venu au Canada vers le milieu du dix-huitième siècle, et qui appartenait à la petite noblesse militaire. L'un des descendants s'établit à Vaudreuil où Jules naquit en 1871.

Or, Jules vint au monde en un temps où de l'avis du romancier, le patriotisme, dans la province de Québec, était en léthargie un peu partout, dans les foyers comme dans les collèges classiques, dans la vie privée comme dans la vie publique. Du collège où il fut mal préparé au devoir social, Jules passa comme naturellement à l'Université anglaise McGill et il y fit son droit. Après McGill, il s'établit à Ottawa où il acheva de s'anglomaniser, se fit une opulente clientèle saxonne et épousa Maud Fletcher, une jeune anglaise convertie au catholicisme. Il eut quatre enfants, qu'il eut soin de faire instruire dans des institutions anglaises, les seules, à son avis, qui fussent capables de former notre jeunesse.

Mais voici qu'à quarante-trois ans, l'âge où opère le démon de midi, l'âge où, selon Paul Bourget, sur le palimpseste de la conscience revivent les premières écritures, l'âge où, selon Alonié de Lestres, l'homme cherche à refaire l'unité brisée de sa vie,

voici qu'à quarante-trois ans Jules de Lantagnac, pris par le démon de la politique — qui n'est pas nécessairement celui de midi — va retrouver sa destinée. Il se rend compte qu'en politique ceux-là surtout conquèrent la supériorité qui possèdent bien les deux langues officielles, et il se met à "réapprendre" sa langue maternelle. — En vérité, comment l'a-t-il pu oublier entre vingt-cinq et quarante ans, et à Ottawa ? Mais passons, tout arrive, surtout dans les romans. — En réapprenant sa langue, en reprenant contact avec les bons auteurs français, Jules eut la révélation tardive de l'excellence, de la "précellence" comme disait Henri Estienne, de sa langue maternelle. Lui, qui fit tous ses classiques dans un collège canadien-français, aperçut enfin à quarante ans ces qualités suprêmes de finesse, de clarté, d'ordre, de spirituelle distinction qui sont l'apanage du génie français. Il reçut de ce contact un éblouissement. Il gardera de cet éblouissement une sorte de vertige qui va troubler toute sa vie.

Jules revient à son passé familial trop longtemps dédaigné ; il éprouve la nostalgie de son village, de la maison paternelle ; et comme dit assez médiocrement Aloné de Lestres, "il sent qu'avec l'amour de sa race envolé, un coin de son cœur lui fait mal comme s'il était mort".

Il veut revoir Saint-Michel-de-Vaudreuil, la deuxième terre du rang des Chenaux. Il les revoit. Il est

tout bouleversé par ces visions du pays natal : à tel point que de retour à Ottawa après huit jours de fervent pèlerinage, il oublie, en rentrant dans la ville à cinq heures et demie, et après cinq heures de retard, d'aller rejoindre sa famille qui l'attend depuis midi ; avec une diligence assez invraisemblable, il s'en va tout de suite de la gare à Hull, raconter ses impressions et ses émotions à un excellent oblat, le Père Fabien.

Avant de quitter Vaudreuil, au cimetière où reposent les siens, Jules a promis à ses ancêtres de leur "restituer" ses enfants. Il faudra pour cela refaire leur éducation, pétrir à nouveau ces grands adolescents, leur infuser une âme nouvelle, corriger, effacer l'empreinte saxonne que sur leur vie a posée l'influence du foyer. C'est à la mère que Jules avait jusqu'ici abandonné l'éducation de ses enfants : il les reprendra, il l'a promis, même à leur mère.

Et c'est ici que commence l'œuvre essentielle, l'"apostolat" de Jules de Lantagnac. Et quel apôtre ! Avec quel enthousiasme il se met à la besogne ! Leçons de français en famille et transformation du milieu. Les livres français arrivent par caisse de Montréal ; chaque enfant a sa bibliothèque française ; les revues françaises de Montréal et de Québec s'ajoutent maintenant aux revues et magazines de langue anglaise. Avec un implacable prosélytisme, Jules fait la chasse aux images et aux gravures

anglaises qui décoraient les pièces de sa maison ; il y substitue des images et des gravures classiques françaises. Dans la chambre de Wolfred, Dollard remplace George Washington ; dans celle de Virginia, Jeanne d'Arc est substituée à une vague peinture de Reynolds. Jules défonce les vieux cadres où s'étaient lord Monk et lord Durham, il remplace ces portraits anglo-saxons par Hippolyte Lafontaine et Papineau. A coup sûr, il va vite, très vite en besogne, extrêmement vite, et l'on se demande ce que peut bien éprouver à travers tout ce chambarquement patriotique, madame de Lantagnac, Maud Fletcher.

Maud Fletcher, qui est anglaise, et qui doit bien un peu entendre elle aussi les appels de sa race, ne s'accommode guère de ces brusques transformations. Jules ne pouvait tout de même pas espérer qu'elle se fît française. Il s'accuse d'ailleurs de manquer de tact vis-à-vis sa femme ; et il a rudement raison... Ce néophyte ne connaît pas les transitions : et voilà bien peut-être ce qui va d'abord gâter la vie nouvelle instaurée au foyer.

En face des oppositions qu'il rencontre chez sa femme et deux de ses enfants, Jules se prend un jour à hésiter. Le bonheur familial est en péril. Faut-il le sacrifier ?

Mais voici ce qu'Aloné de Lestres appelle le " choc sauveur ". Nous sommes en 1914, à la fin

de novembre. La question des écoles d'Ontario bat son plein. L'unique Règlement XVII tend à proscrire, à annihiler dans les écoles bilingues l'enseignement du français ; et nos petits compatriotes de là-bas sont victimes de la plus étroite, de la plus mesquine persécution. Il faut secourir ces opprimés, assurer par delà la frontière ontarienne où vivent plus de trois cent mille Canadiens français, la survivance du parler maternel ; il faut pour les parents l'essentielle liberté de donner à leurs enfants l'éducation de leur choix, la liberté de perpétuer par l'enseignement, par l'école, les plus légitimes traditions de leur race et de leur religion.

Le sénateur Landry, président de l'Association d'Éducation, donne sa démission de président du Sénat ; il veut par ce geste d'honneur reconquérir toute sa liberté d'action. Il demande à Jules de Lantagnac dont il connaît le patriotisme nouveau et fervent, de poser sa candidature dans le comté de Russell. Jules, qui a une situation de premier plan au barreau d'Ottawa, a tout le prestige qui convient à un chef. Il peut apporter une influence considérable dans la bataille scolaire. Mais il hésite d'abord. Cela va si mal à son foyer. L'unité familiale est brisée ; sous son toit les cœurs et les esprits sont divisés ; le malaise y fait souffrir ceux qu'il faudrait rendre heureux. Cependant Jules, provoqué chez

lui par les insolences de son beau-frère William Duffin, se décide, accepte, annonce sa candidature. Il est élu.

Or, le conflit scolaire s'aggrave toujours. La "petite Commission" nommée par le gouvernement de Toronto pour remplacer la commission scolaire d'Ottawa régulièrement élue par les parents et qui refuse d'appliquer le Règlement XVII, la petite Commission met la main sur les fonds scolaires. Les écoles où fréquentent les petits enfants canadiens français sont fermées faute de ressources. Et pour que la petite Commission ne puisse y installer ses instituteurs, elles sont héroïquement gardées par les mères, pendant que les enfants parquent dans les rues, et jusque sous les murs du Parlement ; ces petits réclament leur droit à l'école, protestent avec l'ardeur ingénue de leurs dix ans, contre la tyrannie stupide du plus fort.

Cet imbroglio scolaire passionne l'opinion publique ; l'affaire sera portée au Parlement fédéral d'Ottawa. Laurier accepte d'y plaider auprès du gouvernement de Toronto, la cause de la justice, et c'est Ernest Lapointe qui propose la fameuse résolution du 11 mai 1915. Mais l'opposition veut frapper un grand coup, et pour cela elle mobilise ses meilleurs soldats. On conjure Lantagnac de parler. S'il parle, il donnera à la cause l'autorité de son nom qui est considérable ; mais s'il parle,

il risque d'achever la ruine de sa maison. Sa femme juge inhabitable pour elle une demeure où il n'y a plus ni accord de pensée, ni conformité d'action. C'est la séparation, l'irréparable destruction de la vie familiale qui sera la conclusion d'un discours de Jules au Parlement.

Jules va consulter le Père Fabien, son directeur de conscience. Le cas est grave : Jules doit-il sacrifier à cette invitation de soutenir au Parlement la motion Lapointe, son propre foyer ? Le Père Fabien établit pour Jules, qui en doute encore, l'opportunité, la nécessité du débat parlementaire du 11 mai ; puis descendant du principe général aux applications particulières, il conclut que Jules ne peut se soustraire à l'obligation de prendre part à ce débat, malgré les menaces de rupture définitive que lui oppose sa femme, attendu que si rupture il y a, ce sera la faute de la femme et non celle du mari. En vertu de la théorie du " volontaire indirect ", Jules ne sera pas coupable de cette destruction du foyer. En toute conscience, il peut, il doit parler.

Jules se retire accablé, encore perplexe. Il hésite toujours. Il hésitera jusqu'au jour, jusqu'à l'heure de la séance, tellement tout son être lui crie qu'il prépare pour lui et pour sa famille un irréparable malheur. La veille même du débat, madame de Lantagnac, contrariée, bouleversée par tous les appels de sa propre race, a fait une syncope. C'est

décidé, il ne parlera pas. Il se rend à la séance quand même : il aura ainsi donné, par cette présence, quelque satisfaction à son patriotisme, à l'appel de sa race, à lui. Il écoute les discours. Mais il est pris, subjugué, fasciné par le spectacle de la Chambre houleuse sous les grands souffles de l'éloquence. Il ne peut plus y tenir. Au moment où le débat va se clore, Jules se lève, frémissant. Sa femme est là, dans la galerie d'en face, agitée et nerveuse. Il parle ! Il improvise, il coordonne, avec une merveilleuse facilité, tant d'idées nobles qui fermentaient dans son esprit ; il fait le discours chef-d'œuvre de sa vie.

Quelques jours après, madame de Lantagnac quitte sa maison, emmenant avec elle Nellie et William. Le foyer est disloqué ; les pierres en sont pour jamais dispersées.

*

* *

Telle est la fable de ce roman : faite d'histoire et d'imagination, propre à instruire et à intéresser. L'on y voit, en l'espace de douze mois, se développer un drame où les étapes sont brûlées, où se heurtent tout à coup en d'inévitables chocs, en d'irrésistibles oppositions, des âmes où régnaient d'abord l'union et l'harmonie.

Cette fable extraordinaire établit surtout un fait et pose un problème. Elle établit le fait psycholo-

gique de l'appel de la race ; elle pose le problème moral théologique du cas de conscience de Jules de Lantagnac.

Le fait de l'appel de la race, appel qui se fait un jour entendre même chez ceux qui ont oublié ou qui ont trahi, est exposé par Alonié de Lestres dans des pages fortes, éloquentes, où le sentiment et la raison confondent, renforcent les unes par les autres, leurs démonstrations. Le pèlerinage de Lantagnac à Vaudreuil est raconté avec une tendresse, avec une émotion qui jaillissent à la fois de l'âme du héros, et des objets, du sol même qu'il revoit. Et il y a dans les réflexions de Jules, dans les souvenirs qui remontent à la surface de sa conscience, dans les remords qui le font souffrir, des accents qui sont vraiment des appels profonds, des voix du passé, des voix d'ancêtres qui n'ont pu se taire toujours, qui parlent par tout ce que ceux-ci ont laissé d'eux-mêmes dans la chair et dans le sang de leur fils.

Le problème théologique du cas de conscience est discuté et résolu dans le chapitre intitulé : *A la recherche du devoir*. C'est au Père Fabien que Jules expose ses doutes, c'est à lui qu'il demande la solution de son cas. Nous avouons tout de suite n'avoir pas goûté ce chapitre essentiel. Rien de plus difficile à poser et à résoudre que les cas de conscience imaginés par les romanciers. Ces cas

imaginaires ressemblent rarement à ceux que pose la vie réelle. Paul Bourget a souvent excellé dans cette sorte de gymnastique spirituelle ; Aloné de Lestres vient d'y échouer. Et si nous rapprochons ces deux noms, c'est que l'auteur de l'*Appel de la Race* en écrivant ce chapitre nous y a trop invité lui-même.

Nous acceptons volontiers que Jules de Lantagnac souffre dans son esprit, dans son cœur, dans sa conscience, pour avoir trahi les siens, pour s'être fait une situation de famille et une situation sociale qui sont un outrage à toute la dynastie des Lantagnac. Cette souffrance est la rançon de son péché. Il s'est laissé prendre par l'anglomanie : lui seul, ou lui surtout en est responsable ; car on ne voit pas clairement que l'éducation des collèges classiques entre 1870 et 1890 conduisit nécessairement aux trahisons nationales. Lantagnac anglomane et lâcheur, le fut donc bien volontairement. Vivant à l'anglaise et vivant des Anglais qui forment à Ottawa sa meilleure clientèle, il épouse par surcroît une jeune Anglaise, qui sait, elle, qu'elle épouse un anglomane, un homme avec qui elle est en communion d'idées et de sentiments. Elle a le droit de compter que Jules lui fera un foyer heureux. Au surplus, chacun des deux époux, l'un français d'origine, l'autre anglaise de naissance, doit à l'autre, pour l'accord du ménage et pour le bonheur des

enfants, de respecter ses atavismes légitimes, ses susceptibilités patriotiques. S'il y a appel de la race chez Jules de Lantagnac, il y a aussi appel de la race chez Maud Fletcher. Ces deux appels sont inévitables ; ils pourront se faire entendre un jour ou l'autre, et c'est par de nécessaires bons procédés que le mari et la femme sauvegarderont l'unité morale de leur vie.

C'est à force de tact, de prudence et de charité que deux époux qui n'ont pas le même sang peuvent assurer la paix du foyer, leur bonheur réciproque et celui de leurs enfants.

Or, Jules manque lamentablement de tact, de prudence : il l'avoue lui-même. Une fois entendu par lui l'appel de la race, il n'entend plus les appels de la modération, ni même ceux de la raison. Il est aussi violemment patriote qu'il fut violemment anglomane.

Il mène à fond de train ses entreprises nouvelles. Il culbute tout dans sa maison, il y change les habitudes de vivre, contrarie et froisse sa femme, divise ses enfants, fait de son foyer un lieu où ne règnent plus que les longs silences et les désaccords pénibles.

Il suscite dans sa famille des oppositions irréductibles à l'action patriotique extérieure qu'il veut entreprendre. S'il s'y engage quand même, il exaspère sa femme, il brise sa vie conjugale. Pour

rendre certains services à la société politique, il devra ruiner la société familiale à laquelle il appartient, à laquelle il se doit. Peut-il faire cela ? A-t-il, sans qu'il y ait nécessité, le droit de le faire ?

Nous ne le croyons pas. S'il y a des cas de nécessité où il faut immoler sa famille à la patrie, ce n'est pas celui de Jules Lantagnac. Quand on a été ce qu'il fut, et quand on s'est " embarqué " en ménage comme il l'a fait, on n'a plus la possibilité, **ni** l'obligation patriotique, de servir par tous les moyens même honnêtes sa race.

Il s'est acculé lui-même à une impasse : tant pis pour lui, et tant pis pour les causes qu'il veut servir ! Et la théologie du Père Fabien nous paraît mal avisée quand elle lui fait un devoir d'aller jusqu'au bout, de poser l'acte qui va détruire son foyer.

Le Père Fabien invoque le " volontaire indirect ". Si le foyer est brisé par votre intervention au parlement, ce sera, dit le Père Fabien, la faute de votre femme et non la vôtre. C'est elle qui aura voulu *directement* la séparation conjugale ; vous ne l'aurez voulu *qu'indirectement* en posant un acte bon qui entraînait, par accident, par l'accident de l'inintelligence irritée de votre femme, cette désastreuse conséquence. C'est une subtilité qui ne peut tenir. Le cas est mal posé par le Père Fabien ou par l'auteur. L'un ou l'autre oublie qu'il y a vingt

ans Lantagnac a introduit dans sa vie du " volontaire direct " qui lui interdit de commettre l'acte dangereux et non nécessaire du 11 mai. En épousant une Anglaise, il a fixé à son patriotisme éventuel une limite qu'il ne peut plus moralement dépasser.

Il s'est mis dans l'impossibilité morale et pratique de rendre à la cause française les services qu'il voudrait maintenant lui rendre. Il y a comme cela des hommes qui ont brisé leur vie, et qui l'ont faite inapte à certains emplois, fussent les meilleurs. Tant pis ! il ne leur est pas permis, pour essayer de réparer tant d'erreurs, de faire souffrir toute leur famille, et même par voie du " volontaire indirect " d'accabler des débris de leur foyer femme et enfants.

Si Alonlié de Lestres, engageant Lantagnac dans l'action fatale du 11 mai, avait voulu nous montrer seulement à quels malheurs de famille courent les irréfléchis et les anglomanes qui vont jusqu'au mariage mixte, il serait resté dans les bornes d'une fiction romanesque correspondant à certaines réalités, encore que le cas de Lantagnac paraisse peu vraisemblable. Mais ce qui répugne, c'est l'absolution du Père Fabien.

Il nous paraît donc regrettable qu'Alonlié de Lestres ait donné à son roman une conclusion morale qui le gâte. Le personnage principal en reçoit grand dommage. Il doit être le personnage sympathique ; il ne l'est plus assez. Déjà, au cours

des chapitres qui conduisent au dénouement, l'on constatait trop de lacunes graves dans ce caractère. Jules conduit assez mal son affaire. En plus des imprudences dont il s'accuse, il est étrange que pendant longtemps il ne s'aperçoive pas lui-même que sa femme souffre de son zèle absolu, et qu'il soit nécessaire que sa fille l'en avertisse. D'ailleurs, pourquoi n'a-t-il pas avec elle l'entrevue inévitable ? Trop longtemps règne entre eux un silence qui n'a rien de tragique, ni d'intéressant. Puisque c'est entre le mari et la femme que l'auteur pose surtout la question troublante de l'appel de la race, il fallait provoquer une conversation essentielle où se seraient exprimés comme il convient deux atavismes contraires.

D'ailleurs, Maud Fletcher est d'une insignifiance rare. C'est à vrai dire un personnage manqué. Malgré la place qu'elle occupe dans la fable du roman, l'auteur n'a pas su la faire voir, la faire parler, lui donner une vraie physionomie. Elle n'est qu'une ombre fugace, insaisissable. On ne sait pas assez pourquoi elle prend certaines attitudes, ni comment elle joue certains rôles. L'auteur s'abstient de faire les scènes où Maud Fletcher pourrait se montrer ; il préfère nous dire, en quelques phrases, ce qu'elle a fait. Ce procédé trop commode n'intéresse pas.

D'ailleurs, Aloné de Lestres réussit mieux à exposer des théories, des doctrines, des faits, qu'à

peindre des caractères. Et peut-être sacrifie-t-il trop volontiers à la thèse elle-même ses personnages secondaires. Il y a un Irlandais dans ce roman, William Duffin, beau-frère de Jules : c'est un goujat. Il y a un Anglais dans ce roman, Davis Fletcher, beau-père de Jules : c'est un rond-de-cuir ignoble. Et c'est avec eux que l'auteur met aux prises Jules de Lantagnac. La partie est vraiment trop belle du côté de Lantagnac pour qu'elle soit intéressante, ou pour qu'elle donne occasion à de brillantes oppositions d'idées et de tempéraments.

L'auteur a écrit une courte préface en tête de son livre : " Je n'ai jamais fait de roman." Cette préface est superflue. Il y a beaucoup d'inexpérience dans l'organisation du livre, dans le plan de l'ouvrage, dans la conduite des événements. Les chapitres ne sont pas assez distincts les uns des autres, ni assez caractéristiques. Les scènes à faire, les scènes centrales, y manquent de relief. Il arrive même que les scènes à faire ne sont pas faites du tout. Scène des explications entre Jules et sa femme ; scène où l'on verrait comment la mère a repris au foyer, sur deux de ses enfants, l'influence qui divise ; scène où Landry proposerait à Jules de donner son talent et son prestige à la cause des écoles. Le Président de l'Association d'Education lui demande bien de se présenter dans Russell ; mais on l'apprend inci-

demment au cours d'une conversation chez le Père Fabien. Au fond, cette entrée de Jules dans la politique est le point essentiel des évolutions de sa vie : le discours du 11 mai n'en est que la conséquence. On eût aimé voir face à face Lantagnac et Landry, et celui-ci essayer de persuader celui-là de mettre son influence au service des victimes de l'intolérance ontarienne. C'eût été le bon moment d'exposer la question scolaire et de mettre en lumière ce personnage du président qui est trop dans l'ombre. La scène à faire était entre Lantagnac et Landry et non entre Lantagnac et le Père Fabien.

*

* *

Nous n'insistons pas sur certaines invraisemblances de la fable du roman : l'importance incroyable donnée à un débat scolaire du Collège Loyola ; la décision de Lantagnac, séance tenante, de faire le discours du 11 mai, décision qui paraît assez bizarre, venant après tant de décisions contraires, et surtout après une série d'hésitations fastidieuses à force d'être interminables ; la lettre de Wolfred relue au dernier chapitre, reçue depuis deux mois, trop recherchée de forme, et dont la signature nouvelle, à la française, n'a pas encore été aperçue par ce Lantagnac qui a juré de ne jamais savoir ce qu'il y a, ni ce qui se passe chez lui.

Le dernier chapitre est d'ailleurs de trop presque tout entier. Le roman devrait finir le soir du discours de Jules, et l'on abuse un peu du lecteur en donnant quinze jours à madame de Lantagnac pour déménager.

*

*

*

On discutera assurément certains jugements historiques d'Alonie de Lestres. Il est bien sévère pour ceux qui ont vécu dans la province de Québec au lendemain de la Confédération, et qu'il accuse d'avoir dormi sur leurs devoirs de patriotes. Personne n'échappe à l'universelle condamnation. Nos collègues classiques eux-mêmes, les forteresses de l'idée française au Canada, n'ont formé que des loyalistes ; ils n'ont pas su faire aimer le Canada pour lui-même, et pour les traditions françaises qu'il y faut maintenir. On y a célébré dans des harangues ronflantes les bienfaits de la constitution britannique, les libertés qu'elle nous donne, la loyauté de nos pères à la couronne d'Angleterre, jamais la beauté et l'amour du Canada, la noblesse de notre race, la fierté de notre histoire ! Je ne puis m'empêcher de trouver ces observations historiques plus oratoires que scrupuleusement exactes. J'ai trop vécu dans un collège entre 1880 et 1890 — il se trouve que Lantagnac et moi nous avons fait nos études dans le même temps — pour ne pas trouver légèrement

pessimistes de si graves affirmations. Voyez la page où Alonié de Lestres décrit notre période de léthargie nationale : 1867-1900. Ce ne fut pas la veillée mais la nuit du chevalier. Il y eut à ce moment-là "énervement de tous les ressorts de l'âme nationale, de tous les muscles de la conscience."

Depuis Isocrate on ne compte plus les exagérations de la Rhétorique.

*

* *

Mais que reste-t-il donc du roman d'Alonié de Lestres, pour lequel nous avons dû faire de si fortes réserves ?

Il reste ce que nous avons sincèrement admiré : l'inspiration très haute qui l'a dicté ; l'analyse très fine et très juste des appels de la race, la démonstration vigoureuse d'un fait d'atavisme qui surgit de la conscience, qui s'impose tôt ou tard à toute âme bien née ; et par voie de déduction, la condamnation logique de toutes les anglomanies et de toutes les trahisons nationales. Et il reste encore l'exposé si dramatique de la situation scolaire qui fut faite à nos petits voisins, l'étude diligente d'une question qui a passionné l'opinion publique, et qui offre de si beaux exemples de fidélité à la race.

Alonié de Lestres a bien vu qu'il y avait là une matière où le roman pourrait abondamment puiser.

Si nous regrettons qu'il ait donné à ce roman la conclusion que l'on sait, il reste que les pages excellentes qu'il a écrites sur la question elle-même et ses alentours donnent au livre une valeur singulière.

Il faut que les Anglais soient justes, là où ils sont la majorité ; il faut que les Canadiens français, justes par tempérament, soient fidèles à eux-mêmes pour survivre là où ils sont la minorité : ce sont les deux leçons essentielles qui se dégagent du roman d'Alonié de Lestres. Et quand un livre donne avec autant de vigueur, avec une pensée si drue et si forte, de si hautes leçons, l'on peut dire que malgré ses défauts de composition, c'est un très bon livre.

*

* *

Nous aurions voulu parler du style de l'*Appel de la Race*. Il y a là des pages qui sont de la meilleure prose. Sans doute, l'auteur écrit surtout dans le mode oratoire ; la phrase est trop habituellement drapée ; elle déclame, même en conversation : et c'est un défaut. Mais il arrive que l'auteur se débarrasse de sa toge, descend de sa tribune, nous conduit à travers champs, le long des rues, sur les places, décrit ce qu'il rencontre, peint ce qu'il voit, et c'est charmant de le suivre et de l'entendre. Il y a peu de descriptions dans ce roman, mais il y en a

d'excellentes. L'auteur a d'ailleurs l'habitude de ne pas s'attarder à la réalité qu'il décrit ; celle-ci lui sert plutôt de prétexte à dégager des choses le symbole qu'elles contiennent ou qu'il y voit. Lisez la promenade de Lantagnac à travers les ruines calcinées du Parlement, au retour de la déplorable consultation chez le Père Fabien.

D'autre part, Alonié de Lestres a le don de ramasser souvent en d'heureuses formules, en de vigoureuses expressions sa pensée. " On ne compte, on ne vaut ici-bas que si l'on se gouverne non selon soi-même, mais selon sa race ". (P. 31.) Et ce principe si heureusement conçu, prend chez nous, dans notre cosmopolite Canada où deux races s'affrontent pour la vie, un sens plein et fécond. Voyez encore les pages où Jules définit le caractère pratique, commercial de l'Anglais, et sa façon d'exploiter même le stock humain (pp. 121-124.)

L'auteur fait effort pour varier son vocabulaire, et bien que l'on retrouve toujours un peu partout la manière éloquente, le vocabulaire est remarquable de précision. Il n'y a, je crois, qu'un seul barbarisme à relever dans cette langue, c'est : " le Québec " et " du Québec ". C'est affreux. Une fois seulement Alonié de Lestres a écrit selon le bon usage : " la vigilance combative du petit peuple *de* Québec " (p. 13.) Et tout le monde a compris. Une fois aussi il a renchéri sur les barbares en écrivant : " la

province du Québec". (p. 13.) Au temps où Lantagnac faisait ses études, on écrivait encore : la province de Québec, le gouvernement de Québec ; et quand le contexte le permettait, on écrivait tout simplement et très clairement "Québec" sans article pour "la province de Québec". S'il pouvait y avoir équivoque on écrivait plus longuement mais plus correctement : la province de Québec, les noms de ville ne prenant pas d'article même quand ils désignent la région ou la province qui les entoure. On n'était pas encore pris de cette sorte d'anglomanie qui consiste à faire aussi court que les Anglais au détriment du génie de la langue. Voilà comment on écrivait au temps où Lantagnac et moi nous faisons nos études. On était alors peu patriote, mais féroce ment grammatical. L'article devant Québec est une nouveauté qui date d'une quinzaine d'années. Il a contre lui nos oreilles, le bon goût et la grammaire. Cet emploi est horriblement et détestablement barbare : il est condamnable, fût-il autorisé par tous les journalistes du *Devoir*, qui y tiennent. On peut être barbare au *Devoir*, comme à *La Presse*, comme au *Soleil*, comme... à *L'Action Catholique*.

Mais Aloné de Lestres, qui est volontairement barbare quand il a à nommer la province de Québec, est délicieusement correct quand il parle d'autres choses. Il se place, assurément, au premier rang

de nos écrivains. *L'Appel de la Race* est un très beau livre français. Il doit être lu, et pour tant d'idées nobles, généreuses dont il est pénétré, et pour cette langue abondante, forte et douce, dont il est écrit.

On pourrait en extraire toute une collection "bijou" de récits, de discours, de descriptions, d'analyses, de tableaux : *l'Appel de la Race*, qui est un roman assez invraisemblable, est une excellente anthologie.

1922.

LE PATRIOTISME DE NOS VIEUX MAÎTRES

(A propos de *L'Appel de la Race*)

Il nous a toujours répugné de répondre aux critiques inévitables que l'on a pu faire de nos études littéraires.

Nous n'avons pas la prétention, ni l'illusion d'émettre des jugements dogmatiques quand nous jugeons un livre. Nous savons combien les goûts sont variables — étant déterminés souvent par autre chose que les principes de l'art — et nous nous efforçons seulement d'être à la fois sincère et bienveillant. Cette sincérité bienveillante, on a bien voulu nous assurer souvent qu'elle fut utile aux lettres canadiennes, et cette affirmation nous a réjoui plus qu'elle n'a créé de vaine confiance en nous-même.

Au mois de décembre dernier, nous avons apprécié *l'Appel de la Race*, par Alonié de Lestres. Cet article qui fut le premier en date de ceux qui n'ont pas

contenu que des éloges dithyrambiques de ce livre et de son auteur, a singulièrement déplu à beaucoup d'admirateurs d'Alonié de Lestres. Et depuis, toute une littérature a été écrite autour — surtout autour — de cet article. S'il ne s'agissait dans ce débat que de nos modestes jugements littéraires, nous ne songerions pas à les défendre ; si même il ne s'agissait que de l'accusation d'impérialisme que l'on a bien voulu porter contre nous, nous ne ferions que nous en amuser : certaines gens aiment ainsi à diviser leurs compatriotes en deux catégories exclusives, leur esprit paraissant incapable d'en contenir trois.

Mais certaine discussion se faisant autour d'une affirmation historique d'Alonié de Lestres, dont nous avons contesté l'exactitude, et certains admirateurs d'Alonié de Lestres ayant faussé la position que nous avons prise, nous croyons devoir ajouter au débat quelques précisions.

* * *

Il s'agit de nos maîtres, des maîtres de la génération de Lantagnac, de ceux qui ont formé la jeunesse canadienne-française entre 1880 et 1890. Il résulte de certaines pages de *l'Appel de la Race* qu'ils n'ont aucunement fait l'éducation patriotique de leurs élèves. (Pages 13-16 surtout.) Nous avons

cru devoir contester le fait tel qu'il est présenté par l'auteur du roman : et il s'est institué une polémique où il semble bien que l'on a perdu de vue les termes premiers de la discussion.

Alonié de Lestres estime qu'au Collège de X où Lantagnac fit ses études, "une seule chose lui manqua affreusement : l'éducation du patriotisme".(1) Et si vous voulez savoir comment est justifiée par Alonié de Lestres cette affirmation, lisez ceci ; c'est Lantagnac qui parle au Père Fabien, et qui lui dit quels sentiments, aux jours du collège, faisaient la substance de l'éducation patriotique :

" Interrogez là-dessus les jeunes gens de ma génération. Demandez-leur quels sentiments, quelles idées patriotiques gonflaient nos harangues sonores ! (Il s'agit des harangues de la Saint-Jean-Baptiste.) La beauté, l'amour du Canada ? La noblesse de notre race, la fierté de notre histoire, la gloire politique et militaire des ancêtres, pensez-vous ? Non pas ; mais bien plutôt les bienfaits de la constitution britannique, la libéralité anglo-saxonne, la fidélité de nos pères à la Couronne d'Angleterre. Ah ! celle-là surtout, voilà bien quelle était notre plus haute, notre première vertu nationale. Quant au patriotisme rationnel, objectif, fondé sur la terre et

(1) Page 13.

sur l'histoire, conviction lumineuse, énergique, vivante, chose inconnue... La Patrie! un thème verbal, une fusée de la gorge que nous lançions ces soirs-là et qui prenait le même chemin que les autres... Ah! que l'on nous soit indulgent! avait enfin supplié Lantagnac... Sait-on assez quelle période nous avons vécue? Sait-on que l'état d'âme, l'attitude du vaincu nous étaient prêchés comme un devoir? qu'oser rêver d'indépendance pour le Canada, qu'oser seulement parler de l'union des Canadiens français pour la défense politique ou économique, nous étaient représentés comme autant de choses immorales? Le sait-on, mon Père? ”(1)

Oui! le sait-on?... Et, vraiment, on aurait quelque raison de l'ignorer.

S nous comprenons quelque chose aux mots, voilà en quels termes Alonié de Lestres définit l'éducation patriotique que l'on donnait aux collégiens au temps où Lantagnac faisait ses études. Et cette éducation était elle-même déterminée par l'état d'âme, la mentalité générale des Canadiens français de la province de Québec.

Et donc, les “ harangues sonores ” des collégiens de ce temps-là n'exaltaient que les bienfaits de la

(1) Pages 15 et 16.

constitution britannique, la libéralité anglo-saxonne, la fidélité de nos pères à la Couronne d'Angleterre.

Donc, on n'y trouve aucune trace du sentiment de " la beauté, de l'amour du Canada ".

Donc, le patriotisme rationnel fondé sur la terre et sur l'histoire, était chose inconnue de ces collégiens !

Donc, on leur prêchait l'état d'âme, l'attitude du vaincu, comme un devoir !

Donc, on leur représentait le rêve de l'indépendance du Canada et l'union pour la défense politique et économique comme autant de choses immorales !

Nous avons dit, et nous nous permettons d'affirmer une fois encore, que cette page d'Alonié de Lestres est d'une exagération inacceptable. Si c'est là l'exacte vérité, et si c'est là faire de l'histoire, nous ne comprenons plus rien ni à la vérité, ni à l'histoire.

Pour contredire à ces affirmations, plus éloquentes que pondérées, M. l'abbé Arthur Maheux, professeur de Rhétorique au Séminaire de Québec, dans une séance publique de la Société du Parler français, s'est amusé — et quel amusement significatif — à relever dans les cahiers de classe, et dans les procès-verbaux des sociétés littéraires de chez nous — période 1880-1890 — les traces de tout ce qu'Alonié de Lestres nie qu'on puisse trouver dans l'éducation collégiale de ce temps-là.

C'est une petite enquête à laquelle M. l'abbé Maheux n'attache sûrement pas plus d'importance qu'il ne faut, mais qui prouve singulièrement tout de même qu'Aloné de Lestres a été plus violent que soucieux d'exactitude dans la page que nous avons citée. Nous publions dans cette livraison du *Canada Français*(1) la causerie de M. l'abbé Maheux. Nos lecteurs comprendront eux-mêmes que si "les petits jeux littéraires des académies collégiales" ne suffisent pas pour la formation du patriotisme, et nous ne croyons pas qu'en effet ils suffisent, ils sont tout de même un indice, un témoignage certain, des préoccupations de la vie collégiale, de la mentalité, de la formation intellectuelle des écoliers.

Mais ce que nous tenons à rappeler ici,— et ce que l'on paraît avoir perdu de vue, dès l'origine de ce débat — c'est l'appréciation que nous avons faite des jugements sommaires d'Aloné de Lestres.

Nous avons déclaré qu'Aloné de Lestres a exagéré, et rien de plus. Nous n'avons pas affirmé comme on paraît vouloir le faire entendre — et M. l'abbé Maheux n'a pas affirmé non plus — que tout fut parfait dans l'éducation patriotique reçue dans les collèges au temps de Lantagnac. Qu'on se donne la peine de relire ce que nous avons écrit.

Bien plus, et bien avant qu'Aloné de Lestres ait publié *l'Appel de la Race*, nous avons nous-même

(1) Livraison d'avril 1923.

signalé, en 1904, des lacunes de cet enseignement patriotique, et par exemple, l'insuffisance de l'enseignement donné dans nos collèges, de l'histoire et de la géographie du Canada,(1). On a pensé nous mettre en contradiction avec nous-même en reproduisant dans *L'Action Française* du mois de février, une page où nous avons alors très sincèrement et très ouvertement exprimé notre opinion. Cette opinion n'a pas varié depuis, et elle ne contredit pas ce que nous avons écrit des excès de pensée et de plume d'Alonzié de Lestres. Nous estimons encore que refuser à nos maîtres tout souci de faire de leurs élèves des patriotes fiers de leur histoire et attachés aux intérêts de leur race, c'est une injure gratuite, indigne d'un historien sérieux. Et nous estimons aussi et encore que nos maîtres n'ont pas donné à l'enseignement de l'histoire et de la géographie nationales l'importance et le développement qui conviennent. Et nous croyons qu'il n'y a pas là contradiction, mais une simple question de plus et de moins, le respect des nuances et de la vérité.

Que Jacques Brassier accumule après cela les témoignages et les faits, s'il veut bien réfléchir il constatera que ces témoignages et ces faits portent à faux, c'est-à-dire sur un débat dont les termes,

(1) Conférence sur "la nationalisation de la littérature canadienne", reproduite dans nos *Essais sur la Littérature canadienne*. Voir pp. 368-371.

en autant que ce débat est dirigé contre nous, sont sortis de son imagination, et ne correspondent plus à la position que nous avons prise.

Mais si plutôt Jacques Brassier, sans insister sur la contradiction où il paraît vouloir enfermer notre pensée, veut tout simplement répéter l'accusation absolue et excessive d'Aloné de Lestres, libre à lui, comme à d'autres, de le faire. Il est si facile de s'emporter avec violence contre le passé, et d'y supprimer d'un trait de plume tout ce qui n'y correspond pas suffisamment à nos actuelles passions — ces passions fussent-elles patriotiques. Il faut, pour juger une époque avec impartialité, être capable de sortir de son temps et de se placer au milieu des circonstances, dans les conditions de vie qui furent faites aux hommes de cette époque. Et cette transposition d'esprit n'empêche pas d'apercevoir les erreurs, ou les fautes ou les lacunes du passé, mais elle permet de mettre plus de justesse dans les appréciations que l'on fait de ce passé. Et ceci est un principe élémentaire de critique historique.

Chaque période de l'histoire a ses préoccupations, ses doléances, ses combats. Et l'éducation patriotique est singulièrement conditionnée par ces circonstances variables de la vie nationale. Elle s'accroît, elle se fait plus attentive quand les dangers que court une race ou un peuple se font

plus précis ou plus imminents. Or, à mesure que le Canada évolue vers ses destinées, des problèmes se posent avec acuité, qui autrefois n'avaient pas la même urgence, n'offraient pas de périls aussi immédiats.

Aujourd'hui, ce qui préoccupe l'opinion canadienne-française, l'âme et le cœur de notre race, c'est la persécution officielle des minorités canadiennes-françaises dans les provinces anglaises, ce sont les questions scolaires qui ont violemment surgi, au Manitoba en 1890, dans les provinces de l'Ouest en 1904, dans l'Ontario avec tout ce qui a préparé et suivi le Règlement XVII. Et, par répercussion nécessaire, ce qui passionne l'âme généreuse de nos écoliers, c'est cette odieuse persécution où se trouvent à la fois engagées la justice sociale et la survivance de notre race. Et c'est cela surtout qui inspire maîtres et élèves actuels dans l'œuvre de la formation patriotique. Mais on ne reprochera pas, j'espère, aux maîtres et aux élèves de 1880 d'avoir négligé de fonder sur ces graves événements l'éducation nationale de la jeunesse.

Aujourd'hui, ce qui préoccupe encore l'esprit des Canadiens français, ce qui inquiète leur naturelle fierté, c'est la question des relations du Canada avec l'Empire britannique, c'est le problème de l'impérialisme. Ce problème fut surtout posé en

1899, au moment de la participation du Canada à la guerre Sud-Africaine, il s'est précisé avec une singulière persistance pendant la campagne d'impérialisme politique et militaire conduite par Chamberlain et ses successeurs. Et l'on sait que c'est de toutes ces agitations du début de ce siècle qu'est sorti le mouvement ou l'école nationaliste. Reprochera-t-on à nos maîtres de 1880 à 1890 de n'avoir pas fondé sur ces mêmes agitations l'éducation patriotique de leurs élèves ?

Et cependant, ôtez, retranchez toutes ces questions d'écoles bilingues, de persécution ouverte des minorités, d'autonomie nationale, d'impérialisme et de nationalisme, de la formation patriotique donnée aujourd'hui dans nos collèges, et que restera-t-il qui soit si différent de la formation patriotique que nous avons reçue avant que surgissent toutes ces graves questions contemporaines ?

Il restera que surtout l'enseignement de l'histoire nationale est plus abondant qu'autrefois, plus méthodique aussi peut-être, encore que l'on puisse toujours reprocher à nos maîtres d'histoire du Canada, si patriotes depuis 1900, et qui disposent de plus de ressources que leurs prédécesseurs, de n'avoir pu encore composer un bon manuel d'histoire du Canada. Et nous sommes en avril 1923 !

Non ! nous ne pouvons croire que l'on soit vraiment sérieux, quand on affirme que nos maîtres

furent insoucieux de former en leurs élèves une âme canadienne-française. Qu'il y ait eu des lacunes, trop de lacunes dans leur enseignement : c'est entendu. Que le patriotisme des Canadiens français en général, et de nos maîtres en particulier, ait été, vers 1880, moins militant qu'aujourd'hui parce que moins provoqué par d'urgentes nécessités : c'est compris. Que, d'autre part, l'on fût satisfait en ce temps-là des libertés politiques et religieuses que l'Angleterre nous garantissait par l'Acte de la Confédération, quand ailleurs, et surtout en France, l'on voyait des frères de même race et de même sang persécutés et privés de ces mêmes libertés : il est trop naturel qu'on éprouvât cette satisfaction. Que l'on ait enseigné aux élèves de ce temps que la loyauté envers le pouvoir établi est un devoir d'ordre moral : assurément oui ; et il n'y a que la théologie du Père Fabien qui pourrait contredire à cette doctrine. Mais que vraiment il y ait eu abstention ou absence complète de formation, ou formation à rebours, de l'éducation patriotique, de la part de nos maîtres, nous nous refusons à le croire. Et que, par voie de conséquence, nous n'ayons jamais eu le goût de célébrer dans nos discours la beauté du Canada, la noblesse de notre race, la fierté de notre histoire, tous nos souvenirs protestent contre cette affirmation. Et surtout que nos maîtres nous aient enseigné comme un devoir

l'attitude humiliée et servile du vaincu, c'est méconnaître la fierté de nos maîtres que de le prétendre ! Et encore, qu'on nous ait enseigné que le rêve de l'indépendance, ou l'union patriotique pour la défense de nos droits, étaient des choses immorales, c'est une plaisanterie trop forte que de l'écrire. Et nous avons trop d'estime pour Alonié de Lestres, pour croire qu'il ait mis en ces formules l'expression exacte de sa pensée. Ses phrases ont été emportées plus loin qu'il ne le voulait par le vent de la rhétorique. Et quand nous avons seulement dit qu'Alonié de Lestres avait exagéré, nous sommes singulièrement étonné qu'il se trouve des disciples pour protester, et qui prennent pour un dogme du maître ce qui n'est qu'une extravagante hyperbole, ou qui recueillent comme une vérité lumineuse ce qui n'est qu'une " fusée ", de la plume cette fois, et non " de la gorge, " d'Alonié de Lestres.

Nous avons vécu notre vie d'écolier entre 1880 et 1890. Nous avons reçu par l'influence de nos maîtres, par l'influence ou " l'esprit " du milieu où nous vivions, plus encore que par les leçons techniques de l'histoire du Canada, notre éducation patriotique. Car l'éducation patriotique est bien plus affaire d'éducation générale, d'ambiance, d'attitudes des âmes, d'esprit communautaire, qu'affaire de manuel. Et c'est parce que toutes les âmes qui eurent quelque influence sur nos âmes d'écoliers,

étaient elles-mêmes tendues vers l'idéal de notre race, que, à notre insu le plus souvent, mais avec une docilité certaine, nos âmes d'enfants formaient les pensées et les rêves qui plus tard orienteraient leurs actions, quand le temps serait venu d'agir. d'éducation patriotique ne se compose pas seulement de leçons prises aux pages d'un livre de classe ; elle se compose d'éléments multiples, parfois impérieux et précis, parfois impondérables ; elle se compose d'influences, latentes souvent, agissantes quand même, discrètes ou énergiques, influences persuasives toujours, qui résultent, au collège comme dans la famille, de toutes les pensées, de tous les jugements, de toutes les actions qui donnent un sens à la vie. En pareille matière, ce ne sont pas les leçons magistrales les plus tapageuses qui sont les plus efficaces. A toutes ces influences, sans doute, doivent s'ajouter au collège les enseignements précis, les directions nettes que suggèrent les circonstances, et qu'impose l'étude même du livre d'histoire, mais il faut pour juger l'éducation patriotique d'une maison, d'une époque, tenir compte de tout cela.

C'est tout cela, assurément, qui fit de nous, autrefois, les petits patriotes audacieux, coupant les liens britanniques et proclamant l'indépendance du Canada, que M. l'abbé Maheux a surpris dans les archives du Séminaire de Québec. Mais c'est aussi parce qu'on n'a pas tenu compte de tout

cela que l'on a été trop sévère pour les maîtres qui formèrent la génération de Jules de Lantagnac.

*

* *

Nous avons cru devoir, pour bien définir notre position, revenir sur une question qui devient vraiment presque trop pénible. Pour ce qui est de nous, avec cet article, l'incident est clos.

Nous ne croyons pas devoir nous attarder ici aux critiques "théologiques" que l'on a faites, avec bienveillance d'ailleurs, de notre appréciation du cas de conscience de Jules de Lantagnac. Les pages vraiment trop nombreuses qu'il a fallu écrire pour éclaircir (?) ce cas évidemment obscur pour beaucoup, n'ont en rien modifié notre pensée. Nous croyons encore que les obligations qui résultent du sacrement de mariage l'emportent sur les circonstances où Lantagnac fut invité à faire un discours au Parlement d'Ottawa ; nous croyons que Lantagnac ne devait pas détruire son foyer, même par le moyen du "volontaire indirect", pour aller faire un discours sur la motion Lapointe. Quant aux témoignages d'autorités, ecclésiastiques et théologiques, dont on prétend consolider le pauvre Père Fabien, nous pourrions y répondre par d'autres témoignages d'autorités ecclésiastiques et théologiques. Et la question ne serait pas plus avancée.

Nous avons confiance qu'Alonié de Lestres ne verra en tous ces débats rien qui le fasse se méprendre sur nos intentions. Si, dans notre article du mois de décembre, nous avons contesté, avec une insistance que quelques âmes sensibles ont appelée de la violence, certaines affirmations, certaines solutions contenues dans *l'Appel de la Race*, c'est que ces affirmations et ces solutions ont une portée qui dépassent celle de simples questions littéraires. Et surtout qu'on veuille bien ne pas voir en toute cette affaire une question de clocher, comme on a voulu l'insinuer. Rien ne répugnerait davantage à notre esprit et à nos habitudes qu'une aussi mesquine supposition. Nous avons, d'ailleurs, reçu de Montréal autant que de Québec, pour notre attitude, les plus flatteuses appréciations. Au surplus, nous avons pour le talent et pour l'œuvre d'Alonié de Lestres un cordial respect ; et nous l'avons assez dit. A l'occasion de *l'Appel de la Race*, nous avons voulu comme toujours être sincère, parce que nous sommes encore persuadé que c'est la meilleure façon pour un modeste critique de servir les lettres de son pays.

NOTRE PATRIOTISME LITTÉRAIRE EN 1860 ⁽¹⁾

Si je ne retrouvais devant moi, ce soir, mes fidèles auditeurs de Notre-Dame, je me sentirais bien dépaycé. Voilà que ma chaire s'est transformée en scène théâtrale, et ma parole habituée à la pieuse sécurité du sanctuaire se fait entendre dans une salle où parfois soufflent des tempêtes. Cependant, je me rassure. En réalité, je me sens en ce moment, ma tribune ayant baissé de plusieurs pieds, plus rapproché de vous ; et cela me donne confiance. Je prendrai avec vous un contact, je ne dirai pas plus complet ni plus profond, mais moins solennel et plus familial. Ma parole, d'ailleurs, si elle réussit à bondir de la scène dans l'orchestre s'en ira vers un auditoire dont je sais maintenant l'extrême bienveillance.

*

*

*

Lorsqu'il s'est agi de choisir le sujet de cette conférence, l'on m'a dit : Vous enseignez la litté

(1) Conférence donnée au Monument National de Montréal le 6 avril 1915, par l'auteur, à la suite de la station quadragésimale qu'il venait de prêcher à Notre-Dame.

rature ; vous vous êtes spécialement occupé de littérature canadienne : ce que votre auditoire du Monument National exigera de vous, c'est que vous lui apportiez un sujet canadien, un sujet où notre littérature et notre histoire, où notre art, et nos ambitions nationales se retrouvent et s'expriment, un sujet qui soit une leçon de patriotisme.

C'était bien clair, et très simple. Il ne me restait plus qu'à trouver le sujet. Bien vite il s'est imposé à moi. Notre histoire littéraire, si courte encore, si jeune que même l'on prétend quelquefois qu'elle n'est pas encore née, contient plus d'une page, très réelle, très vivante, d'où se dégagent de fortes et saines leçons, de joyeux et alertes souvenirs, des pages où nous pouvons apprendre, sinon toujours l'art de penser ou d'écrire, du moins, et ce qui est mieux, l'art de vivre.

Entre toutes ces pages frémissantes de générosité, chargées de nos enthousiasmes politiques et littéraires, je n'en connais guère de plus ardente, de plus substantielle, de plus " canadienne " que celle qui fut écrite en 1860.

Je vous prie, cependant, de ne pas donner à l'année 1860 une durée astronomique trop rigoureuse. En littérature, comme en histoire, les années ne sont jamais de douze mois. Elles ont quelquefois moins ; et quelquefois elles se prolongent bien davantage. Quelquefois elles commencent avant

janvier ; elles se continuent presque toujours après décembre.

L'année littéraire de 1860 fut chez nous une période de ferveur intellectuelle, dont les limites sont assez indécises. Elle commença bien en 1860, avec la publication de la première *Légende* de l'abbé Casgrain ; mais elle groupa dans une collaboration commune, pendant trois ou quatre ans, les plus actifs ouvriers de l'époque ; puis, comme toutes les ferveurs, comme toutes les fièvres, comme toutes les fièvres littéraires surtout, elle tomba graduellement, jusqu'à cette température normale qui chez nous, en littérature, fut presque toujours au dessous de 98.

*

* *

Mais si l'on peut assigner une date à un mouvement littéraire, il ne faut pas à ce point l'isoler dans l'histoire qu'il y apparaisse comme un phénomène sans causes et sans précédents.

Notre littérature canadienne ne commence pas avec 1860. Et 1860 suppose donc des efforts, des œuvres, qui ont pu le déterminer.

Voilà donc qu'il me faut d'abord et tout de suite vous reporter au delà de 1860, pour vous dire quelles influences l'ont pu produire. Et voilà donc que je dois vous parler de la littérature canadienne avant la publication de la première *Légende*, et

arracher pour ainsi dire des bras de l'abbé Casgrain le berceau de cette littérature dont il croyait être le père, et reporter vers d'autres saisons plus lointaines la naissance de notre art littéraire.

Mais oui, si 1860 existe, c'est que depuis soixante ans notre patriotisme essayait de se donner une forme littéraire ; c'est que depuis 1806 le *Canadien* à Québec, le *Spectateur*, puis l'*Aurore*, puis *La Minerve* à Montréal, faisaient les grandes luttes de la vie politique, et imprimaient la prose ardente de nos premiers journalistes. C'est que des orateurs, tout vibrants de l'indignation causée par les injustices de la bureaucratie anglaise, secouaient l'âme populaire, lui faisaient prendre mieux conscience de sa vie et de ses ambitions nationales ; c'est que Bédard, Papineau, Morin, Viger, Lafontaine, attisaient sans cesse le feu des enthousiasmes français, et entretenaient en leurs compatriotes la pensée haute d'une race à grandir, d'une langue à conserver, d'une religion à défendre, d'une nationalité à bâtir sur le roc solide des durs sacrifices. Si 1860 existe, avec ses projets et ses illusions littéraires, c'est qu'ici, à Montréal, Michel Bibaud s'est ingénié à répandre l'idée que nous devons avoir une littérature, et s'est obstiné à fonder nos premiers recueils littéraires : en 1825 la *Bibliothèque canadienne*, en 1830 l'*Observateur*, en 1832 le *Magasin du Bas-Canada*, en 1842, l'*Encyclopédie canadienne* ; et

c'est qu'il invitait à écrire dans ces recueils les meilleurs esprits de ce temps: Jacques Viger, le premier maire de Montréal, le vaillant capitaine des Voltigeurs, qui emplissait sa *Saberdache* des documents les plus précieux pour notre histoire, et qui consentait à la verser de temps en temps dans les périodiques de son ami ; le docteur Labrie, qui eut l'ambition de devenir notre premier historien national, qui passa à Bibaud quelques pages de cette histoire, dont le manuscrit bien complété devait périr en 1837 dans l'incendie de Saint-Benoît.

Si 1860 existe, c'est qu'Etienne Parent, auquel il faudrait, à coup sûr, faire remonter notre littérature canadienne, publia, de 1822 à 1840, dans le *Canadien*, les articles si vigoureux, si pleins, un peu lourds d'abord, plus alertes ensuite, de si haute tenue politique, de si solide inspiration philosophique, qui font de lui le véritable fondateur, et l'une des gloires les plus incontestables de notre journalisme ; Etienne Parent, qui cessa d'être journaliste, pour se faire de temps à autre le conférencier le plus goûté, et qui a laissé, à l'occasion de ses conférences, prononcées et publiées vers 1850, des pages de sociologie chrétienne trop ignorées aujourd'hui, écrites avec sobriété et force, et dont le style s'élève parfois jusqu'à une rare beauté artistique.

Mais ce sont là évidemment des influences bien lointaines, sur lesquelles il ne faut pas appuyer.

Encore que tout s'enchaîne, en histoire, et que tout y soit causé et semé — les champignons sont un produit inconnu dans les champs de l'esprit — il ne faut pas aller chercher trop loin, au dessous des sillons qui l'ont certainement produite, la moisson de 1860.

Si nous interrogeons l'abbé Casgrain, Gérin-Lajoie, le docteur Hubert LaRue, Joseph-Charles Taché, qui furent les ouvriers principaux de 1860, ils nous répondront que c'est Garneau et Crémazie qui furent leurs excitateurs, leurs maîtres, et que c'est l'*Histoire du Canada* de Garneau, et les strophes patriotiques de Crémazie qui mirent en leurs âmes d'étudiants ou de jeunes gens l'étincelle du feu sacré.

Aussi bien, est-ce une date importante, capitale dans l'histoire de notre littérature, que celle de 1845, où parut le premier volume de l'ouvrage de Garneau. Ce livre, inspiré par l'amour blessé du pays natal, écrit de verve par un esprit très ardent, révélait aux Canadiens leur propre histoire. Les Canadiens ignoraient, jusque là, leur passé que personne n'avait raconté pour eux, et ils courbaient trop facilement la tête sous le coup des impudentes accusations qu'avait lancées contre leurs pères l'historien anglais William Smith. Ils éprouvaient l'humiliation de l'ignorance. Ils en étaient venus à douter de la noblesse très pure de leurs origines et de l'héroïsme des soldats de l'épopée de 1759.

Conscients de porter en eux-mêmes une âme capable des plus hauts dévouements, ils n'osaient trop regarder vers un passé qu'enveloppaient d'ombre les insinuations brutales de l'ennemi. Aussi quelle joie fit palpiter toutes les âmes, quand l'*Histoire* de Garneau vint authentiquement raconter les jours anciens et glorieux, quand le souffle qui traverse son œuvre dissipa toutes les ombres, quand apparut dans la lumière vraie de l'histoire, avec tout l'éclat qui auréole sa destinée, ce petit peuple canadien-français, héroïque jusque dans ses défaites, et plus grand que tous ses vainqueurs.

Pour vous montrer tout de suite l'à propos de rattacher à cette date de 1845 les efforts littéraires et patriotiques de 1860, je ne puis mieux faire que de vous rappeler cette page des *Anciens Canadiens*, où Ph. Aubert de Gaspé, l'un de ceux qu'entraîna le mouvement intellectuel de 1860, rendait grâce à Garneau d'avoir délivré ses compatriotes de ce cauchemar du doute et de la honte :

“ Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire ! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous qui, au lieu de fouiller les anciennes

chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos ! Honte à nous qui étions presque humiliés d'être Canadiens !"(1)

Et l'on sait que ce fut pour contribuer lui-même à cette œuvre de réhabilitation historique que Gaspé raconta, dans son roman, en 1863, quelques-unes des scènes du drame des Plaines d'Abraham.

Voulez-vous savoir encore dans quelle mesure l'œuvre de Garneau influa sur le mouvement littéraire de 1860, et sur ses ouvriers, relisez les pages où l'abbé Casgrain raconte quel effet magique produisit dans les collèges, sur les écoliers dont il était, et sur les jeunes gens de ce temps, la lecture de l'*Histoire du Canada*.(2)

Les jeunes sont plus particulièrement impressionnables. Et les étudiants sont, plus que tous les autres jeunes, capables de s'égaliser aux plus généreux sentiments, de vibrer à l'unisson des plus vaillants héroïsmes. Ils furent émerveillés à la lecture de ces récits nouveaux auxquels ils n'étaient pas habitués. Jamais la patrie ne leur était apparue si belle, si grande, si digne d'amour, si sainte avec tant de blessures qui saignaient encore ! Ils se sentaient,

(1) *Les Anciens Canadiens*, page 201.

(2) *Le Mouvement littéraire au Canada, Oeuvres*, I, 356.

eux aussi, capables de plus d'endurance et de luttes nouvelles. L'avenir, dont on avait douté vers 1840, dont Garneau lui-même avait douté, s'il faut en croire une de ses lettres à Lafontaine, l'avenir se construisait enfin dans les rêves des jeunes sous les formes les plus splendides et les plus durables. La jeunesse croyait voir se lever, à la lumière du passé, l'aurore des temps nouveaux.

Et voici que, quelques années après, en 1854, alors qu'on était tout occupé à relire et à méditer les pages de Garneau, un chant patriotique, d'une inspiration plus profonde que celle qui avait jusque là animé notre poésie, s'élève en strophes toutes pleines de fierté nationale. C'est Crémazie qui publie ses premiers vers. La poésie canadienne était à peu près inexistante ; et l'on fut étonné de l'ampleur que prenait tout à coup le vol — pourtant assez lourd encore — du poète nouveau. Crémazie s'inspirait visiblement des pensées et des sentiments qui remplissaient l'*Histoire du Canada*. Il chantait ce que Garneau avait raconté. Et c'est à propos de ces premiers poèmes de Crémazie, et de leur influence sur les jeunes gens de cette époque, que l'abbé Casgrain écrira plus tard, en janvier 1866 :

“ *Sur cette grandiose réalité (révélée par Garneau), les brillantes strophes de M. Crémazie,*

alors dans tout l'éclat de son talent, j'étais par intervalle leur manteau de gloire..."

Et l'abbé continue sur ce ton lyrique un peu ingénu, qui fut toujours, chez lui, l'expression d'une perpétuelle jeunesse :

"Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec, et chantant, avec des accents tantôt sonores et vibrants comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mêlés de larmes comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie. Chacun de nous alors soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chanfre canadien, et rêvait, avec toute l'ardeur juvénile, quelque long poème destiné, pour le moins, à l'immortalité."(1)

Retenons de cette strophe de Casgrain la dernière phrase, qui est plus qu'un sentiment, et qui devint une réalité. "Chacun de nous soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chanfre canadien."

Le jour vint, en effet, où de toutes ces ferveurs accumulées, de tous ces rêves, de tous ces desseins

(1) *Oeuvres*, I, pp. 356-359, *Le Mouvement littéraire au Canada*.

réunis, sortit une activité littéraire nouvelle qui fut le mouvement patriotique de 1860.

*

* *

Quels furent les ouvriers principaux de ce mouvement ?

Les hasards de la vie politique, les obligations du ministère sacerdotal, les nécessités de la vie personnelle avaient alors groupé à Québec un certain nombre d'hommes qui avaient l'ambition d'écrire, et d'accroître notre très faible patrimoine littéraire.

Joseph-Charles Taché, qui avait alors quarante ans, et qui venait de Kamouraska, rédigeait, à Québec, le *Courrier du Canada*. Sa plume n'était pas très fine, mais elle était ardente, elle distillait un patriotisme très sincère et très généreux. C'est la plume qui avait tracé une *Esquisse sur le Canada*, pour l'exposition universelle de Paris en 1855, et qui, en 1850, avait écrit une brochure prophétique qui pressentait et lançait, si l'on peut dire, l'idée de la Confédération : *Des Provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union fédérale*.

L'abbé Ferland habitait Québec depuis 1850. Depuis 1856, il donnait, à l'Université Laval, des leçons d'histoire du Canada, qui étaient fort goûtées, construites avec une grande précision, développées avec une élégante et classique sobriété. Il reprenait

l'œuvre de Garneau, en y ajoutant des faits nouveaux en y corrigeant quelques inexactitudes, en y célébrant les mêmes gloires très chères de nos origines coloniales. En 1860, l'abbé Ferland avait cinquante-cinq ans.

Gérin-Lajoie, bibliothécaire du Parlement, se trouvait aussi à Québec. Il avait trente-six ans. Il vivait parmi les livres, se préparait à en faire lui-même, et n'aimait rien tant que causer littérature avec les amis qui l'allaient voir à son bureau.

Le docteur Hubert LaRue, qui devait faire plus tard de la chimie aux laboratoires de l'Université Laval, esprit actif, généreux, varié, capable tout à la fois, ou plutôt successivement, de recherches historiques, d'analyses scientifiques, et de voyage sentimental sur la rue Saint-Jean (1879), avait vingt-sept ans, en 1860 ; il apportera au cénacle le concours très précieux de son enthousiaste initiative.

L'abbé Henri-Raymond Casgrain venait d'être nommé vicaire à la cathédrale. Il avait vingt-neuf ans. L'automne précédent, alors qu'il était vicaire à Beauport, il avait rêvé sur les grèves mélancoliques aux luttes anciennes, presque oubliées, du colon français avec l'Indien farouche ; il avait vu se reconstituer dans son imagination romantique, les forêts primitives, les alertes soudaines, les coups de force du sauvage ennemi ; il se rappelait les

longues histoires, fauflées de légendes, que sa mère racontait, le soir, aux petits enfants quand ils avaient été bons et qu'ils avaient bien prié. Le jeune abbé, qu'avait enthousiasmé l'œuvre de Garneau, que les poésies de Crémazie faisaient entrer en des ivresses patriotiques, et qui, au mois de janvier 1860, publiait sa première *Légende*, le jeune abbé Casgrain allait être le plus remuant, le plus fervent, le plus entraînant des littérateurs de 1860.

Il fréquentait volontiers Gérin-Lajoie, dont il devint l'ami ; il confiait ses projets au docteur LaRue, qui lui confiait les siens ; il respectait l'autorité accueillante de Joseph-Charles Taché, dont le prestige consolidait toutes les jeunes ardeurs.

On se rencontrait souvent pour causer, soit aux bureaux du *Courrier*, rue Buade, sous la présidence du doyen Joseph-Charles Taché, soit au Parlement, dans la bibliothèque, où Gérin-Lajoie avait quelques loisirs, soit au presbytère, dans la chambre où le jeune abbé rêvait d'apostolat littéraire. Plus souvent encore le groupe se reformait, sur la rue de la Fabrique, dans l'arrière boutique de Crémazie.

Crémazie tenait encore son commerce de librairie : au milieu de quelles difficultés d'argent, nous l'imaginons ! C'est deux ans après, en 1862, que le poète libraire dut s'exiler. Mais les amis ne soupçonnaient pas sans doute les ennuis du maître ;

et l'on aimait à faire cercle autour de celui qui portait au front une auréole, que ses chants avaient sacré poète national, qui avait été pour sa génération, et pour les jeunes qui venaient après lui, un exciteur d'ambition littéraire.

Et puis Crémazie avait des livres ; il faisait venir de France les œuvres contemporaines. Il y avait dans son arrière-boutique des volumes de poésie qu'on lisait avec respect et enthousiasme. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, étaient des auteurs préférés. C'étaient des dieux, déjà un peu vieillis en France — on est en 1860 — mais tout nouveaux encore à Québec. Québec était alors si loin et si isolé de l'ancienne mère-patrie, que les mouvements littéraires de France n'y étaient que tardivement aperçus et étudiés. On était romantique à Québec, en 1860, comme on l'était en France, en 1830. Crémazie jurait par Lamartine et Musset, l'abbé Casgrain par Chateaubriand et Montalembert. On aimait à s'emplir l'oreille des sonorités larges et pompeuses de la prose nouvelle ; on aimait à communier aux rêveries dolentes, aux mélancolies religieuses ou sensuelles des poètes nouveaux. Et c'est chez le libraire Crémazie que l'on allait satisfaire ces voluptés littéraires. Il serait intéressant de préciser la mesure d'influence qu'exerça chez nous le romantisme, après 1840.

Mais les conversations commencées chez l'un ou l'autre des habitués de cette compagnie littéraire, ne se terminaient pas toujours en vagues effusions lyriques ou sentimentales. On revenait volontiers de France au Canada, et l'on songeait à développer ici, et à y faire fleurir, un art qui avait produit là-bas de si belles œuvres. Le patriotisme, on le sait, fut au commencement du XIXe siècle, l'une des passions romantiques. Et si notre patriotisme canadien-français de 1860 avait une autre cause, et plus prochaine, et plus profonde, il ne pouvait cependant que s'exalter davantage au souffle des strophes épiques de Hugo, ou des périodes religieuses de Chateaubriand.

Mais comment créer une littérature canadienne plus abondante, et plus révélatrice des beautés de notre histoire? Comment stimuler les activités nouvelles qui voudraient s'exercer? Est-ce que l'isolement n'est pas fatal aux ambitions intellectuelles? Est-ce que l'éparpillement des forces n'affaiblit pas leurs énergies? Et si jusqu'à présent l'on avait si peu écrit, si peu produit, est-ce que l'on ne devait pas s'en prendre à ce fait qu'aucune organisation littéraire n'avait groupé et dirigé les esprits?

Voilà autant de questions que l'on agita sans doute chez Crémazie, ou au presbytère, ou au Parlement. Crémazie peut-être n'y attacha pas

beaucoup d'importance, lui qui écrira plus tard de France, à l'abbé Casgrain qu'une littérature canadienne est impossible: d'abord parce qu'au Canada on n'encourage pas les écrivains, et ensuite parce que nous parlons et écrivons en français, et qu'une littérature au Canada ne pourrait donc jamais être qu'un prolongement de la littérature française. Mais si Crémazie ne croyait pas beaucoup — du moins il l'a écrit — à une littérature nationale, d'autres, près de lui, y croyaient fermement, par exemple, Taché, LaRue, Casgrain, Gérin-Lajoie. Taché, LaRue et Casgrain y avaient une foi si vive et si agissante qu'ils entreprirent d'en assurer la réalisation. Et c'est eux qui, en 1860, décidèrent de fonder un recueil de littérature canadienne.

Nous avons déjà eu, au Canada, des recueils littéraires; mais les périodiques de Bibaud s'alimentaient à toutes sources, même étrangères. Ils n'étaient pas exclusivement canadiens. Un recueil fondé sur le modèle des revues littéraires de France, qui ne publierait que de l'inédit, et des articles ou des œuvres d'auteurs canadiens, ce serait une nouveauté, ce serait un stimulant pour les jeunes talents, ce serait un moyen d'assurer le développement de notre littérature nationale.

Taché, LaRue et Casgrain comprirent qu'ils feraient l'œuvre nécessaire, indispensable, s'ils donnaient vie à ce recueil. Ils en élaborèrent avec soin

l'organisation et le programme pendant l'année 1860, et le 21 février 1861 paraissait le prospectus des *Soirées Canadiennes*. Ce prospectus, signé par les éditeurs de la rue Buade, Brousseau & Frères, annonçait comme suit le programme de la revue.

“ Ce recueil sera surtout consacré à soustraire nos belles légendes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées, à perpétuer aussi les souvenirs conservés dans la mémoire de nos vieux narrateurs, et à vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays. Il contiendra, en outre, des œuvres littéraires d'autres genres, mais dans lesquelles les dissensions politiques, sous une forme ou sous une autre, ne devront jamais trouver accès ; une dernière partie sera destinée à recueillir les morceaux de littérature les plus remarquables publiés depuis un certain nombre d'années, et dont le souvenir va se perdant.”

Puis venait la liste des principaux collaborateurs — contributeurs, comme l'on disait alors — qui avaient promis leur concours. Elle contient quinze noms dont s'honorent nos origines littéraires : Étienne Parent, l'abbé Ferland, F.-X. Garneau, P.-J.-O. Chauveau, J.-C. Taché, l'abbé Charles Trudel, L.-J.-C. Fiset, Octave Crémazie, A. Gérin-

Lajoie, Joseph Lenoir, Napoléon Bourassa, l'abbé Casgrain, le docteur Hubert LaRue, l'abbé Cyrille Legaré, Lous-Honoré Fréchette.

On ne pouvait énoncer un programme qui fût davantage à base de patriotisme littéraire, ni réunir, à cette époque, un meilleur groupe d'écrivains.

Le premier numéro, double, correspondant aux mois de janvier et février, parut incessamment.

Le succès fut considérable : 336 abonnés à Québec, 840 en tout, dès le début ; si bien qu'au bout de deux ans une querelle d'argent et de profit survint entre l'éditeur et les directeurs. L'éditeur voulait garder pour lui les bénéfices d'une entreprise dont il s'était chargé à ses risques et périls ; les directeurs voulaient consacrer les surplus à développer leur œuvre, et à augmenter les livraisons. Taché prit pour l'éditeur ; le docteur LaRue pour les directeurs. Ceux-ci abandonnèrent à l'éditeur les *Soirées Canadiennes*, et s'en allèrent fonder, coin des rues Desjardins et Sainte-Anne, au mois de janvier 1863, une nouvelle revue, le *Foyer Canadien*. Le nombre d'abonnés de ce recueil s'éleva en quelques semaines à deux mille.

Deux revues littéraires, c'était trop pour les ressources intellectuelles dont on disposait. Les abonnés se divisèrent, tout comme les directeurs. Et les deux revues s'épuisèrent bien vite. Les *Soirées*

cessèrent de paraître à la fin de l'année 1865, et le *Foyer* se disloqua à la fin de 1866. Le mouvement littéraire de 1860 se trouvait du coup gravement atteint. Chacun retourna à sa vie personnelle. Ce fut une fois encore la dispersion des forces que l'on avait quelque temps si heureusement captées et coordonnées.

Cependant, à Montréal venait d'être fondée une autre revue littéraire, qui allait essayer de reprendre, de prolonger ailleurs l'œuvre commencée. La *Revue Canadienne*, dont s'honore à bon droit Montréal, et qui est aujourd'hui (1) confiée à la direction si active de l'Université Laval, avait été fondée en 1864. Elle venait à point recueillir l'héritage des aînées qui allaient mourir.

*

* *

Telle fut l'organisation littéraire où aboutirent les préoccupations patriotiques de 1860. Mais cette organisation produisit-elle les œuvres canadiennes qu'on avait espérées? Quelle littérature est sortie de ce mouvement et de cet enthousiasme?

Pour le bien savoir, il faut feuilleter surtout les deux recueils où collaborèrent les écrivains de ce temps, et ouvrir — mais seulement ouvrir à la première page — les livres qui furent alors publiés.

(1) La *Revue Canadienne* a cessé de paraître en décembre 1922.

Et vraiment, quand on parcourt ces pages déjà anciennes, ces recueils et ces livres, il s'en dégage un tel parfum de terroir que l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître, fidèles à leurs desseins, les écrivains patriotes qu'avaient suscités Garneau et Crémazie. On a souvent accusé notre littérature de n'être pas assez canadienne. On a eu souvent raison. Mais le reproche serait assez injuste si on l'appliquait aux ouvriers littéraires de 1860. Sans doute, ils ont tous lu, admiré, trop souvent essayé d'imiter les grands écrivains de la France contemporaine ; ils ont tous réchauffé leur imagination au soleil du romantisme, et Taché lui-même, le rude Taché couvrira parfois sa pensée de lambeaux de périodes arrachés à la prose de Chateaubriand : mais la pensée de ces auteurs est plutôt pénétrée des préoccupations de la vie nationale, et les choses dont ils remplissent leurs écrits sont des choses de chez nous.

Et parmi les choses de chez nous, savez-vous ce qui a le plus frappé l'attention de ces écrivains, ce qui a le plus sollicité leur piété littéraire ? — Ce sont nos légendes canadiennes. Le culte des légendes ! Encore une forme de la religion romantique, pourrait-on dire peut-être ; et l'on n'aurait pas tort, s'il est vrai que la littérature romantique s'est appliquée à détourner des sources d'inspiration païenne et mythologique la pensée française, pour la plonger aux sources plus fraîches de l'histoire et des légendes

nationales. Mais peu importe le motif littéraire qui fit par nos écrivains rechercher nos légendes : cette recherche était elle-même un acte de patriotisme.

Les *Soirées Canadiennes* indiquaient sur leur couverture, en une épigraphe significative, la préoccupation dominante du groupe des collaborateurs. Sur la première page de chaque numéro s'inscrivait cette phrase de Charles Nodier : "Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées." Or, les histoires du peuple, ce sont les petits événements de la vie familiale, et les petits accidents de la vie paroissiale ; ce sont les traditions que l'on conserve au foyer, les mœurs anciennes qui font semblables toutes ces vies des simples, et qui les groupent dans la plus pittoresque uniformité. Les histoires du peuple, ce sont aussi les contes familiers que l'on répète le soir au coin de la cheminée, que les vieux apprennent aux plus jeunes, cette littérature vivante et naïve qui de père en fils se transmet et s'enrichit, s'exprimant toujours en une langue ingénue, où l'art qui s'ignore trouve parfois des mots que pourrait lui envier l'art qui se cherche. Or, les histoires du peuple se laissent facilement pénétrer de récits merveilleux. L'imagination des bonnes gens se plaît aux créations fantaisistes, aux inventions extravagantes, et la légende bientôt fleurit sur le

vieux fonds des pensées, des traditions, et des souvenirs de la race : et rien n'est plus charmant, rien n'est plus précieux en littérature que ces produits spontanés de l'imagination populaire.

L'abbé Casgrain fut le premier, croyons-nous, du moins à cette époque, qui se soit avisé de faire entrer dans la littérature canadienne nos légendes. Dès 1860, avant la fondation des *Soirées*, il avait publié le *Tableau de la Rivière-Ouelle*. Et ce récit avait eu un succès extraordinaire. Écrit dans la langue chaude, vibrante, colorée, jeune, très jeune, qui fut la première manière, et presque l'unique manière de l'abbé Casgrain, le *Tableau de la Rivière-Ouelle* apparut comme une révélation d'un genre ici inconnu. Il posa le jeune abbé comme un maître. De ce jour le vicaire de la cathédrale, aussi vibrant et aussi enthousiaste que sa prose, fut mêlé à tout ce que Québec comptait de beaux esprits. L'abbé devint rapidement le directeur littéraire des dévots du cénacle.

Il s'empessa de continuer dans les *Soirées* son œuvre si brillamment commencée, et il publia dès la première année du recueil, une autre légende : *La Jongleuse*.

Cette légende fut accueillie avec autant d'applaudissements que la première. Elle était — malgré certaines allures trop épiques empruntées à la grandiloquence de Victor Hugo — toute remplie des

choses du pays, illustrée de scènes gracieuses, rurales, empruntée à la vie de nos habitants. Dans le *Tableau de la Rivière-Ouelle*, l'abbé Casgrain avait écrit une page très goûtée : la *Maison canadienne*. Dans *La Jongleuse*, il a esquissé avec une élégante et pittoresque précision le petit tableau des *brayeuses*. C'est une autre page qui est bien de chez nous. George Sand n'a pas mieux raconté ce que font au pays berrichon les broyeurs de chanvre. Et cette page est d'autant plus attachante aujourd'hui qu'on n'entend plus dans nos campagnes, à travers les bois, aux jours tièdes d'octobre, pendant l'été des sauvages, le bruit sec et cadencé des *brayes* ; on ne voit plus entre les cônes sombres et touffus des sapins, s'élever la fumée bleue qui s'échappe du foyer où l'on chauffe le lin ; on n'entend plus les rires éclatants des femmes, les moqueries joyeuses des garçons quand par malheur la chauffeuse a laissé s'enflammer une gerbe, et fait une " grillade ". Non, on ne voit plus ces choses, dont l'image bien précise, douce et naïve, se mêle en ma mémoire aux plus lointains souvenirs d'enfance. Il faudra donc bien conserver et relire cette page de *La Jongleuse*.

Dans cette légende, des scènes de vie indienne se mêlent aux scènes de la vie française. Il y a là un de ces sanglants épisodes des premiers jours de notre histoire sur lesquels l'imagination du peuple

aimait à broder ses capricieuses fantaisies. L'abbé en avait entendu le récit sur les lèvres des anciens conteurs de la Rivière-Ouelle.

L'abbé Casgrain, malheureusement, n'a pas donné d'autres légendes aux *Soirées Canadiennes*. Il ne devait pas persévérer dans ce genre qu'il aurait dû cultiver encore, et où il aurait peut-être excellé. Des légendes à l'histoire vraie, il y a plus d'un pas : l'abbé les franchit bientôt. Il vit dans notre histoire nationale une matière plus abondante où son patriotisme pourrait s'exercer, et il s'empressa de porter à l'histoire un esprit qui était si bien fait pour la légende.

Un autre fondateur des *Soirées* lui emprunta sa plume, et essaya à son tour de faire revivre les délicieuses histoires du peuple : c'est Joseph-Charles Taché. En tête du premier numéro des *Soirées Canadiennes*, paraissent les *Trois Légendes de mon Pays*. Légendes coloniales encore où se rencontrent, se combattent la civilisation et la barbarie. Dans le prologue, Taché donne à ses *Trois Légendes* un autre titre qui en montre le sens moral : *L'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile accepté*.

Au quatrième volume des *Soirées*, Taché publie une autre légende, en vers : *Le Brouillard de la Montagne*. Mais c'est au troisième volume qu'il fournit l'œuvre principale de sa collaboration, œuvre qui se rattache aux légendes, dans la mesure

même où les inventions fantaisistes se mêlent aux histoires vraies du père Michel. Il s'agit des récits, qui ont été groupés sous le titre collectif de *Forestiers et Voyageurs*, et qui sont si chargés de vie canadienne. On ne pouvait avec plus de vérité peindre les mœurs de nos bûcherons, et de ces coureurs de route qui ont "découvert et parcouru tout le nord de l'Amérique, qui ont battu leurs briquets et allumé leurs feux sur tous les points de ce vaste continent, et traversé pendant plus de deux siècles les territoires de chasse de toutes les tribus sauvages." (1)

Les contes et les légendes sont le bagage obligé du forestier ou du voyageur. Taché les replace sur leurs lèvres bavardes ; il nous fait faire cercle autour de ces personnages, pendant les soirées d'hiver, et l'on pense, à les entendre, aux vers d'Alfred de Vigny que Taché a mis en tête de ses récits :

*Qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.*

Les *Soirées Canadiennes* furent très accueillantes pour les voyageurs. Après les voyageurs d'autrefois, ceux d'aujourd'hui y reçurent l'hospitalité.

(1) Cf. *Forestiers et Voyageurs*. Au lecteur.

L'abbé Ferland raconte, au premier volume des *Soirées*, un voyage qu'il fit en 1836 sur les côtes de la Gaspésie. Il couvre de ce récit cent cinquante pages de la revue, et l'on ne saurait lire de meilleures leçons de géographie et d'histoire du Canada. Le docteur LaRue, sous le prétexte d'un *Voyage autour de l'Île d'Orléans*, sa petite patrie, fait l'histoire de cette île légendaire ; il explique le mieux qu'il peut comment ses compatriotes de l'Île ne sont pas des sorciers ; il décrit la vie que l'on fait dans l'Île, les mœurs et les traditions si bien conservées, et aussi les journées douloureuses vécues par les habitants à l'époque des expéditions des Anglais contre Québec.

Dans le *Foyer Canadien*, le docteur LaRue publia d'excellentes pages sur les *Chansons populaires et historiques du Canada*.⁽¹⁾ Il ouvre ainsi, par des recherches patientes, l'un des chapitres les plus curieux, les plus significatifs de notre histoire. Chansons de France ou chansons du Canada, nos vieilles chansons portent en leurs strophes, joyeuses ou dolentes, l'âme elle-même de la race ; elles complètent l'expression de nos plus intimes sentiments ; et c'est assurément faire œuvre patriotique que de les empêcher de tomber de nos lèvres dans l'oubli.

(1) *Le Foyer*, vols I et II.

Légendes, contes populaires, récits de voyages, chansons : voilà des formes variées, plutôt légères, de cette chose grave qu'est l'histoire. Il ne serait pas juste d'affirmer que le mouvement littéraire de 1860 ne connut que ces formes.

N'est-ce pas en 1861 que l'abbé Ferland commença la publication de son *Cours d'Histoire du Canada*? On sait la valeur incontestable de ces deux volumes que l'auteur a consacrés à la domination française, et quelle érudition studieuse ils supposent.

L'abbé Ferland s'intéressait beaucoup à toute cette activité littéraire qui, à partir de 1860, bourdonnait autour de lui. Il en reçut peut-être lui-même un accroissement d'ardeur. Il pouvait augurer de tous ces travaux une fortune nouvelle pour les études historiques en notre pays. Il encouragea les ouvriers nouveaux, promit sa collaboration aux *Soirées*, et quand le *Foyer* fut fondé en 1863, l'abbé Ferland suivit le groupe Casgrain-LaRue-Gérin-Lajoie, et devint le président des éditeurs-propriétaires. Il publia tout aussitôt dans le *Foyer* une longue notice biographique de monseigneur Plessis, qui couvre deux cent cinquante pages du recueil. Deux ans après, le *Foyer* contenait dans son premier numéro de 1865, écrite par Gérin-Lajoie, une notice biographique de l'abbé Ferland lui-même. Le président du *Foyer* venait de mourir.

L'histoire perdait chez nous l'un de ses plus solides ouvriers. L'abbé Casgrain avait, quelques mois

auparavant, en 1864, publié son *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation*. Cette œuvre appartient bien à la période de ferveur que nous étudions. Elle annonçait que l'abbé Casgrain des *Légendes* s'était transformé en historien. Mais elle révélait encore une trop grande inexpérience des procédés et du style de l'histoire pour consoler les lecteurs de la mort de l'abbé Ferland. L'abbé Casgrain cependant était pour jamais attaché aux études historiques. Il usera ses yeux à lire les vieux documents ; il renouvellera au contact des héros qu'il fréquentera, sa jeunesse exubérante, inamissible ; il fournira l'œuvre considérable, faite de patience et d'enthousiasme, que l'on connaît, et qui est sortie tout entière de l'âme généreuse qu'il avait apportée de 1860.

* * *

L'abbé Casgrain a raconté comment, un jour, il vit arriver à sa chambre de vicaire, au presbytère de la Haute-Ville, un vieillard septuagénaire qui lui remit une liasse de papier, un long manuscrit, le priant de le parcourir, de lui dire sincèrement s'il fallait ou le publier, ou le jeter au feu.

Ce vieillard était Philippe-Aubert de Gaspé. Le manuscrit, c'était les *Anciens Canadiens*.

Le mouvement littéraire de 1860 n'eût pas été complet, s'il n'avait pas produit de romans. C'est en

1863 que furent publiés les *Anciens Canadiens*, et l'on sait comment ils furent dictés à l'auteur par toutes les inspirations qui, en 1860, remplissaient de patriotiques et académiques rumeurs l'atmosphère de Québec.

Gaspé avait lu avec attendrissement l'épigraphe des *Soirées Canadiennes* : " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées." Il prit pour lui ce prudent conseil. Il avait alors soixante-quinze ans. Il avait vu et il savait tant de choses ! Ne devait-il pas les raconter à une génération qui les ignorait peut-être, ou qui en oublierait bien vite le récit oral qu'on lui avait fait ? Lui qui était issu d'une ancienne famille seigneuriale, qui avait vécu tour à tour à Saint-Jean-Port-Joli et à Québec, qui avait connu toutes les extrémités de la fortune, qui avait été mêlé à la vie simple des censitaires, et à la vie opulente des riches citadins, qui avait recueilli tant de légendes, et entendu tant de récits tombés des lèvres franches du peuple ; lui, né en 1786, qui avait pu écouter les anciens de 1760 rappeler les souvenirs de la guerre de conquête, et qui avait donc entendu battre leur grand cœur, et s'exprimer toute la fidélité de leur âme française, il pensa qu'il devait écrire quelques-unes, les meilleures de ces choses qu'il avait vues, qu'il avait entendues ; il se mit à l'œuvre sans tarder — on ne peut plus tarder à soixante-quinze ans ;— il

ramassa bien vite ses notes et ses souvenirs, il broda sur ses récits une légère intrigue de roman. Puis il douta de cette hardiesse ; il consulta son jeune ami l'abbé Casgrain, qui pleura de joie en lisant le manuscrit du vieillard. Et quelques mois après, paraissait le livre le plus simple, le plus ingénu, le plus savoureux peut-être que nous ayons. A soixante-dix-sept ans, M. de Gaspé nous léguaît, dans une œuvre qui est un testament impérissable, l'âme des *Anciens Canadiens* !

Cette seule œuvre suffirait pour justifier les ambitions littéraires du groupe de 1860. Gaspé y a mis tout ce qui hantait l'imagination, tout ce qui sollicitait l'esprit des directeurs des *Soirées*. Aussi les *Soirées* publièrent-elles en primeur, dès 1862, deux chapitres des *Anciens Canadiens* : *Une nuit avec les Sorciers*, et *La Débacle*. Il y a dans les *Anciens Canadiens* des légendes : celle des sorciers — car il paraît que c'est de la légende, — et celle de la folle du domaine ; il y a des contes et des récits populaires : par exemple, les histoires de José ; il y a de la petite histoire : celle des traditions et des mœurs anciennes ; il y a de la grande histoire : des épisodes de la guerre de 1759 ; l'incendie de la côte Sud, et la bataille des plaines d'Abraham.

Bref ! les *Anciens Canadiens* étaient le livre rêvé, souhaité par tous. C'est ce qui explique sa fortune, et pourquoi ce roman est resté le plus populaire peut-être qu'il y ait dans la littérature canadienne.

Les *Soirées* venaient à peine d'annoncer les *Anciens Canadiens* et d'en publier quelques pages, qu'un autre roman vint s'y inscrire et y dérouler ses premiers chapitres. C'était *Jean Rivard* de Antoine Gérin-Lajoie. Le roman parut en 1862 aux *Soirées Canadiennes*, et en 1864, au *Foyer Canadien*. On y faisait successivement connaissance avec Jean Rivard, défricheur, et avec Jean Rivard, économiste.

Roman à thèse, roman social, roman profondément canadien, *Jean Rivard* est encore l'une des œuvres les plus précieuses que nous ait données notre littérature de 1860. Se peut-il être une œuvre littéraire plus patriotique que celle où l'on prêche la fidélité au sol, où l'on met en garde contre l'émigration vers l'étranger, contre l'attirance des villes, contre le luxe destructeur des bonnes mœurs et des vertus de la race? Se peut-il un livre plus canadien que celui où l'on décrit les initiatives du colon, sa rude patience et ses héroïques labeurs? où l'on raconte la vie des paroisses nouvelles et des paroisses anciennes, le développement méthodique de Rivardville, les fêtes joyeuses de Grandpré ou Yamachiche? *Jean Rivard* est un livre franc, un peu austère, mais très vrai, où se reflète avec précision la vie canadienne : et vraiment Gérin-Lajoie ne pouvait mieux que par cette œuvre collaborer au patriotisme littéraire de ses fervents amis. *Jean Rivard* et les

Anciens Canadiens sont nés, presque le même jour, l'une même pensée, d'un même sentiment de tendresse pour le pays de nos gens : ils méritent de rester tous deux, l'un près de l'autre, dans nos bibliothèques, ou sur la même table, dans la grand'-chambre des maisons canadiennes.

*

* *

Je ne vous ai parlé que des œuvres en prose produites par notre littérature de 1860 ? Je ne puis finir sans vous dire que les poètes ne furent pourtant pas chassés de la république nouvelle. Sans doute, le malheureux Crémazie dut s'exiler en 1862, et laisser vide une place large qui ne sera pas de sitôt remplie. L'année même qu'il quitta Québec, les *Soirées* publièrent les fragments de son poème inachevé : *Promenade de trois morts*. Mais d'autres muses, bien jeunes, avaient commencé à voltiger autour du poète de Carillon, et promettaient d'apporter aux recueils austères quelques fleurs de poésie.

Louis-Honoré Fréchette, alors étudiant, ne se faisait pas scrupule de rimer en marge de ses auteurs de droit. Il admirait Crémazie ; il enviait déjà sa gloire. Le premier numéro des *Soirées Canadiennes* commence par des strophes de Fréchette sur la *Poésie*, et qui sont dédiées à Crémazie. L'envoi de

ce poème marque bien la filiation poétique de Fréchette : “ *Mes chants naquirent de tes chants.* ” Le nouveau barde place sa jeune renommée sous l’aile du poète tant admiré.

“ *O poète, j’aimais, aux jours de mon enfance,
Enfant aux blonds cheveux, au cœur plein d’espérance,
A lire tes récits ou navrants ou joyeux ;
Quand ton génie épris de notre jeune histoire,
Par ses mâles accents, d’un frais bandeau de gloire
Ceignait le front de nos aïeux !*

.....

*Et je voulus aussi, cédant à mon délire,
Animer sous mes doigts les cordes d’une lyre,
Et, quoique faible encore, ma muse de vingt ans
Peut te dire aujourd’hui de sa voix enfantine,
Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :
Mes chants naquirent de tes chants !”*

C’est donc à Crémazie, à ses poèmes patriotiques, et c’est donc aussi à la date fiévreuse de 1860 qu’il faut faire remonter la vocation et les premières œuvres de Fréchette. Dès l’année 1863, le jeune étudiant publiait son premier recueil, *Mes Loisirs*.

Un autre jeune homme, rêveur, mélancolique, faisait son droit avec Fréchette dans l’étude de MM. Lemieux & Rémillard ; et comme Fréchette,

il préférait au code les couplets qu'il se plaisait à rimer. C'était M. Pamphile Le May, le très sympathique et glorieux survivant de la phalange de 1860. Fréchette avait ouvert par un éloge de la poésie, le premier volume des *Soirées* ; Le May ouvrit le second par le *Chant du Matin*. En 1865, M. Le May publiera lui aussi son premier recueil : *Essais poétiques*.

Après Fréchette et Le May, d'autres jeunes poètes viendront chanter aux *Soirées* et au *Foyer*. C'est Fiset, Alfred Garneau, Auger, Mayrand ; puis, en 1865 et 1866, MM. Benjamin Sulte et Adolphe Routhier. Des anciens se joignaient quelquefois imprudemment à la jeune phalange : P.-J.-O. Chauveau et Joseph-Charles Taché plus d'une fois alors mirent de la prose en vers.

Parmi tous ces noms de jeunes — Fréchette et Le May mis à part — celui d'Alfred Garneau promettait la meilleure fortune poétique. Il écrivit dès cette époque quelques-unes de ces strophes fines, ciselées, où se logeait avec grâce une âme très délicate et très discrète.

Certes, je ne songe pas à dire que notre poésie fut florissante en 1860. La prose y brilla plus que les vers. Mais il y avait alors dans l'air de tels enthousiasmes que les muses y vinrent boire des souffles nouveaux ; elles s'y enivrèrent joyeusement ; leurs ailes trop courtes ne purent pas toujours les reporter

vers les sommets, ni même les empêcher de tomber souvent sur le sol, ou quelques-unes d'elles finirent par s'attacher. Ces vols timides et lourds ont parfois leur grâce. En certains climats il faut savoir gré aux oiseaux qui rasant les sillons, de consoler l'homme de ne voir pas monter vers le soleil, ou s'enlever au ciel, les aigles qui planent.

*

* *

Mesdames, Messieurs, j'ai fini ma tâche trop longue, et je conclus.

En 1860, il y eut chez nous un effort vigoureux de l'esprit, une ambition certaine de faire des œuvres littéraires. Et cet effort fut patriotique ; et cette ambition fut utile, honorable à notre race.

Je n'ai pas voulu vous dire, ni vous démontrer autre chose. Cela suffit peut-être pour mettre en vous quelque fierté. Tout sursaut, tout élan de l'âme nationale doit nous être un motif d'orgueil : ils ont été si laborieux, si embarrassés d'obstacles, les mouvements ascensionnels de notre vie canadienne !

Soyons reconnaissants à ceux qui ont passé avant nous sur les routes où nous marchons à notre tour : routes de la pensée ou de l'art, aussi bien que de la fortune. Les pionniers sont toujours dignes de gratitude.

Et si c'est par cette pensée que je termine cette conférence, j'aurai continué, même ce soir, d'être prédicateur. On m'avait demandé d'apparaître au Monument National, non plus comme conférencier de Notre-Dame, dont le rôle est fini, mais comme professeur de littérature que je serai peut-être toujours. Mais, depuis vingt ans que je suis professeur, je n'ai jamais, avec mes jeunes étudiants, voulu cesser d'être prédicateur. Le rôle du professeur n'est-il pas d'enseigner, non seulement pour instruire, mais pour porter les jeunes âmes vers un idéal, vers le devoir, vers tous les sentiments nobles qui méritent l'hommage de leur vie. Or, le respect du passé et la confiance en l'avenir, respect et confiance non pas limités à nos lettres canadiennes, mais étendue toutes les manifestations de notre vie nationale, voilà les vertus qu'il faut toujours prêcher à la jeunesse, que le professeur doit semer dans toutes les consciences et que je souhaite voir grandir en toutes vos âmes.

Je ne puis par un vœu plus sincère, ni plus fraternel, dire adieu à mes chers auditeurs de Montréal.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
<i>Au lecteur</i>	7
PAMPHILE LE MAY	9
Mgr THOMAS-ÉTIENNE HAMEL	63
NAPOLEON LEGENDRE	107
UN MOINE POLÉMISTE : RAPHAËL GERVAIS .	121
Mgr LIONEL LINDSAY	145
Mgr L.-A. PAQUET : <i>Discours et Allocutions</i> .	153
ALBERT LOZEAU	179
ABBÉ ARTHUR LACASSE : <i>Heures Solitaires</i> .	201
BLANCHE LAMONTAGNE : <i>Par nos Champs et nos Rives</i>	225
ABBÉ ALFRED TREMBLAY	259
ALONIE DE LESTRES : <i>l'Appel de la Race</i> .	273
LE PATRIOTISME DE NOS VIEUX MAÎTRES : à propos de <i>l'Appel de la Race</i>	297
NOTRE PATRIOTISME LITTÉRAIRE EN 1860 .	313